

Berthe GEORGES-GAULIS

ANGORA
CONSTANTINOPLE
LONDRES

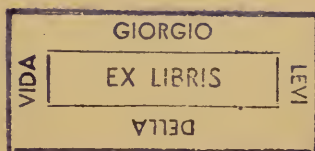
Moustafa Kémal
et la politique anglaise en Orient



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS







LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA
SAN DIEGO

ANGORA
CONSTANTINOPLE
LONDRES

Berthe GEORGES-GAULIS

ANGORA CONSTANTINOPLÉ LONDRES

Moustafa Kémal
et la politique anglaise en Orient



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Copyright nineteen hundred and twenty-two
by Max Leclerc and H. Bourrellier,
proprietors of Librairie Armand Colin.

ANGORA, CONSTANTINOPLE, LONDRES

CHAPITRE PREMIER

Les Origines intellectuelles du Nationalisme turc

Décembre 1921.

C'était à Tchân-Kaya, le 21 décembre 1921 ; j'allais bientôt repartir pour la France, après six semaines de travail intensif au cœur de la citadelle nationaliste. Dans le kiosque charmant que Moustafa Kémal avait mis à ma disposition, tout auprès de sa grande maison de pierre, au sommet de la colline qui fait face à Angora, je comptais, ce jour-là, pour hôtes, deux intellectuels turcs de marque : Hamdoullah Soubhi bey, Ruchène Echref bey.

Nous venions de causer longuement ; j'avais pris de nombreuses notes ; tous deux s'étaient donné mille peines pour me familiariser avec des questions difficilement accessibles à un étranger : « Quelles étaient les origines intellectuelles du nationalisme turc ? » Lorsqu'un mouvement s'étend avec une rapidité pareille, c'est que le fruit est mûr et que l'heure de la récolte a sonné ; tout cela suppose de longues préparations.

Mes deux interlocuteurs approuvaient. Nous avions souvent, déjà, abordé le sujet ; ils m'apportaient aujourd'hui les précisions

demandées sur la nouvelle doctrine qui s'efforce de rattacher le présent au passé, créant un inconnu formidable : cette force d'expansion que représente l'idée encore à demi consciente lorsqu'elle part à la conquête de tout un continent.

Je m'acharnais aujourd'hui à vouloir capter en entier ce que j'avais saisi fragmentairement au cours de mes derniers voyages.

Les deux hommes auxquels je m'adressais étaient passionnément voués aux lettres, passionnément patriotes comme le sont aujourd'hui les Turcs du monde entier.

Hamdoullah Soubhi bey, récemment encore ministre de l'Instruction publique à Angora, parle notre langue comme le plus lettré des Français. C'est lui qui l'imposa dans toutes les écoles d'Anatolie, bien avant qu'il fût question d'accord franco-turc, car lui et ses pareils se refusent à croire qu'il soit possible de vivre sans cultiver de près les lettres françaises. Ils les connaissent et les savourent comme bien peu d'entre nous sont en mesure de le faire.

Tout jeune encore, trente-six ans à peine, Hamdoullah Soubhi professe et écrit depuis seize ans. Son brillant élève, Ruchène Echref, est aussi un écrivain de marque. Je ne pouvais mieux m'adresser qu'à ces deux esprits si différents, faits pour se compléter l'un l'autre. Il suffirait de provoquer en eux quelques réactions vives, soit par une apparente incompréhension, soit par quelques contradictions injustifiées, pour déterminer le choc d'où jaillirait la lumière.

Quelques jours auparavant, j'avais été surprendre chez lui Hamdoullah Soubhi bey. Ma voiture avait franchi plus d'un obstacle, plus d'une rivière grossie par les pluies d'automne, mais, après les traversées difficiles, quelle vision charmante que celle de ce tchiflik perdu en pleine campagne ! A l'intérieur, donnant sur la grande galerie de bois, une pièce carrée, assez basse, était un véritable enchantement. Ce refuge d'un esthète contenait un petit nombre d'objets d'art sauvés de Constantinople, très peu, mais délicieusement posés : d'admirables tapis anciens, aux tonalités parfaites, quelques coussins, de vieilles faïences, des livres ; sur la paroi de bois, un précieux parchemin que j'eus l'imprudence d'admirer et qui devint le compagnon de mon retour.

De petites fenêtres et, dans leur encadrement, un incomparable paysage d'une finesse, d'un coloris merveilleux. Un rayon de soleil aussi doux, aussi nuancé que les couleurs exquises des coussins, un ciel du même bleu que celui des faïences et des tapis.

Très jeune sous des cheveux d'argent soyeux comme des cheveux d'enfant, le maître de la maison parlait d'une voix flexible, harmonieuse, avec cette éloquence dont toute l'Asie s'émeut. Il me décrivait le retour aux origines et comment, autrefois aussi, la nation turque sut se choisir un chef élu par elle à l'heure du danger.

Il montrait la série des conquêtes : Genghis Khan, Tamerlan, les Seldjoucides. Ces masses immenses, se déversant toujours par cette même route qui va des confins de la Chine aux extrémités de l'Anatolie, avaient semé sur leur passage une partie des leurs; quarante-cinq millions de Turcs en sont aujourd'hui les descendants directs. Le berceau est le Turkestan, peuplé de Turcs. La langue turque est parlée à Samarkande et dans toutes les villes de l'Asie centrale jusqu'aux frontières de Chine.

« A ses débuts, la civilisation turque entre en contact avec la Perse, puis avec les Byzantins, ensuite avec les Arabes; elle subit ces divers courants; l'influence sémitique surtout la domine; mais, en Anatolie, le peuple turc livré à lui-même, oublié, négligé, reste ce qu'il était il y a trois mille ans. Il conserve sa sève, sa force. Sa religion est des plus simples : peu ou pas de superstitions, quelques croyances essentielles. L'Anatolie est positiviste et s'en tient en tout au minimum de formules. La maison de pisé, le *caghni*, le chariot primitif, voilà les éléments rudimentaires, mais solides, indestructibles; ils ont résisté à tous les ouragans. Ce sont eux qui, aujourd'hui encore, travaillent pour nous. »

Il fallait entendre toutes ces choses, habillées par l'esprit le plus charmant, le plus délié, avivé par le plus beau des regards. Très vite l'orateur né s'animait, développait sa thèse personnelle pour l'organisation de demain. Dans un raccourci puissant, il posait l'avenir : « Au lendemain de la paix, nous établirons définitivement le statut national; peu de modifications, en réalité, des améliorations de détail la base est déjà solidement implantée ».

Hamdoullah Soubhi est fils d'une Circassienne, il a le physique délicat qui rappelle les origines maternelles; il me décrivait le caractère si particulier des gens de clan, leurs accointances par les femmes avec le Palais, les privilèges qu'ils en ont retirés de tout temps, leur âpreté, leur beauté, leur intelligence assez courte: « Les Anglais ont fait d'eux le grand élément de l'intrigue politique en Anatolie, mais n'est-ce pas à cette intrigue même que nous devons le meilleur de notre force? Elle nous rend à nous-mêmes.

« Oui, je vous le disais, quarante-cinq millions de Turcs d'ici à Bombay : Turcs d'Azerbeïdjan, de Boukhara, du Turkestan, de la Perse, de l'Afghanistan, de l'Inde, Turcs des plateaux de Pamir, et tous ayant gardé leur langue; est-ce une force ?

« En dehors des villes, liberté complète des femmes. Chez les Kirghizes, elles sont même plus indépendantes, plus dominatrices que les hommes. Dès que vous avez devant vous des nomades, l'égalité des deux sexes est absolue.

« Les Turcs chrétiens, d'après les historiens byzantins, sont les descendants de ces Turcs qui précédèrent en Anatolie les Seldjoucides et les Osmanlis. »

Nous parlions de l'avenir, des luttes inévitables et de l'action de ces petites républiques musulmanes du Caucase, dont l'Azerbeïdjan est le type le plus évolué, déjà très gagné à la formule nationaliste et prêt à reprendre sa pleine indépendance sitôt que la Russie actuelle traversera la crise de réorganisation. Hamdoullah Soubhi me décrivait Bakou, la cité des milliardaires qui cachent adroitement leurs richesses, et les superbes écoles, l'industrie florissante en plein développement, l'agriculture, les fermes splendides, enfin toute une civilisation mi-persane, mi-turque, où l'apport turc joue de plus en plus le grand rôle.

« Oh ! me disait-il, si les Turcs ont subi l'influence des Chinois, des Perses, des Arabes, et surtout celle-ci, le caractère du vrai Turc est à peu près immuable et s'affirme toujours à nouveau après quelques abdications temporaires. Le Turc reste l'homme qui, aux heures du danger, se choisit un chef et se fait tuer pour lui; la vigueur de la race est telle que rien ne peut la réduire. »

J'avais vu, par moi-même, bien des fois en Anatolie la métamorphose rapide de ces jeunes gens venus de Constantinople presque à regret et se revivifiant en quelques semaines au point de devenir moralement et physiquement aussi vigoureusement trempés que les hommes de la première heure.

Alors, comme nous en revenions au mouvement intellectuel, grande arme du nationalisme, Hamdoullah Soubhi me découvrait la lutte entre les hommes de son espèce et l'ancien clergé, lutte adroitement patiente et prudente, recrutant les forces jeunes, rénovant la langue, éliminant l'excès des apports étrangers.

Chez Hamdoullah Soubhi, comme chez tous, je retrouvais la notion précise du péril intérieur, du péril extérieur, mais aussi le sentiment très net du chemin parcouru, et je notais, le soir, ce mot qui résumait plus d'une observation : « Tous ici comptent avant tout sur eux-mêmes ».

« La conviction que les Anglais veulent garder Constantinople, conviction répandue par toute l'Anatolie, contribue à nous tourner vers l'Asie. Ah ! l'Angleterre.... »

Nous avions quitté le coin exquis voué aux arts, où tout était perfection dans la simplicité des revêtements de bois, et nous prenions le thé, tous ensemble, familialement, dans la longue galerie d'hiver, devant une table couverte de fruits, de gâteaux, de fleurs d'automne, de grands feuillages dorés. La fenêtre était ouverte, le poêle crépitait, un magnifique enfant gazouillait, des jeunes femmes riaient, et Ruchène Echref entraînait son maître et ami à reprendre la causerie que le départ allait bientôt interrompre. Déjà la nuit tombait ; nous avions une longue route à parcourir.

« Ce sont mes idées personnelles, ce ne sont pas celles du pacha que je vous exprime, me disait Hamdoullah Soubhi ; je dois même ajouter que, sur ce point, nous ne sommes pas toujours en plein accord ; lui est un homme d'État, placé devant les réalisations positives ; moi, je ne suis qu'un intellectuel. Je vois le retour au passé pré-islamique, l'affranchissement de la femme. Parmi nous beaucoup attendent une Sakharia politique. Quant à la philosophie du mouvement, elle se tourne vers l'Occident : nous implanterons en Asie la formation

occidentale. Nous modèlerons nos écoles d'après les méthodes de l'Occident. Pas de panislamisme, mais du nationalisme, la nouvelle formule de l'Asie. Nous serons pour elle ce que vous avez été pour l'Europe, mais cela de façon plus directe, toute moderne, sans étapes intermédiaires. »

Et, sur ce terrain, Hamdoullah Soubhi bey rejoignait celui dont la rapidité dans l'exécution reste l'invariable règle,

* * *

Nous évoquions ces récents entretiens dans le petit palais en miniature qui était provisoirement le mien, où j'avais écouté déjà des paroles si nouvelles pour moi, posé tant de questions, discuté si souvent sur ce qui m'était répondu. Aujourd'hui, mes deux visiteurs m'apportaient ce que j'avais demandé, avec cette sincérité, ce désir d'être clair et précis que j'ai constamment rencontrés en Anatolie.

« Que recherchez-vous avant toute autre chose ? » avais-je dit.

Hamdoullah Soubhi venait de répondre : « Notre personnalité nationale intacte et intégrale ; nous voulons être un peuple moderne ouvert à toutes les idées du moment, tout en restant nous-mêmes. Nous ne voulons pas être considérés comme un peuple asiatique abrité derrière son rempart moral, désireux de s'isoler. Par notre éducation et notre instruction, ne sommes-nous pas en rapports directs avec tous les pays civilisés ? »

Ruchène Echref intervenait alors avec sa fougue d'enfant gâté des lettres nationalistes. Il n'a pas trente ans, déjà ses œuvres sont nombreuses et partout répandues. Il a chanté, dès les premières heures, l'épopée nationale, tenu tête aux Anglais à Constantinople jusqu'à la minute même qui précède l'arrestation, fui sous leurs yeux étonnés, gagné l'Anatolie. Condamné à mort, comme tant d'autres qui ne s'en portent que mieux, par les tribunaux de Constantinople, soumis aux autorités anglaises, il mène le bon combat par la parole ou par la plume, allant des lignes turques aux limites extrêmes des provinces orientales et propageant infatigablement son enthousiasme et ses convictions.

Grand, mince, rieur et fantasque à certains moments, son visage aux traits fins, très purs, ses grands yeux se font graves dès qu'il est question de l'œuvre, et il réplique :

« Nos écoles ne sont pas des écoles théologiques, ce sont des écoles modernes ; nous n'en sommes plus au temps du tableau de Decamps, *La sortie de l'école turque*. Nos programmes scolaires sont copiés sur les vôtres, nous travaillons sous l'influence directe de la France, mais en gardant une personnalité très marquée. Nos maîtres ont voyagé par toute l'Europe, et surtout en Suisse, en France, en Allemagne. Ils suivent ce qui se passe en Amérique, en Angleterre. »

Il me rappelait les luxueux collèges américains de Constantinople, de Scutari, de Beyrouth, dont l'influence s'étend jusqu'à l'Anatolie.

Ruchène Echref faisait une description très colorée de ces classes où, jusqu'en 1914, les élèves arméniens, grecs, bulgares, turcs se coudoyaient, rivalisant de zèle, chacun voulant être le premier. L'amour-propre national turc s'était ainsi éveillé au contact d'autres amours-propres.

Les écrits purement nationalistes existaient déjà ; ils se répandirent vers la fin du règne d'Abdul-Hamid au prix de mille difficultés : ils marquaient la troisième phase des lettres turques. La littérature classique des premiers temps de la conquête, influencée par le persan et l'arabe, avait été supplantée par une école littéraire tout imprégnée de littérature française. Le nationalisme bouleversa profondément ces deux formules, il se montra intransigeant, novateur à outrance, passionné du turc essentiellement turc, de couleur locale, de naturalisme, de réalisme même. Jusqu'à lui, les auteurs turcs avaient chanté l'amour, le harem, l'éclat de la nature, mais pour eux le sol n'existait pas. La littérature nationale s'efforça d'exalter toutes les réalités turques ; elle allait recréer la langue, la libérer de l'arabe et du persan.

Dès ses premiers pas, la nouvelle école littéraire se montrera jalousement nationaliste, mais de filiation toute française. Quels seront ses traits dominants ? Une réaction des plus vives contre les réticences, les enjolivements du vieux temps, la phrase directe et courte, accessible à tous, la pensée clairement posée, toutes les audaces.

A cela, mes deux aimables guides ajoutaient : « Vous ne pouvez

cependant entièrement nous comprendre, si vous ne consentez pas à regarder avec nous ce lointain passé qui vit nos premiers pas dans les arts, dans les lettres. »

« Nous appelons cette première période de notre éclosion littéraire « la littérature des divans ». Ce sont des poèmes célébrant les vertus de Dieu, du Prophète, du Sultan et de ses vizirs, de ces derniers surtout. L'exaltation de la nature n'est qu'un prétexte, un prélude aux louanges. Les louanges, voilà l'essentiel.

Un divan se scinde en deux parties : les *kassidés*, les *ghazelles*. Ces dernières chantent l'amour, un amour de convention dont seuls s'affranchiront les grands lyriques, tel Fouzouli, né à Bagdad sous le règne de Soliman le Magnifique, au temps de Montaigne et de Rabelais.

L'amour chanté par les *ghazelles* revêt une forme subtile, idéalisée : c'est un amour tout musulman qui ne cherche pas à voir la bien-aimée. C'est, en réalité, l'amour de l'amour, et Fouzouli est le sultan de nos poètes.

Ensuite vint l'amour voluptueux, gai et jovial, un peu charnel de Nédim, poète constantinopolitain, qui immortalisa le temps d'Ahmed IV et laissa des vers d'une beauté souveraine. Nous appelons cette époque l'« ère des tulipes ». Louis XV régnait en France. Vos ambassadeurs venaient d'introduire chez nous l'influence occidentale ; ce fut une véritable période de renaissance des arts. C'est alors que nos architectes construisirent les belles fontaines qui ornent encore Constantinople. Les palais éphémères du Bosphore, l'architecture rococo datent de cette floraison toute occidentale ; vous n'y rencontrerez aucun trait vraiment turc.

Au temps de votre premier empire, dont le rayonnement impressionna si fort tout l'Orient, nous avons un grand poète, Ghalib, l'un des chefs des derviches tourneurs, l'homme des visions mystiques, colorées, lumineuses, des pensées aux formes audacieuses. C'est lui qui décrit ainsi les gens de la tribu arabe :

« Ils s'habillent du soleil de juillet,
Ce qu'ils boivent, c'est la lumière qui brûle l'univers,
Leur tente est faite de la fumée de leurs soupirs,
Leurs paroles ne sont que des plaintes,

Lorsqu'ils parlent, l'on croit entendre des flûtes qui chantent,
La chandelle de leur âme brûle d'une telle ardeur,

Qu'aucun globe ne parvient à contenir cette flamme. »

Après Fouzouli vint Nédine Nefhi, celui qui donna vraiment le verbe à la langue turque. Il fut la « voix de l'empire ». Satirique, mordant, terrible, il critiqua le monde entier et le Sultan lui-même, et fut tué par un grand vizir, dans une écurie impériale, puis jeté au Bosphore.

Cette grande période des lettres turques est tout orientale. Les influences persanes, arabes prédominent. Les poèmes sont pareils aux belles faïences de l'époque : des couleurs admirables, des fleurs éblouissantes, des formes géométriques, un art de convention, mais aussi tout l'épanouissement de la conquête.

* * *

Le mouvement politique qui ouvre l'ère moderne sous Abdul-Medjid, mouvement du Tanzimat, va clore cette période. Entraîné par les fameuses réformes, le pays turc entre en contact direct avec l'Europe. L'idée de patrie sous sa forme actuelle est issue du Tanzimat.

Par lui, la médecine, occulte et empirique jusqu'alors, devient scientifique et moderne. L'école de médecine turque sera la première création purement nationale, qui supplantera bientôt les médecins grecs, arméniens et étrangers. Les médecins turcs seront les premiers agents du nationalisme et ses plus ardents propagateurs.

C'est encore sous l'effet du Tanzimat que se constitua l'école militaire Harbié, école de ces officiers qui seront — avec les docteurs — l'élément prédominant de la révolution turque.

Le Tanzimat (charte de Gulhané, 3 novembre 1839) est la première charte constitutionnelle de la Turquie. Elle garantit, aux sujets de toutes religions, la sécurité de leur vie, de leur honneur, de leur fortune, promet l'abolition de la ferme de l'impôt, des confiscations, des monopoles, et introduit la vie européenne en Orient.

Toujours sous son influence, deux autres fondations sont créées : l'école de la Marine, d'où sortiront les plus zélés promoteurs de la Turquie nouvelle ; le lycée de Galata Seraï. Plusieurs parmi ceux qui jouent un rôle actif dans le mouvement nationaliste ont été élèves de ce lycée.

« Là, des professeurs de français, hommes de grand talent et de grande abnégation, dont les noms sont encore partout en honneur, inculquèrent votre langue, vos sciences, vos idées à ces futurs diplomates, hommes politiques, intellectuels qui les répandirent ensuite par toute la Turquie. C'est grâce au lycée de Galata Seraï ainsi qu'aux grandes écoles religieuses de Constantinople que nous pouvons échanger aujourd'hui avec vous ces vues d'ensemble qui aboutissent aux rapprochements politiques. »

Une école d'ingénieurs, une école commerciale, une école des beaux-arts sortirent du Tanzimat ; les formules administratives furent profondément modifiées d'après les lois européennes ; des centaines de jeunes gens turcs partirent pour l'Europe. L'un des premiers envoyés en France s'écriait, au moment des adieux, sur le bateau prêt à partir : « Quel péché ai-je donc commis pour être ainsi cruellement exilé ? » Aujourd'hui un pareil exil n'est-il pas devenu le rêve de tous les enfants du pays ?

C'est encore le Tanzimat qui, après avoir décrété l'égalité entre musulmans et chrétiens, plaça ces derniers aux Finances, aux Affaires étrangères, aux ambassades, à tous les postes importants.

Karathéodory pacha fut envoyé comme délégué au Congrès de Berlin. Rustem pacha, un chrétien, eut l'ambassade de Londres. Naoum pacha, un maronite, celle de Paris, et l'on ne peut, sans s'attarder outre mesure, citer tous les noms des chrétiens qui, jusqu'à ces dernières années, représentèrent la Turquie en Europe.

Le Tanzimat créa la presse turque. Elle eut une extension rapide ; aujourd'hui surtout, quotidiens, hebdomadaires foisonnent et, de Constantinople, se répandent par toute l'Anatolie, bien que là-bas la presse locale soit des plus actives.

Les hommes qui, au ^{xix}^e siècle, établirent le Tanzimat : Réchid pacha, son véritable auteur, Ali pacha, Fuad pacha, Midhat pacha,

introduisirent la littérature française dans la vie turque. Ce sont les livres français qui donnèrent aux Turcs l'idée d'une patrie restreinte, positive et limitée, qui firent surgir cette conception de l'ancienne idée patriotique englobant tous les pays musulmans placés sous l'autorité du Calife.

« C'est ainsi que nous avons appris à nous replier sur nous-mêmes pour puiser à nos sources morales, nationales les vérités essentiellement turques. »

L'apôtre de la nouvelle idée fut le poète Namik Kémal, disciple de Chinassi, le fondateur d'une nouvelle formule littéraire. C'est l'époque romantique des écrivains turcs. Chinassi est envoyé à Paris par Abdul-Medjid, il y devient l'ami de Lamartine, d'Ernest Renan, rentre tout imprégné des idées françaises, crée un journal pour les répandre à travers le pays.

« Namik Kémal, son élève, est le premier romancier, le premier écrivain essentiellement turc. Il chante l'idéal patriotique, s'en fait l'apôtre, et Moustafa Kémal s'est certainement inspiré de ses œuvres dans sa création anatolienne. Il les relit souvent. Namik Kémal, exilé par Abdul-Hamid, mourut pour son idéal. »

L'élan est donné ; toute une pléiade de célèbres écrivains turcs : Abdulkhak Hamid, Redjahi Zadé Mahmoud Ekrem. Sami pacha, Zadé Sezaki bey, — nous ne citons que les plus marquants, — s'inspirent de l'école romantique française. La métamorphose des idées entraîne la métamorphose de la langue. La vieille prose surchargée de persan et d'arabe, alourdie par d'interminables digressions, s'allège. Le langage direct va naître, et cette révolution de la pensée trouvera ses maîtres : le poète et penseur Tewfik Fikret, le romancier Halid Zia, l'écrivain Djenab Chehabbedin.

La génération actuelle reproche à cette école son abus des néologismes, sa manie de l'occidentalisation à outrance, sa négligence de tout ce qui est vraiment turc, une assimilation exagérée des idées européennes. Malgré toutes ces critiques, Tewfik Fikret reste le grand modèle et supplante même Namik Kémal, le premier qui chanta la patrie turque.

Tewfik Fikret ajoute à cette idée de patrie celle de l'humanité, et

prêche la pitié. Il a remanié le vers turc, proscrit les rimes faciles de l'ancienne prosodie et introduit la langue parlée de Stamboul dans le vers écrit.

Si Abdul-Hamid n'avait pas impitoyablement décimé les jeunes intellectuels, l'éclosion littéraire de la Turquie moderne aurait été prodigieuse. La dispersion de tous ces chercheurs d'idéal dans les différentes provinces de l'empire fut le prélude du nationalisme.

L'œuvre de Tewfik Fikret est l'expression la plus émouvante de la plainte nationale sous le régime d'Abdul Hamid. La révolution de 1908 sortira de tous ces mécontentements, de tous ces exils. Intellectuels, docteurs, officiers seront déjà les trois avant-gardes du mouvement qu'appuieront les écrivains turcs, la presse turque avec un dévouement ardent.

* * *

Des heures avaient passé. Toute la vie continue de Tcham-Kaya se déroulait autour de nous, sans parvenir à nous interrompre; doucement, mais énergiquement, nous avons repoussé ce qui pouvait nous distraire. Un cavalier venait d'apporter un énorme paquet de journaux français, anglais, constantinopolitains; nous avons négligé de regarder un couchant magnifique; les lampes électriques s'étaient allumées d'elles-mêmes, et mon délicieux salon d'Orient étincelait, ruisselant de lumière. Un serviteur jetait du bois dans le grand poêle qui rougeoyait, un autre dressait discrètement le couvert sur une table de Kutahia aux faïences bleues, aux fleurs persanes. Il fallait bien, cette fois, bon gré, mal gré, poser sa plume, ramasser les papiers et accueillir les mets délicats qui venaient de franchir un assez long espace.

Cependant, comme les voyageurs n'oublient jamais qu'il ne faut pas renvoyer à demain ce que l'on peut saisir le jour même, insidieusement, je questionnais mes hôtes : n'avions-nous pas atteint le point culminant, ce présent si chargé d'idées, de promesses, si dange-reusement créateur ? Quelles étaient ses directives intellectuelles ?

« Aujourd'hui, une nouvelle école se dégage du mouvement national », me répondait-on. Elle dépasse de beaucoup ses précurseurs ;

elle a ses idées, ses formules, sa volonté propres ; elle incarne véritablement le pays ; elle est l'une des forces essentielles, peut-être même la force initiale de son action.

Quelles sont ses directives ? Retourner aux sources originelles, ne plus servir le Palais ou une caste, s'adresser à la masse, simplifier encore la langue, éviter le plus possible l'usage des mots persans et arabes, mais surtout, avant tout, être le grand guide de ceux qui combattent pour l'indépendance.

Le sol turc, le peuple turc lui fournissent les sujets de ses poèmes, de ses romans, de tous ses autres écrits. Elle se détourne de ses maîtres d'hier et leur reproche d'être morbides, pessimistes. Elle veut être à la fois idéaliste et réaliste. Elle s'est efforcée, d'abord, de chanter le monde turc dans son ensemble : passé primitif, débuts, la conquête. Mais le peuple ne l'a pas comprise ; il lui a dit : « Vous êtes simples, et cette simplicité est plus obscure que les longs récits de vos maîtres, parlez clairement ».

Les intellectuels ont obéi ; abandonnant le vieux moule arabe, ils ont adopté dans leurs poèmes la versification française et le vers libre. Mehemed Emin, le poète national du jour, qui habite Adalia, est l'homme de cette nouvelle phase. Il donne des conférences, ses vers sont lus dans tous les pays turcs : Anatolie, Azerbeïdjan, Crimée, Boukhara, Kazan. Il chante l'amour de la patrie, le passé glorieux, l'avenir.

* * *

Quelques jours plus tard, à Koniah, j'allais entendre des vers de Mehemed Emin dits par deux fillettes de quinze à seize ans, martelés par elles avec une vigueur, une passion qui donnaient à chaque mot une valeur étrange. Il était question de Smyrne, la ville captive. Dans la fièvre d'une exaltation que soulignaient de magnifiques yeux tout mouillés de larmes, les voix alternaient, scandant le verbe sonore, la phrase courte, permettant aux oreilles les plus inexpérimentées d'en saisir le sens, la force.

Il en est ainsi par toute la Turquie, par tous les pays de langue turque : dans chaque agglomération la voix lointaine et cependant

présente des poètes et des prosateurs résonne. Nous avons oublié ici comment elle entraîne vers les buts suprêmes.

L'entretien était repris, il s'agissait maintenant de Zia Gueuk Alp dont l'influence sur la jeunesse intellectuelle est si vive. Il a mis en vers ses théories sociales, renouvelant le genre des vieux contes nationaux.

Ses poèmes sont forts, rudes, d'une beauté barbare, inoubliable.

Le plus grand romancier du mouvement actuel est une femme : Halidé Edib Hanoum. « Son livre : *Le Nouveau Touran*, est notre Bible nationale », disent les intellectuels turcs.

Halidé Edib Hanoum est certainement l'une des figures les plus frappantes de la Turquie nationaliste; elle tient en Anatolie un rôle de tout premier plan. Par la parole, par la plume, par l'exemple, elle agit sur les foules autant que sur l'élite. Depuis un an, elle est soldat, partageant la vie des plus humbles défenseurs du sol. Même aux premières lignes, elle écrit ce qu'elle voit, ce qu'elle vit. Ses romans, ses études sont lus avidement par toute la Turquie, et, bien au delà encore, sa voix ardemment écoutée. Elle a éloquemment plaidé la cause des femmes, et les grands chefs militaires de l'Anatolie font grand cas de ce qu'elle pense.

Très fine, d'une sobre et charmante élégance, — que ce soit dans sa tenue de ville ou dans sa tenue de front, — elle a le visage délicat, la voix profondément timbrée, un magnifique regard où se concentre toute la flamme de l'Orient. Elle est patriote de tout son très grand cœur, de toute son âme. Elle a, dit-on là-bas, « fusionné son âme avec l'âme du pays » ; ses compagnes en font tout autant, mais il fallait montrer la route, et, si les femmes ont, suivant le mot d'Ismet pacha, « gagné la bataille de la Sakharia », l'exemple d'Halidé Edib exalte leur courage.

« Cette fois encore, ajoutait Ruchène Echref, vous trouvez l'action directe d'une intellectuelle sur les événements les plus marquants de notre lutte pour l'indépendance. »

* * *

Ceci nous ramenait aux débuts du mouvement. Les intellectuels avaient préparé les premières équipes, pressenti, avant tous les autres,

le génie de Moustafa Kémal. D'emblée, ils se rallièrent autour de lui, leurs cohortes serrées l'encadrèrent, leurs écrits le firent connaître.

En 1910, déjà, le choc s'était produit entre les Anglais et les Turcs de la nouvelle école. L'ambassade d'Angleterre obtenait la fermeture du premier club, « Turc Odjagui », foyer du nationalisme intellectuel créé par Hamdoullah Soubhi bey. Fait inouï en pays d'Islam, hommes et femmes y travaillaient ouvertement ensemble. Halidé Edib donnait au « Turc Odjagui » sa première conférence et faisait sensation. Une représentation théâtrale où les femmes tenaient les rôles féminins était acclamée. Le club compta bientôt 3 000 adhérents et 25 annexes en Asie Mineure. Plus de 700 médecins se firent inscrire. Le plan du premier « Turc Odjagui » s'élabore dans une école de médecine.

Les adhérents se multiplièrent : officiers, médecins, maîtres d'école, écrivains, avocats accoururent.

Alors que, depuis des siècles, les Turcs se battaient au nom du Calife, le sentiment national est venu se greffer sur le sentiment exclusivement religieux. Le « Turc Odjagui » proscrivit la politique de partis ; son action tout intellectuelle et sociale plut à tous ; les officiers la recherchèrent avidement. L'armée n'était-elle pas déjà la grande éducatrice des nationalistes ? A l'école des armes, aussi bien qu'aux autres écoles, les Turcs apprirent le sens du mot patrie.

« Aujourd'hui, me disait Hamdoullah Soubhi bey, l'Europe nous envoie la servitude et nous donne ainsi le désir de l'indépendance. C'est elle qui nous entraîne à lutter de toutes nos forces contre l'envahisseur, c'est encore elle qui, en nous isolant, nous engage à nous occuper de l'Asie.

« La Turquie devient l'éducatrice de ses voisins asiatiques. Constantinople est un centre d'instruction pour tous les musulmans, mais surtout pour les Turcs de Crimée, de Sibérie, de Boukhara ; je vais retrouver plusieurs de mes anciens élèves dans la délégation que Boukhara nous envoie. Sitôt la paix conclue, les écoles d'Asie Mineure se rempliront de jeunes gens venus de l'Asie centrale. Un réveil de conscience s'opère chez tous les nôtres, et cela jusqu'aux confins de la Chine et de la Sibérie.

« En Crimée, en Azerbeïdjan, à Boukhara, des poètes écrivent dans

la langue parlée à Constantinople. Dans tous les pays turcs paraissent des journaux qui propagent le turc osmanli. Par toute l'Asie, la langue de Constantinople est appelée le « beau turc ».

« Les livres scolaires, littéraires et scientifiques en langue turque sont adoptés par toutes les écoles littéraires des pays turcs de l'Asie. Les jeunes gens qui arrivent de ces terres lointaines s'instruisent chez nous, et rentrent chez eux imprégnés de nos idées qu'ils propagent sans aucune peine, car nos pensées sont pareilles.

« La grande guerre a décuplé cet échange. Des centaines d'officiers turcs capturés par les Russes ont mis à profit leur longue captivité, fondant des écoles, donnant des leçons publiques et privées. Ils ont ainsi propagé les chants patriotiques turcs et l'idée nationale.

« Leur influence a été si grande que nous pouvons dire aujourd'hui ceci : la Turquie, si fort amoindrie géographiquement, s'est élargie moralement et intellectuellement. Les énergies latentes ont partout travaillé. »

* * *

Celui qui s'exprimait ainsi, dans un français très pur que je voudrais transcrire moins imparfaitement, se refusait à dire ce qu'était son apport incessant dans ce combat par la parole et par l'idée. Hamdoullah Soubhi bey possède un style dans le plein sens du terme, un style fluide et sonore comme son langage finement imagé, persuasif, évocateur. Adversaire acharné du chauvinisme, il donne au nationalisme un sens très large, très éclectique, et garde son entière indépendance de pensée.

Au « Foyer turc », dont il fut l'âme, l'ancienne Grèce, l'ancienne Rome étaient étudiées autant que les civilisations arabe et persane.

Sa popularité s'étend jusqu'aux provinces lointaines. Ses adversaires même subissent son emprise ; l'un deux s'écriait dernièrement au Parlement d'Angora : « Faites-le donc taire, sinon il est capable de continuer sans arrêt pendant dix jours, sans nous lasser, et de nous séduire par le charme de sa parole ».

C'est à lui qu'Angora doit ses cours supérieurs libres pour la préparation aux universités nouvelles. C'est encore lui qui expédie des

« caravanes d'idées » aux quatre coins de l'Anatolie et jusqu'aux confins extrêmes du monde asiatique. Il est de vieille souche constantinopolitaine, sa famille compte de nombreux vizirs, des ministres, des poètes, et, comme son élève Ruchène Echref, comme tant d'autres, il a bravement quitté sa maison, ses livres, tout ce qu'il aimait, pour transporter son foyer au plein cœur de l'Anatolie, près de cette Angora si prenante, si dévorante, où le repos est rare et le travail absorbant, tyrannique plus que partout ailleurs.

* *

Que de noms ne venait-on pas de me signaler, dont j'omets la plupart dans cette trop rapide esquisse : Aga Oglou Ahmed bey, un Azerbeïdjanais d'origine, directeur de la presse, l'un des plus ardents défenseurs de l'idée turque, ex-proscrit de Malte, aujourd'hui directeur de la presse d'Angora ; il était alors à Kars, en tournée intellectuelle ; Youssouf bey Aktchoura, Turc du Nord, qui dirigeait la revue nationale *Turc Yourdou*.

L'un et l'autre occupaient autrefois de hauts postes à l'Université de Constantinople.

« N'oubliez pas Yahia Kémal, dont les étudiants disaient au café Vachette : « Le poète Kémal est un formidable animal. » Notre jeunesse littéraire a subi son influence soit en prose, soit en vers ; nous l'appelons notre Stéphane Mallarmé. Il fut l'ami de Jean Moréas. Il a gardé la nostalgie de Paris ; enfant de la Turquie par son âme, il est enfant de Paris par la culture. Son influence sur la dernière génération est l'une des plus agissantes, sa parole est ardente, sa critique déchire. »

J'avais entendu cent fois, à Angora, citer le nom de Yakoub Kadri, l'un des meilleurs prosateurs de la presse turque, l'un des écrivains les plus en vue de son pays, le peintre d'âmes, le mystique réaliste.

* *

Nous avons travaillé fort avant dans la nuit, et mes hôtes ne voulaient pas montrer la moindre lassitude. Tout dormait depuis longtemps à Tchan-Kaya, sauf les sentinelles qui étaient de garde, mais,

avant de laisser partir ceux qui m'avaient si généreusement donné leur temps et livré leurs idées, j'essayais de leur faire résumer ce que nous venions d'analyser. Hamdoullah Soubli bey dit :

« Notre littérature a d'abord subi l'action de l'Orient : Perse et Arabie. La Perse nous a conquis par son esthétique, l'Arabie, par le sentiment religieux. Au XIX^e siècle, le Tanzimat, en s'efforçant d'introduire dans le pays turc la vie sociale de l'Occident, l'a exagérément occidentalisé. Notre nouvelle littérature cherche à dégager quelque peu son âme des influences occidentales et orientales pour la retremper dans ce qui est essentiellement turc.

« Elle est, cependant, ouverte à toutes les idées nouvelles et suite avec un intérêt égal ce qui vient de l'Orient et de l'Occident, mais elle ne veut s'asservir ni à l'un ni à l'autre. Son outil littéraire est européen, l'âme reste turque. L'idée nationale a triomphé, parce qu'elle possède des défenseurs énergiques et sincères. Géographiquement, la Turquie est divisée en deux parts : Constantinople, Angora. En réalité, elle est une et passionnément attachée à un seul idéal. L'âme reste la même sur les deux rives du Bosphore ; l'Anatolie n'oublie pas le charme de Constantinople, Constantinople chante la beauté rude de l'Anatolie.

* * *

Quelques jours plus tard, j'étais au Parlement d'Angora, dans le bureau présidentiel de Moustafa Kémal pacha, alors absent. Il n'y avait pas séance ; le grand bâtiment était à peu près vide. Par les fenêtres grandes ouvertes, le soleil pénétrait en larges ondes brûlantes malgré l'air glacé de cette fin de décembre.

Je m'étais installée dans le fauteuil du pacha, devant sa grande table à écrire, et j'écoutais, en prenant des notes, Djellal Nouri bey, l'un des chefs de la presse nationaliste de Constantinople, le directeur de l'*Il-leri* (En Avant).

Djellal Nouri me disait en souriant, à propos des questions islamiques, dans ce français délicatement nuancé que presque tous parlent là-bas : « La religion musulmane s'accommode fort bien des idées

modernes. Son mysticisme est infini, mais le dogme est large, si large que l'on peut y mettre beaucoup de choses. La religion musulmane s'occupe de la vie matérielle autant que de la vie spirituelle. D'après les préceptes du Coran et la tradition du Prophète, tout ce que le peuple admet, tout ce que l'Assemblée populaire adopte, c'est la religion. »

A ce moment, un grand personnage religieux pénétrait dans le salon présidentiel et regardait avec stupéfaction l'étrangère si calmement installée. Il s'approchait de la table, prenait le téléphone du pacha et demandait à plusieurs reprises la communication, ayant du reste quelque peine à l'obtenir. Entre Paris et Angora, il est plus d'une similitude.

Dehors, la musique militaire de Moustafa Kémal jouait, en mon honneur, mes airs préférés ; la foule s'était de suite assemblée ; elle écoutait attentivement ; des cavaliers passaient ; les *caghmis* — charrettes des paysans — traversaient la grande route, allant patiemment vers leur but, les lignes turques, portant les munitions ; des femmes conduisaient. Jamais un cri, jamais une dispute dans cette population si dense dont les deux tiers sont des réfugiés. Toujours cette harmonie, ce rythme si particuliers de celui qui dirige ici et que ses musiciens reproduisaient presque instinctivement.

Djellal Nouri me traçait l'histoire de la presse nationaliste, soit à Constantinople, soit à Angora. Il faisait ressortir les idées essentielles propagées par les principaux publicistes turcs : « Nous sommes tous, également, les défenseurs zélés des principes d'Angora. Au point de vue économique, nous ne demandons qu'à laisser entrer, dans la plus large mesure, les capitaux étrangers, mais sans que cela compromette les intérêts vitaux du pays. Nous sommes nationalistes, sans être aucunement chauvinistes, et nous admettons que nos droits nationaux soient limités par ceux des autres peuples. »

Il me rappelait les noms de ses principaux confrères :

Ahmed Emin, le directeur du *Vakit* de Constantinople, que je venais de rencontrer à Tchân-Kaya et qui rentrait de Malte. Il avait fait ses études à l'Université de Columbia. Exilé à deux reprises depuis l'armistice, brutalement arrêté chez lui, le 16 mars, à Constantinople,

à peine libéré, il s'était dirigé vers Angora pour s'y retremper au plein de la lutte, et comptait rentrer incessamment par le quartier général d'Ismet pacha, d'où il allait reprendre la route de Constantinople, son poste de combat.

Tout jeune encore, Ahmed Emin possède une plume finement trempée, dont il sait se servir.

Djellal Nouri me décrivait ensuite l'action de l'*Akcham*, journal du soir de la grande presse de Stamboul, l'un des plus militants entre les militants : Nedjmeddine Sadyk, diplômé de notre Faculté de droit, mari d'une Française, le dirige.

Djellal Nouri a créé le *Yarin*, revue hebdomadaire, dont tous les rédacteurs ont fait leurs études à Paris.

Nous parlions du *Hakimiet-i-Milié*, la feuille d'Angora qui reflète parfois la pensée de Moustafa Kémal, du *Yeni Gun* (Nouveau Jour), l'un des organes nationalistes les plus répandus, et, me répétait Djellal Nouri, en développant les directives journalistiques adoptées par les quotidiens et les périodiques, « tout ce qui écrit ou parle à Constantinople gravite autour d'un seul sujet : le nationalisme. Comme vous le savez déjà, il a recréé notre langue. Vous serez étonnée de voir à quel point le turc actuel ressemble au français de Montaigne et de Rabelais. La langue n'a pas encore de fixité, les écrivains d'aujourd'hui font ce que faisaient vos vieux maîtres lorsqu'ils s'emparaient d'un mot latin ou grec et le naturalisaient français. Jusqu'à ces temps derniers, la langue turque empruntait largement à l'arabe et au persan : elle se dénationalisait ; aujourd'hui elle se libère, mais en s'apuyant sur vous.

« Jusqu'ici la syntaxe et le style étaient nébuleux orientaux ; les écrits turcs ne pouvaient soutenir une analyse rigoureuse. Aujourd'hui, grâce à l'influence toute-puissante de votre littérature française, ils sont presque aussi logiquement construits, clairement enchaînés que la prose française : la phrase est concise, ramassée.

« Jadis, on ne lisait guère en Turquie que les classiques arabes et persans ou les imitateurs de ces classiques. La nouvelle génération ne lit que les auteurs français, adoptant leur manière de s'exprimer, leurs procédés de style. Autrefois, un article traduit directement

du turc en français était forcément ridicule. Aujourd'hui l'article de tête d'un journal turc, reproduit littéralement en français, pourrait passer pour une œuvre originale.

« Nous recherchons les mots capables d'exprimer nos idées actuelles avec précision, avec force. Nous abandonnons le reste. Il semblerait absurde, à l'heure présente, de parler ou d'écrire l'ancien langage. Auparavant, nos lettrés maniaient avec complaisance les jeux de mots, les figures de rhétorique. Ces travaux de marqueterie sont délaissés.

« Notre génération fut formée par vos maîtres. Le bataillon de professeurs universitaires que les Allemands envoyèrent à Constantinople pendant la grande guerre ne put les supplanter. Leur parti en fut, du reste, très vite pris : ils ne luttèrent pas et, le contrat résilié, les indemnités encaissées, prirent le chemin du retour. »

Djellal Nouri me répétait ce que tous les siens m'avaient dit par toute l'Anatolie :

« Envoyez-nous des livres, des maîtres... »

Je désespère cependant de pouvoir rendre par ces quelques notes rapides le foisonnement des lettres turques, son élan vers un seul but : l'idée nationale. Officiers, hommes de plume, juristes, docteurs, hommes de science, chefs politiques et militaires, tous comprennent également l'importance de l'écrit qui, volant de loin en loin, atteint et pénètre profondément les esprits neufs et sincères tout prêts à prendre une empreinte nouvelle.

Je n'ai parlé que d'une femme, pionnier intellectuel, Halidé Edib Hanoum, parce qu'elle est la plus brillante et la plus populaire, mais il en est d'autres. Les femmes turques ont le don de savoir écrire, quelques-unes commencent à oser publier.

Mme Férid bey, dont le mari représente actuellement Angora à Paris, est une journaliste de talent, qui doit certainement envoyer là-bas une série d'études et dont les critiques et les louanges nous apprendraient peut-être à nous mieux connaître.

Ces critiques, elles m'ont été faites là-bas, avec un tact, une discrétion que je ne peux assez souligner. Presque toujours, elles étaient exactes et témoignaient d'une observation attentive, mesurée, d'une

excellente information, aussi d'une sympathie solide. Ce sont ces dons d'analyse qui permettent aux promoteurs du mouvement de ne pas sombrer sur le dangereux écueil de l'imitation.

En littérature, en art, en politique, ils conserveront leur originalité, parce que la dure bataille pour l'indépendance a trempé leurs caractères.

Dans cette Anatolie cruellement ravagée par l'envahisseur, dans cette capitale nouvelle où les populations des villes détruites campent les unes auprès des autres en attendant le dénouement, un grand souffle passe et emporte les vaines faiblesses, les demi-abnégations. Seuls les forts résistent et poursuivent la lutte.

* * *

C'était encore une fois la veille du départ ; je faisais mes visites d'adieu à mes voisins de Tchan-Kaya, escortée par Mahmoud bey, le compagnon des promenades, des causeries, des explorations politiques, le plus attentif des protecteurs et des amis. J'avais mis largement à contribution sa science de lettré épris des magnifiques arabesques du passé et qui déplorait parfois, sans le dire, le saccage des grandes floraisons de ce temps où l'on avait encore le loisir de vivre et d'écouter.

Une dernière fois, nous venions de parler de tout cela, sans hâte, en contemplant le splendide horizon que l'on découvre des sommets de Tchan-Kaya. J'avais avidement regardé le cercle immense, repéré, dans la zone de lumière, la direction d'Adalia, la région de Koniah, le chemin des vilayets orientaux, les nuées indiquant les remous des brumes venues de la mer Noire. Je m'étais retournée une fois encore vers la grande route qui, par-dessus l'océan des montagnes, conduit aux régions, les plus profondes de l'Asie. Partout les Turcs y sont reçus comme des frères, comme des hôtes toujours attendus.

Nous redescendions lentement, à regret. Tristement j'avais dit : « Déjà, le beau voyage est fini ». Nous regardions la grande maison de pierre où je monterais dîner ce soir, les soldats de Kérasounde qui jouaient tout autour de nous dans la gaieté du couchant, le kiosque

dont j'aimais chaque ligne, chaque détail, les jardins, la grande tente de Mouzaffer bey, club de l'état-major du Pacha, et ces mille choses auxquelles j'étais déjà tout accoutumée, dont je faisais partie en quelque sorte.

Nous étions sur la grande route, et allions couper à travers champs, en pleines vignes, jusqu'à la petite maison de Ruchène Echref. Bientôt, nous le surprenions assis devant la plus belle vue du monde, rêvant, fumant, écrivant, tout en regardant l'admirable jeu de bleu turquoise, de violet et d'or du couchant.

La « cabane », assez étroite, assez basse, se renvoyait, de fenêtre en fenêtre, ces derniers rayons du soleil d'Asie; les beaux tapis s'animaient, leurs fleurs venaient d'éclore à nouveau, et la grande baie ouverte sur le large était un éblouissement.

Le samovar chantait, le poêle l'accompagnait en sourdine, une exquise maîtresse de maison préparait le thé, arrangeait les fruits; le beau chat de Van égratignait les coussins aux soies douces, et, déjà, nous discussions éperdument à notre habitude; je devenais occidentale à outrance par amour de la contradiction, par loyalisme; mes amis orientaux s'indignaient quelque peu de mon intransigeance, et je pensais en moi-même quelle serait leur surprise, lorsqu'ils liraient un jour, beaucoup plus tard, à quel point, au fond, je leur donnais raison.

Ce sont là de ces choses dont on ne convient qu'une fois rentré chez soi, sous l'effet du pénétrant remords de ne pas avoir plus souvent témoigné, à ceux dont la lutte est si sincère et si grande, l'admiration qui vient en la regardant de très près.

CHAPITRE II

Moustafa Kémal Pacha

Il est impossible d'aborder l'histoire du réveil de l'Orient sans esquisser la silhouette de son animateur, dont l'impressionnante figure domine les événements actuels. En lui, deux éléments coexistent qui rarement s'amalgament : le don du commandement militaire, la faculté de l'organisation civile.

Par sa forte individualité le chef de l'Anatolie agit profondément sur l'âme orientale qu'il transforme. On peut dire que, sans lui, l'Islam aurait mis cinquante ans de plus à trouver sa route.

D'un seul trait, Moustafa Kémal a posé la formule. Elle est simple, souple, définitive et témoigne d'une intime connaissance d'un peuple qu'elle doit conduire vers de nouveaux destins ; mais, avant de fixer la pensée du constructeur, ne faut-il pas chercher à connaître l'homme, le chef, celui qui, pour tous les siens, incarne aujourd'hui, suivant le mot de Yacoub Kadri, « le recommencement de la nation turque » ?

* * *

Sa famille est originaire de la Roumélie orientale. Lui-même a le type très fin, la mobilité d'expression du Rouméliote, son esprit subtil et précis. Ses premières études se font à l'école primaire de Salonique.

Son père, fonctionnaire des douanes, meurt jeune, ne laissant aucune fortune. Que va devenir l'enfant né en 1880, dont la personnalité s'est déjà manifestée ? A l'école, chez lui, partout, il exerce cette indéfinissable emprise qui restera son don le plus marquant. Une bourse lui permet de poursuivre ses études. Il entre à l'école secondaire de Monastir, double les étapes et, bien avant l'âge réglementaire, le voici à l'école Harbié, de Constantinople, école d'officiers d'état-major.

La légende déformera bientôt ces premiers pas qui furent cependant des plus simples : ceux d'un être remarquablement doué, cachant déjà sous une douceur charmante sa volonté d'acier, dirigeant tout autour de lui, sans y paraître, par le fait d'une supériorité que presque tous acceptent, groupant ses camarades de jeu, utilisant leurs aptitudes, commandant comme d'autres obéissent, passionné de science, de données précises, de mathématiques surtout, et, avec cela, poète à ses heures, ayant en lui toute l'insondable angoisse de l'Orient, faisant des vers contre le despotisme, chantant la liberté, l'amour et la mort, thèmes éternels.

Ses camarades de jeu deviendront, par la suite, ses camarades de lutte ; mais, s'il fut, s'il est, plus que tout autre, tenace en amitié, comme en tout, nul ne peut se vanter d'exercer sur lui une influence bonne ou mauvaise. Il n'est pas d'homme plus jaloux de son individualité, plus épris de son indépendance de jugement et sachant mieux les défendre.

Abdul-Hamid avait des surveillances toutes spéciales pour de tels caractères. Celui-ci ne pouvait manquer de le préoccuper. Le jour même où l'élève obtient son diplôme d'officier, un impérieux appel d'Yldiz lui parvient. On l'interroge sur certain journal dirigé par lui, qui, bien entendu, paraissait clandestinement. Il y est surtout question de la liberté et du régime hamidien.

Le lieu d'exil sera Damas. Nous sommes en 1902. Le futur chef de l'Anatolie entre en contact direct avec la Syrie, et il garde encore aujourd'hui une prédilection pour ce premier champ de son activité. Il y fait de la politique. Le voici membre et organisateur de la « Ligue pour la liberté », lancé en pleine lutte, groupant ses amis, tenant tête au Palais. Le résultat ne se fait pas attendre. Il est envoyé à Jaffa, sévère disgrâce. Il s'enfuit, gagne Alexandrie, atteint le Pirée et, de là, Salonique,

où il vivra caché pendant huit mois, suivant de près l'action des comités révolutionnaires.

Par l'intervention de ses amis, il est grâcié, retrouve ses grades, entre à l'état-major de Salonique. Il a déjà derrière lui une œuvre personnelle : l'organisation à Damas du comité d'Asie, — centres de Syrie, — qu'il va relier à l'Union et Progrès : c'est le premier pas vers l'organisation asiatique; et le propre de Moustafa Kémal est de ne jamais abandonner une idée au cours de la route, de ne jamais se lasser de l'effort commencé. Ainsi qu'Enver, Djemal, Féthi, il sera l'un des promoteurs du mouvement de 1908. Chef d'état-major de Mahmoud Chevket, il marchera bientôt avec lui sur Constantinople.

Cet entraîneur d'hommes possède une inépuisable patience. Il apprend très tôt à dissimuler son génie. Il sut ne pas donner aux chefs de la première heure l'irritante conviction de sa supériorité. Se reconnaissant déjà l'étoffe d'un maître, son plus grand soin sera de s'effacer. Il demeurera longtemps dans l'ombre et fera mouvoir les mannequins. Ce rôle ne lui déplait aucunement : n'a-t-il pas pour lui l'avenir ?

Ainsi, Mahmoud Chevket ne s'offusquera pas du talent de ce jeune homme et le laissera reformer à sa guise l'armée libératrice sous le nom d'armée d'opérations.

Avant de la conduire lui-même, comme chef d'état-major, jusque devant Constantinople, Moustafa Kémal aura remanié de fond en comble cet organisme désuet qui devient, sous sa direction, une formation moderne, assouplie aux goûts et aux exigences du soldat turc. Dès cette première étape, le futur chef étudiera de près, avant toute autre chose, l'état d'esprit du soldat.

A Salonique, pendant les premières années de la révolution jeune-turque, il commandera des grandes manœuvres qui vont confondre les généraux du vieux régime, et acquiert une notoriété déjà définitive.

En 1910, sur l'ordre du ministre de la Guerre, il vient en France, assiste aux grandes manœuvres de Picardie, passe trois mois à Paris où son ami Féthi bey fait fonction d'attaché militaire. De ce bref regard sur notre vie, sur nos idées, il gardera le plus vif souvenir.

De là, il va en Cyrénaïque. Peu après, en 1912, il se bat en Tripolitaine et devient, avec Enver et Féthi, l'une des trois grandes figures

de cette lutte pour l'indépendance. Cette guerre italo-turque a déclenché toutes les convoitises : bientôt le feu prend aux Balkans. Moustafa Kémal et ses amis accourent pour l'éteindre, mais la partie est déjà à peu près perdue. Moustafa Kémal prend le commandement d'un corps d'armée qui se concentre vers Gallipoli. Il a ainsi l'occasion d'étudier à fond la situation stratégique des Dardanelles ; il utilisera, au moment voulu, ses observations.

Entre Enver et lui, les premiers démêlés ont commencé ; les deux caractères profondément dissemblables s'affrontent en toute circonstance. Enver prend en haine ce rival qu'il essaiera vainement de détruire. La lutte est engagée, elle ne cessera plus.

Après la guerre balkanique, Féthi bey quitte l'armée, part pour Sofia comme ministre ; Moustafa Kémal devient son attaché militaire ; mais la guerre générale éclate : c'est la grande dispersion. Moustafa Kémal, alors colonel, est envoyé aux Dardanelles, avec l'ordre d'y organiser au plus tôt une division qui n'existe que nominale. Les opérations des Alliés se développent comme il l'avait prévu. A chaque phase des événements, Enver et les généraux allemands seront d'un avis opposé au sien. Il tient tête.

Dès les premières heures, il entrave le débarquement des Alliés et devient l'âme de la résistance.

Son commandement s'accroît rapidement, ses luttes avec l'état-major allemand et Enver se poursuivent, mais les combattants n'obéissent qu'à lui. Sans avoir changé de grade, il dirige un groupe d'armées ; son nom devient populaire parmi tous les soldats, car il est ménager de leur sang et veille paternellement sur eux.

Il devient pour tous l'homme des deux Anaforta. Au moment décisif, lorsque l'état-major allemand recule devant les décisions suprêmes, il dit : « Laissez-moi faire, donnez-moi le commandement ».

On le lui donne, et jamais le communiqué ne cite son nom. Il a cependant 160.000 hommes sous ses ordres.

A peine la situation rétablie, ses supérieurs, d'un commun accord, l'écartent et l'envoient sur le front du Caucase. Il y coordonne l'activité des musulmans. Encore une entreprise à lointaine échéance dont il ne négligera pas de diriger l'essor.

Le voilà général, commandant à Diarbékir, étudiant avec sa minutie habituelle l'action anglaise au Kurdistan, la neutralisant avec adresse. Ensuite, c'est la Palestine, avec la septième armée, la lutte contre Enver et Falkenhayn. C'est à Falkenhayn qu'est donné le commandement de l'attaque sur Badgad; Moustafa : Kémal proteste il critique le dispositif adopté et démissionne pour mieux marquer son mécontentement. C'est, une fois de plus, la disgrâce. On lui désigne Alep comme lieu d'expiation, et, dans le rapport qu'il adresse de là-bas, le 20 septembre 1917, à Talaat, alors grand vizir, à Enver, ministre de la Guerre, il aligne les raisons de son mécontentement. Il définit la situation :

La guerre a profondément démoralisé tous les éléments du pays, composés de nationalités ; la population non combattante fuit tout contact avec le Gouvernement qui la pressure à outrance lorsque la production ne suffit même plus à nourrir cette population formée de femmes, d'enfants de vieillards et de déserteurs.

L'impuissance du Gouvernement civil est absolue ; c'est l'anarchie complète, la négation de toute justice. La question d'argent préoccupe exclusivement le peuple entier. Si la guerre se prolonge, c'est l'effondrement total du Sultanat.

Moustafa Kémal prévoit la victoire finale des Alliés. Dans ce rapport, écrit en septembre 1917, il en détermine clairement les causes. L'armée turque est épuisée, parce qu'elle doit alimenter un trop grand nombre de fronts : front de l'Ouest, comprenant la capitale, en liaison maritime avec le monde entier et les contrées les plus riches de la Turquie, donc les plus menacées ; — front du Caucase, à la merci d'une reprise de l'activité russe ; — front de l'Irak, que les Anglais défendent avec la plus vive énergie et sur lequel ils concentrent de nombreuses forces ; — fronts du Sinaï et du Hedjaz, où ils donnent le maximum de leur effort.

La conception d'un monde musulman au service de l'Angleterre, l'organisation d'un gouvernement chrétien en Palestine, soumis à l'influence anglaise et, de ce fait, garantissant à jamais l'Égypte, Suez et la mer Rouge, le plan consistant à dépouiller le Turc de ses plus belles

contrées et de son influence religieuse, toutes ces vues ont pour l'Angleterre une telle importance qu'elles pourraient même se substituer à ses buts de guerre ; et pour nous, si elles triomphaient, ce serait le coup mortel.

L'on ne pouvait lire plus clairement l'avenir.

Moustafa Kémal insistait sur l'urgence de ménager, jusqu'à la dernière heure, les dernières forces et le dernier homme. Il faisait ressortir les avantages de l'adversaire, ses moyens de transport, sa supériorité en effectifs et en matériel. Il réclamait pour la Syrie, le Hedjaz et le Sinaï un commandement turc et s'élevait contre l'éternelle crainte : « se brouiller avec les Allemands ». La question de vie ou de mort devait passer avant toute autre. Et il ajoutait :

Il est évident que nous devons compter avec les Allemands pour sortir du marécage dans lequel nous nous trouvons, mais je m'oppose formellement à ce qu'ils profitent de cette obligation, de ce secours de guerre, pour transformer notre pays en colonie et s'emparer de toutes nos ressources.

Il dévoilait la tactique allemande : gagner les Arabes, les opposer aux Turcs, tactique que l'Angleterre va bientôt reprendre à son profit.

Déjà, Moustafa Kémal se pose nettement en champion du peuple turc. Il attaque l'ingérence allemande, comme il attaquera peu après l'ingérence anglaise. Déjà, il ne se montre ni germanophobe, ni anglophobe : il est Turc, essentiellement Turc. Ce sera le caractère dominant de son œuvre : vivre, s'affirmer, limitant au strict nécessaire l'apport étranger quel qu'il soit, ne pas s'asservir, se contenter de peu pour conquérir l'indépendance ; stimuler les forces latentes du pays, ne copier personne, être soi-même, jusqu'au jour où il sera possible enfin de ne plus être l'ennemi de personne.

Ce rapport, communiqué à l'état-major allemand, confirma celui-ci dans son aversion pour une personnalité qu'il retrouvait sans cesse au travers de sa route. On envoie Moustafa Kémal se battre aux confins des vilayets orientaux ; il y reprend Mouch et Bitlis à l'armée russe que commande le grand duc Nicolas.

Le souverain actuel, Mehmed VI, vient d'arriver au pouvoir. Moustafa Kémal, qui l'avait, — quelques mois auparavant, lorsqu'il n'était

encore que prince héritier, — accompagné à Berlin, s'adresse à lui et le supplie de limiter la toute - puissance d'Enver et de Talaat. Ce fut la seule voix qui osa s'élever contre leur omnipotence.

Cette fois encore, les événements lui donnent raison : le gâchis devient tel que, d'un commun accord, état-major turc, état-major allemand font appel à son patriotisme. Il est envoyé sur le front de Palestine où sa retraite devant les troupes d'Allenby équivaut à une victoire. On le nomme chef du groupe d'armées de Yldirim (la foudre). Il doit, en marche foudroyante, avancer sur Bagdad.

Il part avec toutes ses forces, heureux pleinement pour la première fois, tenant le succès, le savourant déjà. A la première étape, une dépêche chiffrée lancée par un ami dévoué le rejoint. C'est l'armistice. Fou de douleur, il arrive à Constantinople le jour même de l'entrée des escadres alliées.

Il y reste un an. Comme la plupart des siens, il songe au rapprochement avec l'Angleterre. Elle représente encore, pour toute la Turquie, le droit, la force et la justice des Alliés. Il paraîtrait absurde de ne pas s'en remettre à elle. Du reste, aux premiers jours qui suivirent l'armistice, elle choisit le beau rôle et nous laisse le rôle ingrat. Notre entrée n'a pas été heureuse ; à cette heure difficile, les Anglais se sont effacés.

Nous protestons devant la convention signée à Moudros presque en dehors de nous. Les Turcs n'ont pas été désarmés ; l'Angleterre a brusqué la fin : songeait-elle à la marche des Turcs sur Bagdad ? Eux lui savent gré de son obligeance et laissent l'infiltration britannique s'opérer à l'aise.

Le premier, Moustafa Kémal observe et agit. Il intervient auprès du Sultan. Les fonctionnaires anglais de l'Intelligence Department suivent attentivement le moindre geste du jeune général en congé provisoire et s'en inquiètent. Le cabinet Damad Férid reçoit l'ordre de l'éloigner à tout prix. On le nomme inspecteur des armées de l'Est, donc haut fonctionnaire dans les vilayets orientaux. C'était vraiment d'une grande maladresse.

Vingt-quatre heures après l'entrée des Grecs à Smyrne, le 15 mai

1919, Moustafa Kémal débarque à Samsoun ; il y apprend l'incroyable nouvelle ; de suite son parti est pris : le mouvement pour l'indépendance va commencer.

* * *

Tout était à faire. Le peuple turc, abattu par la défaite, ne comprenant pas plus l'attitude des Alliés que celle de ses dirigeants, semblait privé de toute réaction. L'occupation de Smyrne le tira de sa torpeur ; un cri exaspéré s'éleva de Constantinople et de l'Anatolie, parcourut tout l'Islam. Smyrne occupée par les Alliés, peut-être n'aurait-on rien dit : cela pouvait paraître une conséquence normale de leur victoire. Mais livrer Smyrne aux Grecs, c'était le pire des outrages. Tous les yeux se tournèrent vers le jeune chef qui avait pris parti pour ses soldats contre l'étranger, tenu tête aux Allemands. La résistance se concentra autour de lui, répondit à son appel. Il en devint le cerveau.

Avec sa rapidité habituelle, il crée deux centres d'organisation : l'un restreint, recruté parmi les habitants du vilayet d'Aïdin, quelques volontaires qui guerroyeront de leur mieux contre les forces anglo-grecques, harcèleront l'envahisseur ; l'autre, plus sérieux, à l'abri de tout coup de main dans ces régions des vilayets orientaux où s'abritaient les débris de l'armée régulière entourés de populations vigoureuses et résolues.

Il y aura donc, dès ces premières heures, en Anatolie, deux mouvements simultanés : celui de l'Occident, celui de l'Orient.

Moustafa Kémal donne la direction au comité d'Erzeroum, le premier comité nationaliste, et se rend à Amassia. Il appelle à lui Réouf bey, le marin, Ali Fouad pacha ; tous trois établissent en commun le plan d'action. Raefet bey, un officier de grand talent, aujourd'hui Raefet pacha, est chargé de sauver Samsoun à tout prix. Entouré d'une centaine de fidèles, il y parvient grâce au plus adroit des subterfuges. Le colonel anglais débarqué le premier, en éclaireur, avec quelques hommes, prend les figurants de Raefet, qui passent et repassent sans trêve, pour l'avant-garde d'une véritable armée. Après un long entretien avec le plus habile des soldats-diplomates, il se replie, cède la

place et regagne son bateau. Samsoun est sauvée. Cela signifie que Sivas restera aux mains des nationalistes et que la lutte n'est plus une folie sans issue.

Pour la première fois, le mouvement nationaliste n'est plus menacé chaque jour d'une fin imminente : il acquiert enfin quelques chances de durée. Elles sont bien faibles encore. Que n'a-t-il contre lui ? L'Angleterre tout entière, avec sa ténacité, sa volonté de venir à bout de cette poignée d'hommes sans marchander l'effort nécessaire. Elle ne prend pas au sérieux l'action de ces « rebelles ». Ne tient-elle pas entre ses mains Constantinople et le Califat qu'elle subventionne ? Ne possède-t-elle pas tous les moyens de clore rapidement cette fâcheuse aventure ?

Les Grecs occupent Smyrne, mal, il est vrai, mais leurs effectifs peuvent être indéfiniment renouvelés. Quarante mille hommes de troupes britanniques se trouvent sur la ligne du Bagdad, qui traverse de part en part l'Anatolie. Non, ce soulèvement ne peut s'étendre. Le Kurdistan travaillé par la politique anglaise menace de prendre à revers les vilayets orientaux. Londres hausse les épaules à ce mot : « nationalisme turc ».

Moustafa Kémal organise la résistance. Constantinople s'émeut, le Sultan le rappelle, il se refuse à obéir : « Je ne serai pas le jouet des Anglais ». C'est la rupture.

Il démissionne, renonce à ses grades ; le Gouvernement de Damad Férid dissimule cette démission et dégrade solennellement le « rebelle ». Moustafa Kémal était alors aide de camp honoraire du Sultan. Celui-ci s'efforce de ne pas le renier ouvertement ; mais l'Angleterre se fâche ; elle exige le désaveu public.

* * *

Le premier acte de gouvernement de Moustafa Kémal et de ses amis s'effectue au Congrès d'Erzeroum. Les déclarations de principe sont posées, mais ce premier congrès n'aura qu'une portée locale ; la formule définitive, élargie sera donnée, peu après, à Sivas. Pour la première fois, Moustafa Kémal fait appel à tous les vilayets turcs. Il leur explique les raisons de sa création d'un État dans l'État : occupation de Smyrne

et les abus qu'elle entraîne ; urgence de combattre l'action néfaste du Gouvernement de Damad Férid, de protester contre cette présomption qui l'entraîne à vouloir représenter devant la Conférence de la paix un pays sur lequel il vient d'accumuler tous les désastres.

Nous reviendrons plus loin sur ces déclarations du Congrès de Sivas, en étudiant le Gouvernement d'Angora, car elles sont, aujourd'hui encore, l'essentiel de la doctrine.

Le 15 juillet 1919, un pathétique appel au Sultan s'élève du Congrès et exprime le vœu de la nation turque, prononçant le mot de patrie, demandant au Calife d'intervenir auprès des puissances, d'en appeler à leurs sentiments d'humanité : « Cela, avant que nous ne commençons notre action décisive ».

Nous attendons votre réponse impatiemment au bureau télégraphique, et nous vous laissons juge des événements qui en résulteraient, si nos justes désirs ne se réalisaient pas. Nous nous arrangerions nous-mêmes en rejetant toutes les responsabilités de nos actes sur le trône et sur le ministère actuel.

« Nous montrerons et nous prouverons à l'univers entier [ce que peuvent être le courage et la volonté des Turcs et des Osmanlis », ajoutaient les membres du Congrès de Sivas en conclusion au plus pressant appel que jamais Calife ait reçu de ses sujets.

Lorsque le télégramme fut expédié, ceux qui le rédigèrent veillèrent longtemps, silencieux, auprès de l'appareil. Chaque heure élargissait le gouffre entre eux et le Calife prisonnier de l'Angleterre. L'appareil restait muet. Le délai qu'ils s'étaient fixé touchant à son terme, ils se levèrent. Le destin avait parlé. La véritable lutte commençait.

* * *

Il s'agit dès lors, avant tout, d'élargir le champ d'action. Des raids exécutés par de petits détachements sont lancés en avant. Ils pénètrent dans les centres ruraux ou urbains, s'emparent du télégraphe, traitent avec les autorités officielles.

Partout, les forces de police se rallient au nationalisme ; l'organisation met, sans aucune peine, la main sur tout ce qui est administratif. En quelques semaines, elle conquiert l'Anatolie occidentale sous les yeux des troupes anglaises qui occupent la ligne du Bagdad et se laissent refouler lentement, impuissantes à contenir l'avance. J'ai assisté à cet extraordinaire spectacle et vu 40.000 soldats britanniques, dont les deux tiers étaient des contingents hindous, reculer devant les 1.500 cavaliers circassiens d'Ali Fouad, que les officiers anglais prenaient pour l'avant-garde d'une solide armée. L'erreur de Samsoun se répète.

Le foudroyant succès des forces nationalistes exalte les populations de l'Anatolie. Dès ces premiers mois du mouvement, l'ordre, l'esprit d'organisation, une même manière d'administrer trahissent le commandement unique. Il suffisait déjà de parcourir l'Anatolie pour se faire une idée très nette de ce que pouvait être la personnalité de Mustafa Kémal pacha. J'ai retrouvé par la suite, jusque dans Angora, cette même tenue de la maison, ce même langage qui, partout, rappellent l'emprise du chef.

Au début d'octobre 1919, la lutte se localisait sur deux fronts : vilayets de Smyrne et d'Aïdin, ligne du Bagdad. Sur le premier, les Anglais encadraient les Grecs et les dirigeaient ; sur le second, ils étaient seuls, ne mentionnant jamais les rudes combats qui marquaient les étapes d'un incessant recul. Ils encaissaient les coups avec cette froide énergie, cette ténacité qui jamais ne désespère et ne compte que sur elle-même et sur l'action du temps.

Les Allemands avaient laissé derrière eux de nombreux dépôts d'armes et de munitions ; le matériel de l'armée du Caucase saisi par les Anglais lors de l'armistice venait d'être enlevé de vive force par les nationalistes ; enfin, les Italiens faisaient passer en abondance, *via* Adalia-Koniah, tout ce qui leur était demandé et en tiraient grand profit.

Moustafa Kémal ne se laisse pas éblouir par la rapidité des premiers succès. Tout en poursuivant activement les opérations militaires, il s'efforce de négocier. Soit à Constantinople, soit en Europe ses agents cherchent à poser les préliminaires d'un accord. Lui-même reçoit,

avec sa parfaite bonne grâce, tous ceux qui prennent la route de Sivas. Il répète inlassablement à nos officiers quels sont ses buts, ses idées.

Ceux-ci comprennent aisément le sens précis de ses paroles, mais il s'agit de le transmettre ensuite et d'être écouté. Le tragique de la situation est déjà pour Moustafa Kémal cette impossibilité de se faire entendre soit à Paris, soit à Londres. Ses paroles seront déformées, ses actes, mal interprétés. La propagande anglo-arméno-grecque s'ingéniera avec une infatigable adresse à brouiller les fils de la trame anatolienne, et le grand public européen ne saura plus que croire.

Trompé, déçu par tous ceux que — officiellement ou officieusement — l'Europe lui dépêche en parlementaires, Moustafa Kémal perd toute illusion ; son sens si précis des réalités lui fait saisir la question dans son ensemble. Les quelques individualités éparses qui, soit l'effet du hasard, soit intuition, saisissent la portée de son œuvre ne peuvent utilement réagir contre la puissance de l'action occulte, inexorable qui a juré sa ruine. Sans renoncer à se concilier l'opinion occidentale, il se tourne de plus en plus vers l'Asie musulmane ; elle seule lui vient efficacement en aide ; il manœuvre la Russie, sa voisine, et, avec un tact, une mesure, une connaissance du terrain que lui seul possède, car il s'appuie sur des observations personnelles, il établit le plan de ses alliances asiatiques, comme il avait établi celui de l'organisation anatolienne, utilisant avec la même adresse toutes les compétences, ralliant les irréductibles ; et, par le simple rayonnement de sa personnalité, par sa prodigieuse faculté de travail, il façonne, jour après jour, les maillons de la grande chaîne qui reliera aux plus lointains groupements du monde musulman sa construction anatolienne.

* * *

Je connaissais tout cela, plus ou moins fragmentairement, mais de façon assez précise, lorsque, en mai 1921, après un voyage mouvementé que faillit interrompre une double offensive anglo-grecque politique et militaire, je finis par atteindre Angora.

J'arrivais, en droiteligne, du champ de bataille d'In Eunu. Je venais de le parcourir. J'avais traversé d'un bout à l'autre les premières lignes d'Ismet pacha et constaté *de visu* les pertes de l'armée grecque, lu, sur le terrain même, les épisodes de sa fuite éperdue qui avait semé sur la route jusqu'aux brancards de ses blessés ; mais, ce dont je gardais la vision affreuse, — je l'ai encore devant les yeux, — c'était cet anéantissement total de la zone évacuée deux ou trois jours auparavant : Seud, Kuplu, Biledjik, Yeni-Chéir, Pazardjik, Iné-Gueul, Bozuk, d'une extrémité à l'autre de cette courbe qui encerclait Eski-Chéir, j'avais vu le saccage organisé, touché les ruines, compté les victimes, entendu les survivants. J'avais écouté les chouettes hululer sur les pierres calcinées de Seud, sous lesquelles s'amassaient encore les cadavres ; j'avais vu pleurer les derniers habitants de Biledjik, et, après plusieurs jours passés à Eski-Chéir, je venais de dire à Ismet pacha : « Que peut m'apprendre de plus Angora ? N'ai-je pas traversé pendant des semaines vos convois d'émigrés, touché leur misère ? » Il avait répondu : « Non, tant que vous ne l'aurez pas vu, *lui*, vous ne pouvez réellement tout comprendre. Allez à Angora, écoutez-le, observez-le, et vous saurez alors jusqu'où nous pouvons aller. »

Quelques jours plus tard, arrivée le matin même, j'allais entrer dans la petite maison de la gare, où j'étais attendue.

Que pouvait-on imaginer de plus simple que cette dépendance d'une station de chemin de fer, placée à trois pas de la voie ? Et cependant, dès le seuil, c'était cette indéfinissable ambiance, cette élégance discrète que j'allais tant de fois retrouver par la suite.

Une grande auto attendait, quelques soldats de Kérasoude — garde particulière du pacha — veillaient ; des officiers de sa maison militaire venaient au-devant de moi, et, rapidement, j'étais introduite, emmenée au premier étage. Là, dans une sorte d'antichambre, quelques hommes debout causaient. A mon arrivée, ils se turent. L'un d'eux se tenait légèrement en arrière. De suite, par cette sorte d'intuition qui vient on ne sait comment, guidée peut-être par ce regard de chef, je m'approchai et lui tendis la main. Il eut un léger sourire en se voyant repéré, ouvrit une porte, la referma derrière nous ; quelques instants après, nous causions. D'un geste de légère impatience, il avait

renvoyé le soldat qui à deux ou trois reprises venait nous interrompre.

J'avais une tasse de café, une cigarette; il me montrait sur une carte la région que je venais de parcourir.

De sa voix rapide, si nettement timbrée, il m'interrogeait sur mon voyage aux premières lignes, cherchant mes impressions, et nous avions, dès ces premières minutes, cette façon de ne pas prolonger inutilement la phrase commencée qui ne vient guère qu'après une longue accoutumance de l'échange des idées. Tout en écoutant ou en répondant, je me souvenais des paroles si justes récemment entendues à Constantinople : « Il sait écouter, capter l'idée de son interlocuteur, en extraire instantanément l'essentiel et trouver de suite l'argument qui répond à ce que l'on vient de lui opposer. »

Cette rapidité d'esprit, cette maîtrise du regard, du plus étrange des regards, insondable et changeant : brusques repliements sur soi-même, fulgurantes lueurs et brefs sourires d'une incroyable jeunesse, que de fois me les avait-on décrits. Ces éclairs d'acier, si vivement voilés, contrastent avec la simplicité de l'attitude.

J'allais le voir sous mille aspects différents, mais les traits essentiels seraient immuables : justesse du terme, clair jugement rapide, et toujours cet air de chef sous la plus charmante courtoisie, cette svelte élégance de l'allure, cette parfaite aisance de la parole et du geste.

Amis et ennemis, détracteurs et fidèles restant sous l'emprise de sa personnalité, revenant toujours à elle, me l'avaient dépeint ainsi : malgré tout, c'était une surprise de découvrir ce regard aigu, scrutant la pensée qui se dérobe, de saisir, dans un imperceptible redressement, la puissance de cette individualité, enfin, de pressentir la dualité des deux êtres qui se superposent en lui sans jamais se fondre entièrement.

* * *

Quelques jours après, nous causions encore, dans sa grande maison de Tchan-Kaya, qui, quelques mois plus tard, allait me devenir si familière.

J'étais sur le point de rentrer en France. Cette fois, je me

trouvais aux prises avec l'homme politique irrité de notre éternelle incompréhension, et nous discussions assez âprement; mais, très vite, son exquise courtoisie se souvenait que j'étais son hôte, et la voix d'acier s'adoucissait, le pénétrant regard cherchait à reconnaître si le sens des mots récemment prononcés avait été pleinement saisi.

Après cette passe d'armes assez vive, pendant laquelle j'avais appris ce que je ne pouvais pas encore admettre, ce dont j'allais bientôt mesurer toute l'exactitude, nous gardions le silence. La lumière d'un mai asiatique inondait le grand salon d'été. Sous cette clarté sèche, ardente, les traits du pacha se cisaient, immobilisés pour quelques instants dans une concentration de toute la pensée.

Il était habillé en civil; le front haut, largement découvert se plissait légèrement, sillonné par une préoccupation intense. Le fulgurant regard s'était fixé. La noblesse de l'attitude, la grâce du buste légèrement penché étaient plus frappants encore qu'à l'ordinaire, et l'énergie latente de tout l'être ressortait avec une incroyable force de cette absence de tout mouvement, si rare chez lui. Le travail intérieur apparaissait.

* * *

Six mois plus tard, en novembre 1921, une petite Ford nous déposait, Djellaleddine Arif bey et moi, devant le Parlement d'Angora. Nous arrivions d'Inéboli. Dans son grand bureau présidentiel, entouré de quelques députés et ministres, Moustafa Kémal nous attendait. C'était quelques semaines après la bataille de la Sakharia. Ses traits portaient encore l'empreinte de ce terrible effort soutenu pendant vingt et un jours et vingt et une nuits. Il avait assumé les responsabilités suprêmes. Sur tous les visages se lisaient une tension pareille et un pareil contentement. La force offensive des Grecs était définitivement brisée.

Cette fois, j'avais pleinement confiance. Des deux côtés nos promesses avaient été scrupuleusement tenues. S'il m'avait été possible de répandre autour de moi un peu de la vérité rencontrée en Anatolie, c'est que tout était venu confirmer sa parfaite exactitude. Jamais l'on ne m'avait trompée. Nous étions donc affranchis de cette gêne

qu'entraînent forcément les premiers étonnements d'une part, les premières explications de l'autre, et je me disais que, pour pleinement comprendre, il faut savoir revenir.

Ici, tout était simple, clair, précis. La même lutte continuait, lutte pour l'indépendance, lutte pour sauver ce qui reste du foyer ; les mêmes hommes restaient groupés, le même chef les tenait unis. En quelques mots, nous reprenions l'entretien interrompu six mois auparavant. Il me semblait ne pas être partie. Je posais des questions ; les réponses étaient directes, allant jusqu'au fond du sujet, et Moustafa Kémal me disait :

« Cette fois, vous serez complètement mon hôte à Tchan-Kaya. Vous y aurez votre maison, vous serez chez vous. Vous verrez qui vous voudrez, vous irez où il vous plaira. C'est vous-même qui serez votre guide, et, lorsque vous aurez observé à votre aise, étudié selon votre gré, nous ne vous demanderons qu'une chose : nous faire mieux connaître chez vous, y détruire les légendes, si vous les jugez fausses une fois de plus. »

Il est impossible d'être plus libre dans ses paroles et dans ses jugements que je ne le fus à Angora en novembre et décembre 1921.

* * *

A quelques kilomètres d'Angora, lui faisant face, se dresse la colline de Tchan-Kaya, l'un des innombrables plissements des hauts plateaux de l'Anatolie. Une grande route tout récemment construite relie la ville à la maison du pacha. Cette maison, don d'un député d'Angora, il l'a remise aussitôt à l'armée, restant fidèle à son principe de ne rien posséder par lui-même. Il est ainsi l'hôte de ses soldats.

La route s'élève par longs lacets ; lorsque le pacha va passer, quelques sentinelles y montent la garde. A toute heure, le va-et-vient est incessant. Tchan-Kaya devient, peu à peu, le prolongement d'Angora.

Parmi les vignes, des maisons s'élèvent, charmantes, toutes simples, chacune ayant sa note bien à elle. Ce sont les « cabanes », mi-chalets, mi-villas, autour desquelles se promènent des jeunes femmes au visage découvert, soit à pied, soit à cheval ; un voile recouvre leurs cheveux. Tchan-Kaya conserve encore les privilèges de la campagne.

En été, le tout-Angora se dispute les petites maisons qui se multiplient sans parvenir à satisfaire tout le monde. La crise du logement sévit ici ; en hiver même, elles ne sont pas délaissées. Le pacha donne l'exemple. Son nid d'aigle, posé dans une anfractuosité du roc, à quelques mètres du sommet, domine le vallon et regarde Angora. La grande maison de pierre aux contrevents rouges est fortement enchâssée dans ses défenses naturelles. De toutes parts, elle attire le regard.

Juste au-dessus, c'est l'espace illimité, le grand vent du large en perpétuelle inquiétude, mais pénétrant, salubre, les troupeaux gardés par des soldats, les caravanes de paysans qui passent, l'infini, la houle des grandes steppes asiatiques, avec des coins d'intimité d'une délicatesse exquise, un ciel agité, en lutte perpétuelle, livré aux fantaisies sans nombre des nuées qui accourent de tous les points de l'horizon, se jouant de la lumière, tantôt dévorées par elle, renaissant à nouveau, l'étreignant à leur tour : jeux de géants, qui conviennent à ce paysage où tout est immense, sévère et prenant, tourmenté comme un monde en perpétuel devenir.

En parfait contraste avec ces violences, le calme, l'harmonie, cette indéfinissable atmosphère que crée autour de lui Moustafa Kémal enveloppe la colline de Tchan-Kaya. Les soldats de Kérasounde y cantonnent et portent fièrement leur costume national tout noir, le turban noir, la ceinture de cartouches et leurs armes. Ce sont des volontaires ; ils veillent jalousement sur le pacha et en ressentent un profond orgueil.

Les officiers de l'état-major et leurs familles occupent les maisons environnantes. Un voisinage de deux à trois kilomètres ne compte pas ici. La colline tout entière forme ainsi un vaste domaine, un tchiflik spacieux et bien ordonné.

A quelques pas de la grande maison et de ses jardins en terrasses apparaît un petit kiosque tout oriental, récemment relevé de ses ruines, restauré avec un soin extrême qui en a fait une petite œuvre d'art aux proportions parfaites. C'était mon habitation ; j'en aimais la disposition, le joli confort harmonieux et coloré participant de cette vie si spéciale à Tchan-Kaya, faisant partie de son ensemble.

Là, j'avais ma complète autonomie, établissant, suivant ma fan-

taisie, le plan de mes journées, travaillant, recevant ou partant pour une grande tournée à Angora, ayant l'impression du chez soi autant qu'il est possible, sans jamais ressentir ce vague ennui qui naît si facilement sur la terre étrangère.

C'est que, justement, ce qualificatif ne pouvait s'appliquer à ce qui m'entourait. Cet effort, dont je suivais de si près les développements, c'est celui-là même que nous aurions donné en pareilles circonstances, avec les mêmes moyens, la même suite, la même ligne. L'âme de tout cela était si pareille à la nôtre qu'il était impossible de ne pas s'en étonner.

Ce qui restait vraiment exclusivement oriental, c'était cette exquise hospitalité, invisible et toujours présente, prévenant le désir de son hôte, respectant son repos, sa rêverie, n'obsédant jamais, veillant sans cesse, étant toute discrétion, toute vigilance. Qui n'en a pas goûté le charme ignore l'un des plus jolis sourires de la vie. Le rude Occident n'en connaît pas la grâce.

Tchan-Kaya, relié par fil à tous les états-majors de l'armée, suivait heure par heure les phases de la lutte sans fin ; mais, que les nouvelles fussent bonnes ou mauvaises, les yeux s'éclairaient d'une même lueur amicale, les attentions étaient pareilles.

Comme tout homme voué à l'effort continu, Moustafa Kémal observait un règlement du temps à peu près immuable. Dès le matin, de bonne heure, il recevait. Députés et ministres arrivaient en voiture ou à cheval. Le travail commençait, interrompu par les rapports des officiers de l'état-major du pacha, par l'entrée du commandant d'Angora ou d'autres personnalités militaires. Chaque jour, quelques visiteurs étaient retenus à déjeuner, ce qui permettait de finir le débat en cours.

Entre une et deux heures, le grondement de l'auto signifiait qu'il était temps de partir pour Angora. Le pacha, entouré de quelques amis, descendait de la grande maison, regardait un instant ses jardins, respirait le soleil, et puis, rapidement, de son pas alerte se dirigeait vers l'auto. En quelques secondes, le signal du départ était donné : voitures et chevaux s'éparpillaient au long de la route ; le grand silence tombait sur Tchan-Kaya.

Très avant dans la nuit, le grondement de l'auto indiquait le retour après une douzaine d'heures d'action continue.

Le vendredi, presque toujours, le pacha restait chez lui, recevant sans arrêt du matin au soir, et la résistance de cet organisme, de cette volonté d'acier semblait à l'épreuve de tout ce qui brise, à la longue, les plus énergiques.

Parfois, cependant, bien rarement, on le rencontrait à l'improviste sur l'un des étroits sentiers qui sillonnent les vignes. Il se promenait, les mains dans ses poches, ou allait surprendre ses voisins, se donnant la brève illusion d'être un homme pareil aux autres, maître de son temps et de ses loisirs.

* * *

Il n'est pas à Angora, par toute l'Anatolie, à Constantinople, par tout l'Islam, d'individualité qui soulève des curiosités plus vives, des jugements plus passionnés. J'ai rencontré ses amis et ses adversaires ; je ne lui connais pas d'indifférents.

A l'un de mes retours d'Angora, je retrouvai l'un de ses anciens compagnons de lutte, qu'il avait, je ne sais pour quelles raisons, violemment heurté, et, comme nous discussions à son propos et que le parti pris évident de mon contradicteur s'affirmait avec une intransigeance fort rare chez un Oriental, sur un mot que je venais de prononcer, il s'arrêta soudain et doucement, apaisé, comme se parlant à lui-même, murmura : « Oui, il est bon, sincèrement bon, bon comme aucun autre ».

Et je crois que ce mot résumait à merveille le caractère le plus complexe, le plus nuancé qui se puisse allier avec une sincérité parfaite.

Tout être porte en soi mille contradictions, celui-là plus que tout autre, et cette bonté que certains lui reprochent, ce respect presque exagéré pour toute vie humaine, cette horreur du sang versé ne s'accompagnent d'aucune faiblesse.

C'est, avant toute chose, un infatigable lutteur, âprement épris de son action, passionnément attaché à son œuvre, assez indifférent à l'opinion que l'on peut concevoir de lui, d'un désintéressement absolu, ne comprenant même pas que cela puisse être loué, cachant la pitié que toute souffrance lui cause comme un autre cacherait sa dureté, vif

et patient tout à la fois, fidèle à ses amitiés mais ne voulant pas être dominé par elles.

L'un de ses très proches me disait : « Il ne fait jamais l'éloge de ses amis, mais les soutient dès qu'ils sont en péril avec une incroyable énergie. »

Il aime la lutte contre les forces qui lui semblent supérieures à la sienne ; les autres ne l'intéressent pas. Avant toute entreprise particulièrement hardie, il étudie le plan d'action, le pose vigoureusement d'un seul trait, prépare lentement l'exécution. Elle sera souple, avec des coups d'audace, une parfaite maîtrise des difficultés.

Il exècre en tout l'apparat, mais sait exiger les égards et n'admet autour de lui aucune négligence. Il aime les belles choses, les beaux tapis, les belles armes, les vieilles reliures, mais s'accommode quand il le faut d'une maison de paysan ou du campement le plus rudimentaire. Il a la passion des beaux vers, des discussions lettrées, de la musique : ce sont ses très rares loisirs.

* * *

Je transcris ici quelques notes prises un soir à Tchan-Kaya sous l'impression immédiate d'un long entretien avec Moustafa Kémal pacha :

« La clarté de l'exposé est frappante ; ce qui reste surtout dans le souvenir, c'est la lucidité de l'argument, la justesse du terme. La voix timbrée résonne sans aucune violence. Il y a de l'acier dans ce timbre et une étrange harmonie.

« Lui seul sait raconter son œuvre, chacun de ses mots l'anime d'une vie nouvelle. L'une des grandes forces de cet étonnant causeur est de savoir toujours prévenir la riposte. Sa sensibilité intellectuelle est prodigieuse, rien ne lui échappe.

« Trois facteurs sont les causes déterminantes de son succès : l'intuition, la prudence, l'étude. Le don d'observer est développé à l'extrême ; rien n'est livré au hasard. Sa confiance en lui-même est absolue ; il n'est pas possible de croire davantage en son étoile ; mais, en tout, il sait attendre, laisser l'ennemi, utiliser l'heure qui lui est laissée.

« Pour gagner avec des ressources aussi réduites une aussi grande bataille contre un adversaire tel que l'Angleterre, il fallait cette étrange et saisissante figure, dominatrice, libérée de ce qui retient et absorbe les autres hommes. Étonnamment simple à certains moments, puis tout à coup énigmatique, avec des gaités soudaines dont la contagion est irrésistible, puis encore un brusque éclair qui jaillit de l'être impénétrable qui est en lui, celui qui mène de front l'action par les armes et l'action politique. »

* * *

C'était un autre soir, dans le grand bureau-salon de Tchan-Kaya, aux meubles de maroquin rouge, à une heure de causerie grave.

Alors, le but apparaissait tout proche : l'Angleterre semblait songer à traiter, elle faisait quelques ouvertures. Encore un effort, et c'était la paix, peut-être, moment où l'ensemble des questions se pose.

Jusqu'ici — nous étions en décembre 1921 — Moustafa Kémal s'était refusé à dire ce qui préoccupait à titre égal Angora et Constantinople. Nul ne connaissait — même ici — sa pensée précise pour les jours qui suivraient la paix.

Lorsque, l'accord étant supposé conclu avec l'Angleterre — l'unique adversaire, — les Grecs de ce fait, auraient à évacuer l'Anatolie, — Smyrne, Constantinople et la Thrace étant turques à nouveau, — quel serait le régime constitutionnel de la Turquie libérée par ses seules forces, comment se gouvernerait-elle dans la paix ? S'appuierait-elle sur les décisions prises au Congrès de Sivas et si souvent réitérées ? Que deviendraient dans cette organisation nouvelle le Sultanat et le Califat ?

Voilà ce que se demandaient Angora et Constantinople.

Je l'ai déjà dit, Moustafa Kémal sait attendre et ne rien livrer au hasard ; il édifie lentement, avec, de temps à autre, un coup de force savamment amené. Chaque développement vient à son heure, et, même parmi ses plus proches, ses plus intimes, nul ne connaît sa pensée entière, jusqu'au jour où il lui plaît de l'exprimer avec cette impressionnante logique qui lui est propre.

C'est ainsi que, ce soir de décembre, je l'écoutais exposer de sa voix profonde, aux mille inflexions finement nuancées, ce que serait demain pour la Turquie.

« Connaissez-vous notre loi sur l'organisation fondamentale ? » m'avait-il dit.

Cette loi, ratifiée par l'Assemblée nationale d'Angora dans sa séance du 20 janvier 1921, disait en substance ceci : *La souveraineté appartient à la nation sans réserves et sans conditions*. Le régime administratif repose sur le principe suivant : le peuple décide de son sort directement et effectivement.

L'Assemblée nationale qui seule représente la nation a seule le droit de légiférer et possède seule le pouvoir exécutif.

Les membres de l'Assemblée nationale sont élus par les populations des vilayets. Ils ne représentent pas seulement leur province, mais encore la nation entière.

L'Assemblée nationale assume la charge de tout ce qui concerne la politique extérieure et intérieure.

Au sein de cette Assemblée se fait l'élection des ministres ; chacun est élu individuellement, est individuellement responsable envers l'Assemblée ; sa chute n'entraîne pas la chute de ses collègues.

Quant au président, il réunit entre ses mains, par le fait même des pouvoirs que l'Assemblée lui confère, la responsabilité d'ensemble. C'est par lui que tout ce qui concerne le pouvoir législatif et exécutif passe en dernier ressort. Il est donc devant la nation le chef responsable.

Aujourd'hui, de plus, Moustafa Kémal pacha, par le fait de l'état de guerre et de l'invasion du pays, a reçu de l'Assemblée le commandement suprême. Chef de la nation turque, il doit cependant, en toute circonstance, en référer à l'Assemblée nationale et obtenir son assentiment, qu'il s'agisse de guerre ou de paix, d'alliances ou d'organisation intérieure.

Après la victoire de la Sakharia, Moustafa Kémal, formidablement acclamé par l'Assemblée, lui disait :

Nous ne demandons pas autre chose que vivre en toute indépendance, dans les limites de nos frontières nationales. Nous demandons que l'Europe

ne porte pas atteinte à nos droits naturels, qu'elle admette pour nous ce qu'elle admet pour les autres peuples.

Et il ajoutait :

Il n'y a entre les éléments chrétiens et les citoyens musulmans aucune différence. Tous ont les mêmes droits et conserveront ces mêmes droits.

Me rappelant tout cela, Moustafa Kémal en soulignait l'idée essentielle: « Demain continuera aujourd'hui. Les droits fondamentaux seront appliqués dans toute leur étendue. L'Assemblée nationale, qui est l'incarnation du peuple turc, sera la clé de voûte du pays. »

« La capitale politique restera au cœur de l'Anatolie. C'est là que les représentants de l'Europe et de l'Asie devront prendre contact avec nous, que se traiteront toutes les questions diplomatiques, que s'élaborera la politique intérieure et extérieure. Là fonctionnera le Gouvernement issu du peuple turc.

— Et Constantinople ? »

Son intraduisible sourire, fait d'une imperceptible ironie, du sentiment de sa force, apparaissait :

« Constantinople n'a-t-elle pas toujours un grand rôle à jouer entre l'Occident et l'Orient ? N'est-elle pas notre ville d'art, notre première cité commerciale, le centre de nos échanges ? »

Puis, reprenant son air grave : « Le Sultan, chef religieux, le padischaï vénéré par toute la nation, restera la grande figure de l'Islam. Nous gardons le Califat et le Sultanat, nous gardons la famille d'Osman ; et nous la protégerons contre l'intrigue étrangère. »

Alors, arrêtant l'objection que j'allais formuler, avec cette façon qui lui est si particulière de prévenir la pensée prête à s'opposer à la sienne: « Non, il n'y aura pas, parmi les nôtres, de résistance sérieuse. Quelques personnes protesteront, pas beaucoup. Étudiez de près notre Parlement ; et vous verrez à quel point le peuple turc a compris, combien il fait rapidement son éducation politique. Avant de regrouper l'Anatolie, j'ai dû faire la conquête de son peuple. C'est fait. Vous trouverez parmi les députés tous les éléments du pays. Observez-les ; et vous constaterez qu'ils ont pleinement saisi la signification du pacte national.

« Aujourd'hui l'armée se bat au nom de l'indépendance. La nation turque ne veut plus être trompée, elle a soif de réalisations positives; les chimères nous ont coûté trop cher. »

Un peu plus tard, sur un mot que je venais de prononcer : « Islam », il reprenait vivement :

« Je ne suis pas panislamiste, formule confuse à l'usage des peuples colonisateurs. Nous sommes Turcs, essentiellement Turcs, voilà tout. Il nous suffit d'être bons musulmans. Pour l'Asie, comme pour l'Europe, notre loi est la même : avoir des amis, garder notre pleine indépendance, tout envisager au point de vue turc. Point de vue réaliste, réaction contre l'idéologie qui détruisit l'empire. Les alliances ne seront pas des entraves, des diminutions de pouvoir ; nous ne les opposerons pas les unes aux autres ; nous préserverons, même contre elles, notre intégrité territoriale et politique. N'est-ce pas le seul moyen d'acquiescer des amitiés durables ? »

Entre temps, nous avions abordé des sujets moins sévères, allant de l'un à l'autre, en appelant, dans la discussion que le pacha affectionne, aux hôtes qui venaient d'entrer.

Avec eux, nous passions à table. Le couvert, charmant de simple élégance, avait été dressé dans la cour intérieure. Le frémissement de l'eau jaillissant d'une belle vasque de marbre avivait des fleurs épanouies malgré l'hiver. Je ne sais comment tout cela nous amena au sujet éternel : la femme. Quel serait son sort dans cette Turquie si profondément modifiée ?

« L'égalité complète, les mêmes droits que les nôtres, répondit fermement la voix si riche en nuances imprévues, et le regard s'éclairait plus encore. Elles ont bien gagné leurs franchises. Il est inadmissible qu'une moitié de la nation soit tenue à l'écart de sa vie sociale. »

Moustafa Kémal me rappelait ce que j'avais vu à trois reprises par toute l'Anatolie : la femme occupant la place de l'homme devenu soldat, travaillant aux champs, conduisant les attelages, portant les munitions, partageant jusque dans les tranchées l'effort du soldat. Il exaltait la paysanne qui a sauvé l'Anatolie et me disait, faisant allusion à mon prochain voyage aux lignes turques : « Vous entendrez ce qu'en pense Ismet pacha ».

Je savais déjà quelle était l'action des femmes des hautes classes, la force de leur exemple. Oui, c'était vrai, toutes avaient gagné leurs franchises, et le patriotisme féminin valait ici celui des hommes.

Nous avions justement auprès de nous, avec la maison militaire du pacha, les jeunes femmes récemment arrivées de Stamboul pour rejoindre leurs maris et participer à leur effort. Elles écoutaient silencieuses; les visages frémissants trahissaient leurs pensées.

Que ressortait-il de ce long entretien où nous avons abordé de front les questions difficiles ? Ceci : le plan de Moustafa Kémal pour la paix ne différerait guère du plan établi pour la lutte. C'est que, dès le début, cette lutte toute défensive visait à la paix.

Si la formule d'organisation posée par lui galvanisa la Turquie au point de lui faire accepter tous les sacrifices, n'était-ce pas qu'elle correspondait à ses sentiments les plus profonds, satisfaisant sa fierté, ses traditions démocratiques froissées par les derniers règnes ?

Un homme, si doué soit-il, n'impose pas ainsi sa loi, si cette loi ne répond pas au secret désir de tous.

La grande œuvre de Moustafa Kémal, celle que rien ne peut plus anéantir, sera d'avoir résumé, en quelques directives accessibles à tous, le plus clair, le plus précis des programmes de gouvernement, le plus efficace des plans d'action, et d'être parvenu à les étayer par une solide armée.

Il est aujourd'hui le héros populaire par tout l'Islam. Sa reconstruction si simple, si vivace, dont toute l'Asie s'inspirera, peut dorénavant soutenir tous les chocs. La Turquie, grâce à lui, est en mesure de devenir l'un de ces facteurs d'équilibre dont le vieux monde a si grand besoin.

Saurions-nous le comprendre en temps voulu et lutter efficacement contre l'incompréhension de nos Alliés ? Je me le demandais une fois de plus avec une pareille angoisse.

* * *

Le 5 décembre 1921, j'étais au Parlement d'Angora. C'était jour de grande séance et de grande affluence ; le pacha devait parler. Il

allait exposer ce que tous attendaient de lui : les buts de sa politique intérieure, ses relations avec l'Islam.

Il allait aussi défendre les prérogatives du pouvoir exécutif, que l'Assemblée lui avait confiées ; enfin, ce devait être l'une de ces mises au point qui s'imposent de temps à autre lorsque celui qui dirige se dit le mandataire de sa nation.

La salle était comble. Ministres et députés occupaient chacun leur place ; centre, gauche, droite s'étaient groupés d'après le programme du jour. Plus une place libre dans les tribunes du public. En attendant la question vitale, quelques sujets de moindre importance étaient traités.

Le pacha venait d'entrer ; de son pas rapide, il gagnait une place quelconque, s'asseyait comme un simple député devant un pupitre, écoutait, prenant quelques notes.

Trois petits coups secs frappés avec son crayon indiquèrent qu'il demandait la parole ; n'ayant pas été entendu de celui qui présidait la séance, il les répétait du même geste précis et, sur un signe, qui répondait à son appel, se levait, traversait la salle de cette allure qui, de suite, le désigne ; il gagnait l'estrade réservée aux orateurs, en gravissait les quelques marches, posait devant lui les quelques feuillets qu'il ne consulterait que rarement et, fermement campé, commençait.

Pendant cinq heures, coupées d'une interruption fort courte, il allait tenir cette foule si dense, composée d'éléments si variés, sous l'empire de sa parole, sans que jamais la voix, ni la mémoire eussent une défaillance.

De ce ton mesuré, mais qui, aujourd'hui, résonnait métalliquement, il attaquait avec une violence volontaire, en parfaite maîtrise de sa pensée. Sous la haute coiffure de zibeline, son profil de médaille s'immobilisait. Il était en civil et, comme toujours, parfaitement habillé mais il fallait un coup d'œil exercé pour discerner l'impeccable coupe qui seule distinguait ses vêtements de ceux des autres députés.

Cependant, malgré la simplicité voulue, le geste, l'allure, un indéfinissable prestige signalait le chef, et l'assistance entière, par son attitude, le reconnaissait. Sans servilité aucune, mais avec une incroyable concentration de toutes ses facultés, elle écoutait, passionnément attentive et souvent frémissante :

« Voici plus d'une semaine que la loi concernant le devoir et l'autorité des ministres et de leur mandataire est discutée ici. Les intéressés doivent s'expliquer. A ce point de vue, le rapporteur de la loi a raison ; sur d'autres points, je ne partage pas ses idées. »

Et, comparant les deux camps aux prises, il ajoutait : « J'ai attentivement écouté le discours de chacun, j'en ai fait mon profit ».

Puis, avec une incomparable maîtrise, il détruisait, un par un, les arguments du rapporteur, et, brusquement, c'était le coup de force ; il posait la question de confiance, faisant le procès de la loi constitutionnelle qui avait mené le pays à sa ruine, la disséquant, en révélant toutes les faiblesses, lui proposant la loi nouvelle, la justifiant légalement, juridiquement, ce qui était, du reste, toujours son idée dominante.

Sa plus grande préoccupation est d'avoir fait œuvre durable, et il s'acharnait — comme il l'avait fait si souvent — à entraîner son Parlement dans une analyse, article par article, de ce qu'ils avaient élaboré ensemble pendant deux années de travail en commun. Il lui rappelait les accords, les traités au bas desquels il avait mis sa signature, et comparait avec force la situation présente de la Turquie, telle qu'il l'avait recrée dans des circonstances si tragiques, et la lente décomposition qui avait précédé les événements actuels.

Il ajoutait, répondant à cette objection : « Quelle est la forme de notre Gouvernement ? A quoi peut-on le comparer ? » :

Notre Gouvernement n'est ni démocratique, ni socialiste. Il ne ressemble à aucun autre et représente la volonté nationale, la souveraineté nationale. S'il faut exprimer ce qu'il est au point de vue social, nous dirons : « c'est un Gouvernement du peuple ».

L'Assemblée écoutait de toute son âme. De temps à autre, quelques voix s'élevaient, interrogeant, formulant quelque objection. Les *hodjas* approuvaient :

Nous sommes un peuple travailleur, un peuple pauvre qui travaille pour vivre, pour sa délivrance. Par conséquent, chacun de nous a le droit et l'autorité, mais nous acquérons ce droit par le travail. Nous avons l'honneur de ne ressembler à rien, nous devons en tirer fierté.

L'orateur ajoutait, avec ce grand souci des formes que rien ne peut lui faire perdre : « Excusez-moi si mon analyse se prolonge, car c'est au monde entier que je veux répondre, au nom de ma nation et en ma qualité de votre président. »

Et, peu après, il affirmait à nouveau, dans une véritable déclaration de principe, sa politique fixe, réaliste, ayant toujours ce but : « Assurer la vie et l'indépendance du pays dans ses limites nationales, repousser toute illusion, rester dans le domaine des réalités ».

Il rappelait à l'Assemblée que chaque corps politique a ses limites de puissance et de développement : « Nous ne pouvons sacrifier nos vies que pour notre indépendance ».

Il évoquait les erreurs commises en 1908 et la proclamation de la Constitution, la duperie de cette loi constitutionnelle faite pour servir l'ambition de quelques hommes, et il mettait en pleine lumière cette loi nouvelle qu'ils s'étaient librement donnée, qui réunissait entre leurs mains les pouvoirs législatif, exécutif et juridique. Il s'élevait avec force contre la répartition des pouvoirs proposée par le rapporteur, et disait : « Pour gouverner, il est une seule et unique base : la délibération ».

Il terminait ainsi :

Après toutes ces considérations, si j'ai pu vous éclairer sur une vérité ou sur une conception, je m'estimerai très heureux. Cette vérité que je m'efforce de vous exprimer est la suivante : la nation a choisi sa route et se trouve au terme de cette route. Elle voit luire la lumière, c'est le soleil de son bonheur ; aucune force ne pourra l'en détourner.

Cette brève analyse d'un long exposé où chaque phrase avait sa valeur définitive ne peut rendre sa force, sa clarté. Quelques extraits saisis çà et là ne sauraient reproduire ses qualités maîtresses : enchaînement, déduction qui jamais ne s'égarent.

Il fallait aussi en suivre l'effet sur l'auditoire. Sortis de tous les vilayets d'Anatolie, venus des lointaines provinces de l'empire, ces gens avaient vraiment la sensation profonde de travailler pour un but dépassant de beaucoup les exigences du présent.

Malgré les impérieux rappels de Moustafa Kémal aux nécessités de l'heure, malgré ses blâmes contre tout ce qui ne se limiterait pas

exclusivement à les résoudre, il n'émanait pas moins de sa voix, de son regard, de toute sa personne, une irrésistible force : celle du conducteur d'hommes vers lequel se tournent des millions d'êtres, guettant ses moindres mots, lui confiant leurs espoirs.

Ce discours, ce manifeste allait, ainsi que les précédents, faire le tour de l'Islam. Il répondrait à ses préoccupations les plus pressantes, satisferait ses instincts les plus profonds.

Dans les tribunes, les visages des délégués asiatiques reflétaient le suprême effort pour tout assimiler, et, lorsque, du même pas alerte, sans que ses traits fussent altérés par la moindre fatigue, Moustafa Kémal redescendit les quelques marches qui le séparaient de l'assistance, c'est alors seulement que, dans une brusque détente, elle s'aperçut que tant d'heures s'étaient écoulées.

* *

C'était le 24 décembre, je partais quelques heures plus tard pour les lignes du front de l'Ouest tenu par Ismet pacha.

Nous avions, une dernière fois, dîné dans le grand salon. L'intimité du plein hiver jetait sa note nouvelle dans la vaste pièce si sobrement, si joliment ornée. De belles armes, de beaux tapis, le magnifique sabre du grand Senoussi, récemment donné au vainqueur de la Sakharia, la table de travail chargée de livres, des lampes électriques diffusant la lumière : c'était à peu près tout.

Il y avait dehors moins vingt degrés par une nuit splendide, sous un scintillement des étoiles, que le plus beau des ciels d'été ne connaît pas.

A l'intérieur, il faisait tiède, grâce aux doubles fenêtres, au grand poêle à bois, incessamment alimenté.

Pendant le repas, très intime, dans cette atmosphère dont je connaissais maintenant les moindres variations, nous avions causé, discuté plutôt, aussi vivement qu'amicalement. Malgré tout, malgré toutes les preuves, toutes les constatations, je gardais encore, en partie, les solides illusions apportées de Paris. Là-bas, à ce moment, la paix semblait si proche, l'Angleterre allait évoluer sous la pression du

Foreign Office : n'était-ce pas du reste l'inévitable conséquence des faits récents ? Pouvait-elle encore les nier ?

Je m'indignais du scepticisme que je rencontrais ce soir-là chez le pacha. De sa voix volontaire, concentrée, il énumérait les difficultés, les pièges : « Vous vous trompez ; jamais l'Angleterre n'a mieux songé à nous détruire. Ses espions fourmillent encore à Angora. »

Il m'expliquait son grand désir de paix, ses efforts, mais sans compter obtenir cette paix désirée, et, plus âprement que d'habitude, il silhouettait à grands traits précis l'Europe, ses convoitises, son incompréhension de ce qui n'est pas elle.

Quelques semaines plus tard, au retour, je n'allais que trop vérifier l'exactitude de ses paroles, la sûreté de son information. Ses aperçus politiques sur les milieux du monde entier me surprendraient plus encore par le souvenir et me feraient mieux comprendre comment il pouvait parer, en temps voulu, aux dangers les plus pressants.

Mais, ce soir-là, nous nous étions presque fâchés pendant qu'il m'exposait l'ingratitude de sa tâche et ce perpétuel effort pour maintenir l'équilibre entre tous les dangers :

« Combien vous aurez de peine à faire comprendre chez vous ces vérités si simples que vous avez regardées ici !

— Non, ajoutait-il, tout n'est pas fini, il faudra encore se battre, perdre des hommes, subir des dévastations... ; nous n'arriverons que par la force. »

Et puis, chassant d'un geste résolu l'ombre qui nous gagnait : « Mais c'est votre soirée ; je sais que vous aimez la musique orientale » ; et il accueillait les officiers, les jeunes femmes, mes amies, qui venaient d'entrer, chacune portant son luth. Elles étaient en toilette du soir, les cheveux recouverts d'un voile du même ton que la robe. Bientôt assises, avec une grâce charmante, elles accordaient leur luth, et, une à une, à mi-voix tout d'abord, commençaient à chanter.

Le pacha me traduisait, au fur et à mesure, le sens des paroles ; ses yeux s'animaient sous l'harmonie des vers, chants d'amour et de mort, chants de gloire ; il en scandait de sa voix profonde le rythme grave.

Alors, oubliant vraiment un instant l'âpre combat, il se détendit pour la première fois ; son passé lui remonta aux lèvres. Il décrivit sa

simple enfance, sa mère qu'il aime passionnément, sa jeunesse, les premiers dangers, les premiers succès, et il revivait tout cela avec l'intensité, la plénitude d'impressions qu'il apporte à toutes choses. Il était redevenu l'homme des premières heures, le jeune officier surpris lui-même de l'abondance de ses dons. Ainsi, je saisisais mieux encore l'extraordinaire richesse de cette intelligence et l'isolement de l'homme, rançon inévitable des situations hors pair.

Les jeunes femmes chantaient toujours; leurs maris s'étaient un peu écartés, respectant notre causerie. J'écoutais, je regardais, me disant que, dans si peu d'heures, tout cela serait un passé dont j'essaierais de retrouver la vision aiguë, précise : « C'est votre soirée, répétait Moustafa Kémal, voyez combien chacun s'efforce d'exprimer le regret de votre départ. »

Tout ce que j'avais autour de moi : ce maître de maison affiné, à l'esprit subtil et délié, à la fantaisie si vive, ces jeunes femmes qui auraient charmé les salons les plus exigeants, ces hommes auxquels pas un geste, pas une nuance n'échappait, qui étaient à la fois tout attention et tout réceptivité, pouvait-on penser, en les regardant vivre, à l'immuable Orient replié sur lui-même, engourdi dans son rêve ? Cliché d'un autre âge.

Cet Orient renouvelé que j'avais devant les yeux avançait dans la voie qu'il s'était tracée tout en restant traditionaliste, puisant sa force aux sources mêmes de son passé.

Entre lui et nous, les affinités étaient encore étroites. Ne nous devait-il pas, en partie, son rapide éveil, n'était-il pas intellectuellement formé par nous ? Mais l'éclosion si vive l'emportait déjà au delà de nous, il allait nous dépasser. Cette vitalité, cet élan qui surmonteraient l'obstacle, cette ardeur à lutter, à souffrir pour un but que d'autres atteindraient, n'étions-nous plus à même de les comprendre ? Cette surabondance des dévouements, cette exaltation du sacrifice, les avions-nous déjà oubliées ?

J'allais emporter avec moi, cette fois encore, la grande angoisse de ne pouvoir transmettre qu'imparfaitement, au retour, l'image de ce que j'avais vu.

« Eh bien, disais-je, quelques instants plus tard, en rentrant chez

moi, à Mahmoud bey, — il était une heure plus que tardive, nous allions fermer notre bagage qui devait partir peu après, — eh bien, cette fois, je peux dire vraiment que je connais votre pacha.

— Non, me fut-il répondu, car vous ne l'avez pas vu parmi ses soldats, en plein mouvement des armes, et c'est là seulement qu'il est vraiment, absolument lui-même. »

CHAPITRE III

La politique anglaise en Orient

LA MANŒUVRE ANGLAISE

Le 30 octobre 1918, l'amiral Calthorpe, seul mandataire des puissances alliées, signe l'armistice avec la Turquie, en rade de Moudros, à bord du cuirassé *Superb*. Le courrier envoyé au général Franchet d'Esperey, pour obtenir son assentiment, a été retenu — on ne sait pourquoi — dans les lignes anglaises. L'amiral Calthorpe n'attend pas son retour et conclut.

Ainsi, dès le 30 octobre 1918, l'Angleterre nous impose en Orient sa méthode, son mandataire et son heure. Ce sera dorénavant sa formule.

Dans sa hâte, l'amiral Calthorpe oubliera de désarmer la Turquie. Elle conservera ses soldats, ses fusils et ses munitions.

Cet armistice donne aux Turcs une double impression : celle de la force anglaise, celle de notre inutile mauvaise humeur. Les autorités britanniques vont poser sans retard les premiers jalons de la pénétration politique ; il s'agit de gagner les hauts fonctionnaires de Constantinople — en commençant par le Calife — d'entraîner les hésitants, d'attaquer ceux qui se refusent à se laisser séduire.

Elles s'orientent, tissent les premiers fils de la trame. Un remar-

quable service des renseignements constamment renouveler mènera cette action ; des fonds secrets inépuisables l'alimenteront.

Le but : détruire la Turquie en désagrégeant toute force capable de la faire revivre. Les minorités chrétiennes de l'Anatolie seront l'un des principaux éléments de l'entreprise. De gré ou de force, elles serviront d'agents de propagande ; tant pis si leur sort n'en est pas amélioré ; cela n'est d'aucune importance. Bien au contraire, chaque incident fâcheux habilement exploité soit auprès des Anglais de la métropole, soit surtout auprès des Américains, deviendra l'argument sans réplique dont on usera et abusera d'autant plus que la situation en Orient s'aggravera davantage.

Le 14 mai 1919, l'amiral Calthorpe prépare le débarquement des troupes grecques à Smyrne. Le 15 mai à sept heures, elles débarquent, se livrent à tous les excès. L'Europe ne protestera pas. Une fois encore, l'Angleterre a démontré qu'elle seule compte.

Le rapport du général Bunoust exposera les massacres des musulmans de Smyrne et du vilayet d'Aïdin. Il ne sera pas publié.

L'occupation de Smyrne par les Grecs et les sévices de toutes sortes accumulés par eux groupent autour de Moustafa Kémal les forces vives de sa nation. C'est alors seulement qu'avec stupeur l'Angleterre apprend à les connaître. N'importe, elle refusera d'admettre, en apparence tout au moins, le sérieux de l'aventure.

Une armée nationaliste commence à s'organiser, non sans peine, car il est impossible de dégarnir les vilayets orientaux occupés par les troupes régulières. Au début, les Anglais n'auront devant eux, sur la ligne du Bagdad, qu'une poussière d'hommes : quinze cents cavaliers et des volontaires. Ils n'en sont pas moins, en six semaines de combats incessants, rejetés sur Ismidt. L'Anatolie occidentale est libérée.

Grave échec anglais. L'Islam entier témoigne d'une joie fort vive, et les dons musulmans affluent vers l'Anatolie. Sous l'effet de l'attaque anglaise, le nationalisme turc s'est rapidement consolidé, coordonné. Au début, Moustafa Kémal n'était guère plus qu'un grand chef de partisans, populaire, il est vrai, par son brillant passé, mais suspect, par sa hardiesse, aux yeux des timorés. Le voilà devenu, pour tous,

le héros national. Ceux qui s'irritaient de ses initiatives viennent à lui. Cette fois, le mouvement anatolien existe et s'impose. Les Anglais dissimulent l'échec.

Un autre coup les frappe. Le major Novill échoue dans son entreprise au Kurdistan. Les chefs kurdes ont accepté les subsides, puis ils se sont ralliés à leurs voisins turcs. Ceux-ci leur font de grandes concessions et acceptent leur autonomie.

En novembre 1919, l'échec du plan britannique est complet. Les nationalistes s'infiltrent dans Constantinople et jusque dans le Palais. L'un de leurs hommes les plus habiles a chaque jour un long entretien avec le Sultan. L'Angleterre paiera-t-elle toujours en vain ? Le 16 mars 1920, elle brusque la situation, occupe militairement Constantinople dans un grand déploiement de forces, fait jouer les mitrailleuses, fusille dans les casernes turques, arrête les nationalistes notoires avec une brutalité voulue et les dirige sur Malte. Beaucoup, avertis à temps, ont pu fuir et gagner l'Anatolie.

Le coup du 16 mars 1920 est la mainmise de l'Angleterre sur Constantinople ; elle y règnera avec une rudesse sans pareille et se fera cordialement détester. Le résultat de toutes ces violences sera de renforcer les rangs nationalistes. Bientôt, sauf quelques hommes qui seront montrés au doigt, il ne se trouvera plus guère à Constantinople un Turc, l'on pourrait même dire un musulman, qui ne combatte à sa manière pour le triomphe de l'Anatolie. Les plus paisibles se sont émus. La plupart vendent leurs biens, s'ils le peuvent, les abandonnent, si la vente est impossible, et franchissent aisément le barrage : ils vont lutter avec les leurs sur terre anatolienne.

En juillet 1920, exaspérée par cette série d'échecs, inquiète des protestations réitérées de ses sujets musulmans de l'Inde, l'Angleterre veut cette fois en finir. Elle lance les Grecs à l'assaut de l'Anatolie. Les récompenses promises sont immenses : Constantinople, la Thrace entière, Smyrne et l'Anatolie occidentale, la région du Pont, c'est-à-dire, les plus riches terres de l'Asie Mineure, l'accomplissement des rêves les plus démesurés de l'Hellade. L'armée grecque sera surabondamment pourvue de matériel de guerre, l'or anglais ne tarira pas, les officiers anglais présideront aux opérations.

Nous étudierons un peu plus loin les résultats d'un effort dont l'ampleur ne fut jamais réellement connue; mais, auparavant, n'est-il pas utile de connaître quels sentiments entraînent l'Empire britannique, de novembre 1918 à juillet 1920, dans une entreprise aussi périlleuse ?

*
* *

Une double tragédie se joue en Orient depuis l'armistice de Moudros, premier acte hostile de l'Angleterre envers nous, qui sera suivi de beaucoup d'autres : lutte entre l'Angleterre et la France, lutte entre l'Angleterre et la Turquie.

Dans cette guerre sourde menée contre nous sur tous les points de l'Orient, l'Angleterre ne nous ménagera pas les coups, nous n'aurons que des désavantages; mais, avec un entêtement confirmé par cela même qui devrait l'éclairer, nous fermerons les yeux devant l'évidence et mettrons à la nier l'obstination que l'Angleterre apporte à nous contrecarrer. C'est une curieuse histoire que l'Europe et l'Islam suivent avec soin.

A nos premières réclamations, l'Angleterre répondra : « Nous nous sommes unis à vous contre l'Allemagne; il n'a jamais été question de l'Orient ». /

Tout le prouvait déjà au cours de la grande guerre; seule l'acuité de nos préoccupations immédiates avait pu nous illusionner. Notre censure faisait à peu près le silence sur les événements de Mésopotamie et du Sinaï; nous ignorions à quel point la guerre d'Orient absorbait déjà nos alliés.

Sitôt après l'armistice de Moudros, sachant que la Turquie peut seule la tenir en échec dans sa grande entreprise musulmane, l'Angleterre ne perd pas une heure, elle attaque à nouveau. Ses informateurs lui font connaître le sentiment des peuples musulmans à son égard. Il est franchement mauvais. Elle n'a pas tenu les promesses faites à l'Inde, à l'Égypte, aux gens de l'Arabie pendant la guerre générale. Les mécontentements latents se sont exaspérés. En Perse comme en Mésopotamie, au Caucase comme au Kurdistan, la parole anglaise ne compte plus. Partout, la menace contre elle se précise, la houle se forme.

La grande commotion mondiale a secoué la torpeur de l'Orient : les mouvements pour l'indépendance, les nationalismes s'ébauchent. L'Égypte tient la tête, l'Inde l'écoute attentivement ; que sera-ce si la Turquie — siège du Califat — s'en mêle ?

Toutes ces tentatives de libération se tournent vers la France. Elle a beau s'en défendre sincèrement, vouloir ne songer qu'à ses lourdes difficultés présentes, chacun fait appel à son libéralisme, sans vouloir admettre que son sens aigu de la justice se soit atténué. Malgré elle, malgré ses dénégations, l'Orient la veut prendre pour arbitre, et la voici donc — quoi qu'elle en ait — mêlée à cet incendie qui flambe, s'atténue, reprend sur tous les points de l'Asie. Elle devient donc, contre son gré, malgré la plus vive résistance, l'adversaire de l'hégémonie britannique. L'Angleterre, avec une rare maladresse, la jettera, presque de force, dans cette opposition formidable qui s'organise contre elle.

Cela ne peut, naturellement, que renforcer ses partis-pris, et nous redevenons, — comme autrefois, — pour les coloniaux anglais, l'influence néfaste qu'il faut à tout prix abattre, avec éclat, avant même qu'elle ait eu le temps de comprendre sa force réelle.

La campagne antifranaïse commence dans les principaux centres orientaux et jusqu'en Russie même. Les Allemands ayant été d'incomparables propagandistes, leurs arguments seront repris. Ils sont connus, donc d'autant plus faciles à retenir.

A Constantinople, dans la répartition du commandement inter-allié, le fâcheux rôle nous sera donné ; nos représentants protesteront, Paris n'écouterà pas : histoires locales ; il faut à tout prix sauver l'entente et feindre de ne pas avoir été brimé. Londres exploitera cette erreur de tactique. Lloyd George et Curzon joueront habilement le grand jeu, et nous serons trompés sur tous les terrains, en Orient comme en Occident, avec un parfait ensemble.

Au début, tout paraît aller au mieux des intérêts immédiats de l'Angleterre. A Constantinople, les Turcs militants se cachent, observent avant d'agir. Les Anglais n'ont pas encore la main lourde ; c'est nous qui assumons les besognes ingrates.

Malgré tout, très vite, d'anciennes sympathies se reforment, les cer-

cles turcs s'ouvrent devant les Français. Les Anglais, suivant leur coutume, se tiennent strictement à l'écart et ne fréquentent qu'eux-mêmes. Malgré quelques premiers froissements, les Turcs de l'ancien régime recherchent le mandat anglais pour sortir, à tout prix, de l'intolérable état d'armistice. Ils nous disent amèrement : « Que peut-on espérer de vous ? Vos jugements sont exacts, mais vous ne pouvez agir. Si nous avons l'Angleterre contre nous, elle achètera les uns, intimidera les autres et, en fin de compte, nous asservira. »

Pendant ce temps, le haut-commissariat anglais songeait aux coups de force prochains, les préparait, tâtant le terrain et les individus, s'attachant les uns, s'en prenant aux autres, regardant, travaillant.

« Vous voyez, disaient les Turcs, eux, au moins, ont une politique définie ; vous n'avez que celle de l'expectative ; vos dirigeants ne savent jamais ce qu'ils feront le lendemain. L'Angleterre travaille à longue échéance, le fin réseau de son intrigue s'étend sur le monde entier. Qu'un fil remue, si loin que ce soit, Londres en ressent le frémissement direct, et le fait nouveau est exploité. Son effort embrasse le monde entier ; vous n'envisagez que des actions fragmentaires. »

Les quelques personnes qui parlaient ainsi étaient les hommes de l'ancien régime. Sur eux, la révolution jeune-turque avait passé sans modifier leurs conceptions politiques. Il faudra le coup de massue du traité de Sèvres pour les rallier au nationalisme.

Le traité de Sèvres dissipe les dernières illusions. Cette fois, la vieille Turquie elle-même a compris : l'Angleterre l'a leurrée. Elle lui avait fait entendre, sans l'énoncer clairement, qu'une grande Turquie, presque aussi vaste que l'ancien empire, placée sous un mandat britannique des plus larges, pouvait être le résultat de sa bienveillance. Tout s'effondre ; un seul fait émerge des complications de la conférence : nous avons plaidé pour la Turquie.

L'opinion turque se soulève. Les Anglais s'y attendaient. Ils organisent à Constantinople plusieurs sociétés secrètes, dont l'une dite des « Amis de l'Angleterre ». Saïd Mollah, l'un des très rares Turcs qui se soient mis à la solde anglaise, le pasteur anglican Frew la dirigeant. Étrange alliage ! Cette association aura ses heurts, ses querelles, mais, cahin-caha, elle subsistera et agira. Les « Amis de l'Angleterre »

se posent de suite en ennemis de la France avec une combativité que rien ne décourage.

Le Foreign Office laisse faire, le War Office dirige ; Lloyd George applaudira des deux mains à tout ce qui lui paraît devoir nous rendre plus maniables en Orient. Il ignore que tout Français pris à partie riposte et vivement, quelles que soient les exhortations qui lui parviennent. Ainsi, à Constantinople, le camp français et le camp britannique se forment et souvent se mesurent.

Les hauts et moyens fonctionnaires anglais seront d'intelligence médiocre, d'intégrité fort discutable. Peu importe pour Londres, qui traitera directement son affaire turque et s'inquiète fort peu de ce que pensent ses agents de second plan. Le schéma est tracé : émietter la Turquie, la désorganiser par tous les moyens. Le flanquement de la route des Indes, l'asservissement du Califat, la mainmise sur l'Orient : voilà les buts, et le temps presse. Les mauvaises rumeurs qui s'élèvent du monde musulman, les difficultés de la métropole, la question d'Irlande privent les coloniaux anglais de leur habituelle maîtrise. Ils s'irritent, se hâtent, forcent la note, doublent les étapes et commettent des fautes que les anciennes équipes auraient soigneusement évitées.

La plus absurde, la plus énorme sera de confier aux Grecs cette fameuse pacification de l'Anatolie par les armes. C'est allumer la mèche sur le barillet de poudre et faire sauter toute la machine. L'occupation de Smyrne du 15 mai 1919, opérée par les Grecs avec l'appui des canons de l'amiral Calthorpe, ouvre officiellement les hostilités entre l'Angleterre et la Turquie.

Ce geste allait servir l'opposition turque, c'est-à-dire la force agissante du pays, l'immense majorité des intellectuels, des officiers, de tous les hommes jeunes, ardents, auxquels chaque attaque anglaise apprend le sens du mot « patrie ». Les indécis se rallieront à eux.

* * *

La lutte aiguë entre l'Angleterre et les éléments vivaces de la Turquie remonte à cette révolution jeune-turque du 23 juillet 1908, que Londres vit d'un mauvais œil, qu'elle dénigra bien avant ses

erreurs. Cette révolution était, en réalité, une réaction contre l'emprise allemande autant que contre la tyrannie d'Abdul-Hamid; car, malgré quelques flatteries jetées en pâture à la fierté orientale, l'emprise allemande fut rude, dès ses premières heures.

Les Allemands ne parvinrent pas à dissimuler le peu de cas qu'ils faisaient de leurs nouveaux clients. Avec une morgue, un sans-gêne plus irritants que la froideur anglaise, ils morigénaient, criaient, et l'adresse d'un Marshall, le bon sens des quelques hommes de son équipe ne parvenaient pas à pallier l'insolence de l'officier allemand ou la grossièreté du commis-voyageur de l'armée commerciale allemande. Aussi, malgré l'appât de quelques services rendus, les Turcs cherchaient-ils à réagir, inquiets déjà, saisissant fort bien que le plus grand danger d'être colonisés à la cravache venait encore de ce côté.

La révolution jeune-turque avait des sympathies très nettes pour la France dont les buts lui étaient connus : influence intellectuelle, quelques avantages économiques, la France ne recherchait rien de plus, et c'est dans nos livres que les Jeunes-Turcs avaient trouvé leur formule. Ils cherchaient à se concilier l'Angleterre, cette force dont nul ne discutait alors la puissance et la justice.

Le mouvement de 1908 s'efforçait de dégager le pays du contrôle européen, tout en se ménageant les sympathies anglo-françaises. C'était, en réalité, le grand effort pour dissocier ce fameux concert des Puissances qui se jouait aux dépens de la Turquie, dont elle payait les frais par sa dissolution imminente. Les ruses diplomatiques d'Abdul-Hamid avaient pour résultat ce dilemme : mandat allemand ou révolution intérieure modifiant de fond en comble l'armature sociale du pays.

Les Jeunes-Turcs de 1908 eurent, au début, une vue assez précise de la situation, mais l'héritage était trop lourd pour leur inexpérience, leurs moyens défensifs trop restreints. Malgré quelques succès rapides, des disputes intestines, les scissions du parti neutralisèrent l'effort. Peut-être auraient-ils, quand même, franchi les mauvais tournants, si l'Angleterre, commettant l'erreur dont elle ne voulut plus démordre, n'eût pris pour une effervescence sans lendemain ce qui était l'avant-coureur de l'indépendance. Rien ne parvint à lui faire admettre qu'une nation

renovée dût sortir un jour de ces nationalités diverses. Elle ne comprit pas le sens de cette crise longuement formée.

Au lendemain de 1908, elle attaqua. Il ne lui suffira pas d'avoir à Constantinople un Gouvernement favorable à sa politique : elle n'admettra qu'un ministère qui lui soit complètement asservi. Alors, déjà, elle fait du grand vizirat de Kiamil pacha la condition absolue de son amitié.

Devant cette intransigeance, l'Union et Progrès se révolte et déclare dans son organe officiel « qu'un grand vizir maintenu au pouvoir pour faire plaisir à une puissance étrangère serait une calamité pour le pays ».

La chute de Kiamil pacha fut le signal des hostilités qui se poursuivent encore aujourd'hui entre l'Angleterre et la Turquie des jeunes.

En 1910, Fitzmaurice, premier drogman de l'ambassade d'Angleterre, l'un de ses agents les mieux doués, organise un groupe de protestataires. Il acquiert un dissident de l'Union et Progrès, le colonel Sadik bey, mécontent de la politique radicale de ses collègues. Fitzmaurice stimule l'esprit conservateur de l'élément religieux récemment rallié au Comité. Il gagne ainsi une centaine de députés ; ils vont se séparer du Comité central, mais, au dernier moment, ils hésitent, se dérobent et finissent par rentrer dans le giron. De cette coûteuse tentative, les Anglais ne conservent que le colonel Sadik bey, désormais chef et grand maître de l'Entente libérale, et une dizaine de députés hodjas.

La ténacité britannique ne s'émeut pas devant l'échec. On recommencera, voilà tout. Après plus d'une déception, en 1911, le parti de l'Entente libérale est formé. Il a pour mission d'unir les dissidents de l'Union et Progrès aux éléments chrétiens du pays. Damad Férid présidera de haut le Parti. Une active propagande est menée dans l'armée, quelques officiers supérieurs se laissent séduire, intriguent contre le ministère de la Guerre, que dirige Mahmoud Chevket, et provoquent la chute du cabinet unioniste Saïd pacha en juillet 1912.

C'est alors qu'une collaboration assez étroite s'établit entre la diplomatie anglaise qui opère à Constantinople et les diplomates autrichiens qui soulèvent l'Albanie contre les dirigeants jeunes-turcs.

Entre temps, Kiamil pacha a repris le pouvoir : les Anglais sont donc

satisfaits ? Non, ce n'est pas suffisant. Londres fait donner le grand coup de barre et décrète la turcophobie à outrance. Les unionistes manœuvrent mal ; ils ne sont pas de taille à soutenir une situation aussi complexe, et la série des désastres qui précèdent 1914 commence ; l'entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne s'effectue.

Auparavant, l'Angleterre a préparé ses voies en Mésopotamie, contre-battant l'effort turc, organisant le service de propagande et d'information qui opère encore aujourd'hui. En 1911, une entente entre l'Angleterre et l'Allemagne est conclue pour la répartition de zones d'influence. L'Allemagne renonce à la région Badgad-Bassorah ; l'Angleterre lui cède un débouché sur Alexandrette et le droit d'intervenir jusqu'à Mossoul. Le Gouvernement turc ratifie ces accords avec toute la rage et l'amertume que l'on peut concevoir.

Sitôt après l'armistice de Moudros, l'Angleterre reprend la lutte au point même où elle l'avait interrompue. Ce sera l'incessant double jeu. En Arménie, le commandement anglais liquide par la force, en janvier 1919, le Gouvernement provisoire mixte qui s'était spontanément formé à Kars. Kars est remis aux autorités arméniennes, mais, au même moment, les officiers anglais placés au Caucase entretiennent les meilleures relations avec le colonel Halid bey qui dirige le mouvement antiarménien de Nakitchévan.

Même politique en Azerbeïdjan et au Daghestan. Le général Thomson et le général Milne appuient énergiquement le Gouvernement nationaliste musulman d'Azerbeïdjan. A Bakou, le major Stork agit de même. En décembre 1918, le général russe qui occupe la ville est sommé de partir dans les vingt-quatre heures en abandonnant son matériel de guerre. Les autorités britanniques placées alors dans l'Azerbeïdjan encouragent l'enrôlement officiel dans les corps de volontaires formés pour combattre Denikine au Daghestan ; elles suggèrent même que le Daghestan devrait être relié à l'Azerbeïdjan.

Tout cela n'empêche pas le Gouvernement anglais d'appuyer pleinement, quelques semaines plus tard, le général Denikine, de menacer tous ceux qui s'opposent à lui et de déclarer officiellement que le Daghestan fait partie des territoires de l'armée volontaire.

L'Angleterre n'en est pas à une contradiction près. Jusqu'en no-

vembre 1919, elle encouragera Denikine à étendre jusqu'au Daghestan le champ de ses opérations militaires, ce qui déterminera au Nord son affaiblissement et sa défaite.

A Trébizonde, même équivoque. Le représentant anglais suit une ligne nettement turcophile et grécophobe. Il agit d'après les instructions reçues de Constantinople et va jusqu'à déchirer de ses mains, dans le port de Trébizonde, les passeports des sujets hellènes qui tentent de débarquer.

Cela n'empêchera pas le Gouvernement anglais mis au courant par le Gouvernement hellénique des tractations gréco-arméniennes engagées à Tiflis d'approuver pleinement ses décisions tenues secrètes : Trébizonde sera enlevée à l'Anatolie pour constituer une confédération ponto-arménienne. Et telle fut l'origine de la fameuse affaire dite du Pont.

Plus tard, jusque sur le front grec, pareille tactique, même après la décision officiellement prise de faire marcher les Grecs contre les nationalistes turcs. Pendant longtemps, les autorités militaires britanniques d'Ismidt adoptèrent une attitude bizarre. Le général Tronside, commandant militaire d'Ismidt, qui opère contre les nationalistes, désarme la population grecque et musulmane. Le lendemain, il fait rendre clandestinement aux musulmans leurs armes.

Des nationalistes pris lors des combats d'Ismidt sont dirigés armés sur le côté sud du golfe. De là, ils pourront, tout à leur aise, harceler le flanc des troupes grecques qui opèrent dans la région de Yalowa.

A Moudania, sous prétexte d'en expulser ces mêmes nationalistes, la flotte anglaise bombarde et détruit les installations françaises de la ligne terminus Brousse-Moudania. La maison du directeur français est saccagée, pillée par les matelots anglais. Le commandant du chalutier *le Faucon* qui se trouve dans le port affirme en vain que les nationalistes ont depuis longtemps quitté la ville. Le pillage continue.

* * *

Contradictions, équivoques, double jeu, manœuvres souvent incohérentes, tout cela importe peu. Pour Londres, ce sont des détails. Le plan d'ensemble est fait. A Moudros, l'Angleterre a pris position.

L'Orient reste pour tout citoyen anglais le grand domaine exclusivement britannique. Toute ingérence étrangère doit y être repoussée par la vieille méthode coloniale anglaise : celle du coup de poing, formule du XVIII^e siècle, toujours en honneur. Guerre surtout au Français que l'on rencontre un peu partout, individualiste et observateur, témoin gênant et perspicace voyant ce que nul ne doit connaître.

S'il s'obstine à s'indigner contre l'énormité des erreurs commises, il lui sera répondu : « Pour vous, l'Orient est un merveilleux passe-temps, un magnifique accessoire ; pour nous il sera notre vie ou notre mort ».

Jamais l'Angleterre n'admettra que le splendide isolement puisse être un luxe dangereux, celui d'une autre époque, et que, aujourd'hui, parfois un conseil d'ami puisse servir. L'action au grand jour lui est intolérable. Elle ne veut pas comprendre qu'actuellement la nouvelle se propage plus rapide que le vent. La faillite de sa politique coloniale vient de sa méconnaissance totale du présent.

Partout, son erreur est la même ; en Turquie elle apparaît plus nettement qu'ailleurs. Jusqu'aux offensives grecques de grand style de juillet 1920, les nationalistes chercheront sans cesse à traiter avec elle ; même après l'invasion de l'Anatolie, ils voudront la convaincre et se heurteront chaque fois à sa volonté de les détruire, ce qui les entraînera à mieux se défendre. Ainsi, ils développeront leurs moyens d'action et se découvriront de nouvelles ressources.

L'Angleterre, elle, manquera chaque occasion de reprendre l'avantage ; elle s'entêtera, ameutera contre elle tout l'Orient. C'est alors que le spectateur impartial assistant froidement à ce désastre britannique comprendra vraiment à quel point tout est changé dans le vieil empire. Où sont les hommes de son très grand passé ? Ceux du présent manient brutalement l'organisme délicat de sa construction coloniale. Ils le faussent, et sont à tel point dénués de toute imagination qu'ils s'acharnent à confondre sur terre islamique les ruines d'hier et les jeunes pousses gonflées de sève qui formeront bientôt la forêt nouvelle.

Le nationalisme turc succède à l'unionisme. Il profitera des expériences de son prédécesseur, épurera la doctrine, simplifiera. En Turquie, bien des yeux s'ouvriront ; les fautes anglaises seront assez lourdes, l'injustice assez criante pour déterminer, cette fois, l'union de

tous autour d'un chef : Moustafa Kémal aidé de ses collaborateurs et associés, en pleine entente avec la nation.

A Constantinople, il sera bien facile dorénavant de compter les quelques hommes vendus à la politique anglaise : ils sont connus, montrés du doigt, privés de toute influence.

Chaque coup porté à l'Anatolie renforce la cause turque. La grande obstination anglaise continue. Alors, l'Angleterre nous accusera de ses déboires et, plus que jamais raidie dans sa déception, n'admettra pas ses torts. Prenant notre loyalisme pour de la faiblesse, nos demi-consentements pour de l'ignorance, et, parce que, gênés, agacés, nous n'oserons pas tenir le seul langage qui convient, elle nous poursuivra de sa rancune, nous attaquera encore plus âprement contre tout bon sens, contre toute logique, jusqu'au jour où, la patience nous manquant, individuellement tout au moins, parfois, nous riposterons. Ces réactions inévitables de ceux qui auront enregistré sur place les faits et les circonstances qui les déterminèrent exaspéreront nos alliés, comme si quelques protestations isolées pouvaient, en quoi que ce soit, modifier la marche de cette formidable entreprise de suicide menée par le monde colonial anglais.

Ne se fiant qu'à demi aux succès des armées grecques, l'Angleterre dirigera elle-même, exclusivement, l'action politique en Anatolie. C'est là son arme la plus dangereuse, celle qu'elle manie avec le plus de force et de maîtrise en l'appuyant toujours sur les inépuisables fonds secrets. Nous verrons plus tard comment elle en comble les vides.

Cette guerre politique sera pour l'adversaire plus épuisante que la lutte armée. Celle-ci et l'effort d'organisation à l'intérieur absorbent déjà toutes les ressources et toutes les énergies de l'Anatolie. La résistance contre cette intrigue politique anglaise qu'une nuée d'agents civils et militaires conduit deviendra irritante et destructrice au point d'entraîner les plus graves conséquences. Il faudra réprimer, châtier durement les siens lorsqu'ils se laisseront séduire, ménager au contraire jusqu'à la limite du possible les éléments chrétiens que les Anglais mêleront de gré ou de force à leurs entreprises. L'Europe et l'Amérique guettent le moindre geste ; les propagandes arméno-gréco-anglaises répandent les pires rumeurs. Les chefs nationalistes ont compris le

danger : l'opprobre universel, s'ils se laissent entraîner aux représailles. Deux fois ils sont à la veille d'être submergés, hésitent encore à sévir, et le Parlement d'Anatolie gronde, s'indigne ; est-il juste de punir si sévèrement les siens pour la moindre faiblesse et de laisser l'élément hostile s'agiter à sa guise ?

Les « Amis de l'Angleterre », dirigés par Saïd Mollah et le pasteur Frew, font des adeptes en Anatolie parmi les éléments troubles. Ces agents provocateurs commettent des assassinats : ils les mettront au compte des nationalistes et soulèveront contre eux des révoltes à Ada-Bazar, créeront de l'effervescence parmi les colonies circassiennes et tcherkesses, agiront au Kurdistan, c'est-à-dire dans toutes ces régions où l'esprit féodal, l'esprit de clan, survit encore.

Avant d'être rejetés jusqu'à la banlieue de Constantinople, les officiers britanniques de la ligne du Bagdad ont organisé les foyers de mécontentement. Plus des trois quarts des missions protestantes anglaises et américaines dispersées en Anatolie deviennent des centres révolutionnaires qui groupent en comités les chrétiens de la région, distribuent des tracts, de l'argent et des armes. Très souvent, ceux-ci résistent, voient le danger : alors, les chefs des comités feront pression sur eux par la menace ou même par des exécutions sommaires. Une fois pris dans l'engrenage, les affiliés, bon gré, mal gré, ne peuvent que se soumettre et obéir. Bien souvent, les innocents paieront pour les coupables.

Ainsi, chaque offensive grecque appuyée par les officiers anglais et le matériel fourni par l'Angleterre sera doublée d'une offensive politique à l'intérieur de l'Anatolie, et l'opinion publique anatolienne, plus exaspérée encore par ce genre d'agression que par la vraie lutte, exigera de ses dirigeants la déportation dans les vilayets orientaux des éléments de troubles qui peuplent la côte et la zone de guerre.

L'affaire du Pont est l'une des manifestations les plus caractéristiques de cette formule qui utilise toujours les mêmes arguments et les mêmes hommes.

* * *

Sur les directives de Londres, au début du mouvement anatolien, les Grecs d'Athènes vont utiliser leurs coreligionnaires des côtes de la mer Noire. Ils sont assez nombreux dans ce qui fut le royaume de Mi-

thridate. Une vaste entreprise sera formée pour l'établissement d'une république grecque « du Pont » en pleine Turquie nationaliste. Samsoun en deviendrait la capitale.

Le patriarchat grec de Constantinople, le métropolite grec de Samsoun, d'accord avec le Gouvernement hellénique et les financiers grecs d'Athènes et de Paris, subventionnent de nombreuses sociétés secrètes. Elles ont toute une organisation militaire et judiciaire, des statuts et des armes, elles s'infiltrèrent sur le littoral de la mer Noire, travaillent partout les populations et exercent un véritable terrorisme.

Au printemps 1921, le moment d'aboutir étant venu, leur activité redouble. Le Gouvernement d'Angora en suit tous les développements. Il sait que le but est d'opérer ainsi qu'il fut fait à Smyrne. Cinquante mille Grecs du Sud de la Russie et de la Grèce ont été peu à peu incorporés aux Grecs originaires de la côte et les encadrent. Des armes, des munitions arrivent en masse et sont distribuées. Les comités ont déjà fait connaître la date du débarquement des troupes helléniques. Les armées turques de l'Anatolie occidentale se trouvent à ce moment aux prises avec une offensive grecque et ne peuvent intervenir sur un autre terrain.

Les bandes grecques « du Pont » attaquent les villages musulmans; ceux-ci réagissent, forment des groupes de volontaires, exigent des armes d'Angora, le désordre se répand, et, le 9 juin 1921, la flotte hellénique bombarde Inéboli, prélude du débarquement prochain des troupes anglo-grecques.

Longtemps Angora s'est tenu au courant avant de sévir. Chacun sait là-bas d'où vient l'orage; les Grecs de la côte communiquent par signaux avec les bateaux de guerre hellènes. Angora tient entre ses mains tous les éléments du complot et n'ignore pas que Londres le dirige.

La répression est brusque, foudroyante. Cette fois les nationalistes sont las d'en appeler en vain à la justice de l'Europe et préfèrent se faire justice eux-mêmes plutôt que de périr. En quelques jours, toutes les mesures sont exécutées, les principaux meneurs pendus, les Grecs récemment introduits par la Commission d'émigration expulsés avec leurs familles, les Grecs originaires du littoral et en état de porter les

armes évacués vers l'intérieur. Les femmes qui ont participé aux complots font partie des colonnes de déportation, et, dans ce cas, forcément, les enfants suivent.

Des perquisitions sont faites dans les villages grecs qui donnent refuge aux leurs.

Une foule de Grecs se sont échappés, ont gagné la montagne et forment des bandes. Ils attaquent les villages musulmans, tombent sur les colonnes de déportés. Souvent ceux-ci se trouvent pris entre deux feux.

Les villages musulmans se défendent, attaquent à leur tour, et, pendant plusieurs semaines, toute cette région fertile et charmante est bouleversée, saccagée. Enfin, sur bien des ruines, l'ordre est rétabli.

Dans une note envoyée d'Angora, le 15 septembre 1921, aux hauts-commissaires interalliés, en réponse à leurs protestations, Youssof Kémal bey, ministre des Affaires étrangères, concluait ainsi :

La cause initiale de tous les malheurs qui se sont abattus sur la population tant musulmane que chrétienne de l'Asie Mineure réside dans le débarquement hellénique effectué à Smyrne, il y a deux ans et demi. Dans ce débarquement, le peuple turc a vu le reniement des idées et des principes qui avaient présidé à la conclusion de l'armistice de Mou-dros. Il a compris que l'on voulait l'annihiler politiquement et l'étouffer économiquement en le privant de son principal débouché : Smyrne. Il a voulu défendre son droit à la vie, il s'est soulevé ; sa résistance inattendue a exaspéré l'agresseur dont chaque insuccès, chaque défaite a accru la férocité.

Il rappelait tout ce que l'Anatolie avait enduré, ce qu'elle endurait encore...

* * *

J'étais à Angora, aux Affaires étrangères ; je venais de lire tout ce dossier du Pont, et Youssof Kémal bey, en me le reprenant, disait : « La note des hauts-commissaires fait grand cas du châtement infligé aux Grecs et aux Arméniens, sujets turcs, impliqués dans le complot. Elle ne mentionne pas le traitement semblable subi par les Turcs musulmans. C'est que, pour l'Europe, leur vie ou leur mort ne compte guère. »

Voilà ce dont tout l'Orient se persuadait.

Quelle impitoyable ironie que l'ironie anglaise lorsqu'elle s'en mêle ! Sous prétexte de protéger les minorités chrétiennes, ce sont l'intrigue du Pont, les insurrections de Koniah, de Yozgad, d'Ada-Bazar ; l'Anatolie inondée d'espions et de propagandistes, les tentatives réitérées d'assassinat sur Moustafa Kémal pacha que l'Angleterre envisage comme son plus sérieux adversaire. Elle n'épargnera rien ni pour le détruire, ni pour le séduire, et, périodiquement, l'Europe et l'Amérique seront informées de sa mort ou, ce qui aurait été le plus sûr moyen de le perdre, d'une subite défaillance devant l'or anglais. Mais le temps fait justice de toutes ces rumeurs, et le nationalisme poursuit sa route.

* * *

C'est pourtant un terrible ennemi que celui qui ne connaît ni la brûlure de l'échec, ni l'usure du temps, qui guette son heure, sait inspirer ses agents d'exécution et leur faire entendre ce qu'il attend d'eux. Peu de paroles, le moins possible d'écrits ; par contre, des subventions généreuses, le champ libre à l'initiative. Peu ou pas de sanctions contre les pires hardiesses, et ce principe que, pour le bien de l'Empire, tous les moyens sont bons, jusqu'aux moins avouables.

On parle beaucoup de la légèreté française, mais qui parla jamais de l'inconséquence anglaise ? Il est vrai que, entre les hommes de la métropole et les coloniaux anglais, l'opposition des caractères est frappante ; mais, sans les coloniaux, que serait la métropole ? Alors....

Le charme un peu archaïque fait de tradition, d'humour et d'intellectualité très fine qui se rencontre encore chez la plupart des hommes politiques et des lettrés de Londres s'appuie souvent sur une apparente rigidité de mœurs. Ce puritanisme s'accommode pourtant des actes regrettables commis au loin sous pavillon britannique. Ne suffit-il pas de les ignorer ? Contradiction très anglaise que cet accommodement entre les deux morales : celle du dehors, celle du dedans. Les exigences commerciales et impérialistes justifient la première ; la seconde prend sa revanche par des susceptibilités excessives. Pour tenir l'univers en respect avec une poignée d'hommes, il faut savoir fermer les yeux sur le détail.

La spécialisation à outrance facilitera cet exercice. Chacun sa partie, chacun sa case. Il est ainsi très aisé d'agir sans s'inquiéter du voisin. L'incuriosité anglaise est, pour tout esprit français, un véritable phénomène; mais les spécialistes anglais actuels en questions orientales semblent avoir perdu la vision de leurs prédécesseurs et ne conserver que leur absence de scrupules. Cependant, l'Angleterre reste, à certains égards, le pays du « fair play » et celui des amitiés les plus solides, — ou bien tout cela ne serait-il plus que le passé ?

Quoi qu'il en soit, l'erreur anglaise en Orient, que j'ai suivie sur place, dans tous ses détours, se déroule depuis l'armistice avec l'implacable logique d'une équation qui, mal posée, aboutit à des solutions inapplicables. Il n'est pas de plus redoutable formule qu'un raisonnement faux développé avec tout l'appareil de la logique.

*
* *

« Si, disait un soir à Paris, en janvier 1921, un ex-fonctionnaire du Pont-aux-Chantres, — formé par l'ancien régime, — si un Lénine et quelque grand chef islamique s'étaient unis pour établir un plan de désintégration totale des possessions britanniques, leurs directives auraient été, point par point, celles que suivirent Lloyd George et Curzon.

« Ils auraient jeté la Perse aux mains des Bolcheviks et contraint les Anglais à l'évacuer; ils les auraient aussi chassés de la Mésopotamie. Ils se seraient ingéniés à les mettre aux prises avec la Turquie, à leur faire commettre en Égypte et aux Indes d'irréparables fautes. Enfin, ils les auraient amenés à bien démontrer aux Français l'impossibilité de maintenir l'alliance sur le terrain oriental. Avec cela, tout était vraiment consommé. »

L'on ne pouvait mieux définir l'absurdité de la politique anglaise telle qu'elle apparaît, vue de l'Orient. Downing Street et le War Office ont voulu nier le réveil turc; les « rebelles » ne devaient pas exister. Il y a ainsi des fictions qui coûtent cher et qui tuent.

Le programme du Congrès d'Erzeroum — 7 août 1919 — repris par le Congrès de Sivas du 5 septembre suivant, était cependant bien clairement posé, facile à comprendre : pas de cessions territoriales aux Grecs

ni aux Italiens en Asie Mineure, pas de république des Deux-Ponts, pas de grande Arménie. Maintien du Sultan Calife. Pas de Hussein calife de la Mecque, droits des minorités chrétiennes reconnus, assurés par la Turquie. Respect des clauses de l'armistice acceptées par les Alliés : évacuation de l'Asie Mineure et de la Thrace. La Turquie rétablie en contact avec les peuples de l'Occident et de l'Orient. Reconnaissance de son indépendance nationale.

Et c'est à la veille du Congrès de Sivas que les Anglais vont acheter à prix d'or les valis du Koniah et de Mamouret-ul-Aziz ; qu'un officier anglais de l'Intelligence Service se joint ouvertement aux bandes de cavaliers kurdes soudoyés par l'or anglais, qui, sous la conduite de Ghalib bey, vali de Mamouret-ul-Aziz, vont s'efforcer d'assassiner Moustafa Kémal pacha, sur la route du Congrès. Le coup de main échoue : fuite éperdue des agresseurs sur Ourfa ; effet produit sur le monde musulman.

Ce n'est que l'un des mille incidents de la lutte, ainsi que les innombrables histoires du pasteur Frew, éminence grise du haut-commissariat britannique, qui, aux premiers temps de la grande aventure, manie autos, secrétaires, distribue les fonds sans compter et pénètre à toute heure dans Yldiz Kiosk où il fait la loi ; mais cela, c'est l'âge d'or.

Le coup de force anglais du 16 mars 1920 à Constantinople y met fin. Il a renforcé le Gouvernement d'Anatolie et l'amène à se constituer solidement. Angora fait figure de véritable capitale ; l'ordre règne en Asie Mineure ; l'on ne saurait en dire autant de Constantinople. Les grandes offensives anglo-grecques déferlent sur l'Anatolie. Elle sera de taille à soutenir le choc, à prendre en mains le sauvetage de la Turquie. Les financiers et les industriels de Londres ont manqué le but en Russie comme en Turquie : la mainmise sur l'une des plus riches régions pétrolifères du monde a échoué. Ils vont évacuer Batoum, le Caucase, comme ils ont évacué l'Anatolie.

La diplomatie anglaise voit également lui échapper son entreprise essentielle : cette création spontanée d'une multitude de nationalités qui s'ignoraient hier et viendraient se placer d'elles-mêmes sous son égide. L'action directe s'est heurtée aux musulmans de l'Inde. Chaque fois que ceux-ci ont protesté, elle n'a pas osé passer outre. Le temps n'est plus où les agents agitateurs anglais circulaient en Anatolie sur

draisine automobile, réveillaient la turbulence des colonies circassiennes, où l'Intelligence Service soulevait le Kurdistan.

Partout, entre musulmans, la liaison s'opère. C'est une véritable guerre, une dure guerre que les Anglais vont entreprendre, en juillet 1920, sous le masque grec.

* * *

Quelques mois auparavant, le 10 janvier 1920, Lloyd George avait solennellement annoncé, par l'entremise de la presse anglaise, qu'il venait encore de changer d'avis au sujet du règlement turc. Il consentait à l'envisager de façon moins rigoureuse.

Ce n'était encore que le cinquième revirement du premier anglais sur une question qui lui sera toujours totalement inconnue.

Jusque-là, il ne songeait guère qu'à tirer le plus grand parti possible de la débâcle russe, tout en évitant le soulèvement en masse du monde musulman. Les deux maîtres des destinées britanniques : Lloyd George, Curzon, avaient uni leurs incompétences pour mener à bien cette double politique.

L'échec était complet : eux-mêmes devaient le reconnaître. Lord Curzon restait bien l'homme qui avait, pendant sa vice-royauté des Indes, failli provoquer la révolution en décrétant le partage du Bengale. Il passait déjà pour manquer de doigté.

Les protestations de l'émir Ali et de l'Agha Khan, le Congrès d'Amritsar, les mouvements de l'Asie centrale avaient impressionné les cercles londoniens. Le rapprochement, ou plutôt la juxtaposition d'intérêts entre la Russie et la Turquie achevait d'y troubler les esprits. Koltchak, Youdenitch, Denikine s'étaient effondrés ; les intérêts anglais oscillaient sous le choc.

A peine délivrés du péril le plus pressant, les soviets reprenaient la marche asiatique interrompue par la chute du tsarisme, et le rêve anglais : unir l'Égypte à l'Inde par une bande continue de territoires soumis à la domination anglaise, s'éloignait encore.

Lloyd George et Curzon opéreront une sixième volte. Devant toutes ces difficultés, ils ne voient qu'une solution possible : s'emparer du cœur même de l'Islam, c'est-à-dire du Califat.

L'Angleterre est la plus grande des puissances musulmanes. Il lui faut la clé du monde musulman, et cette clé est Constantinople. Il lui faut le mandat sur la Turquie sous quelque forme que ce soit. Lorsqu'elle se déclare prête à garantir l'intégrité de la Turquie à condition que celle-ci consente à vivre sous son égide, cette fois elle est sincère : le jour où la nation turque accepterait le mandat anglais, le but serait atteint. L'Angleterre montrerait en exemple aux musulmans du monde entier cette Turquie intégrale recrée par elle. Le Calife serait entre ses mains, l'Égypte se trouverait reliée à l'Inde. Il deviendrait inutile alors de prêcher la grande croisade anglicane que les États-Unis prennent si fort au sérieux. L'Angleterre n'aurait plus que des sourires pour les Turcs musulmans.

Qui s'oppose réellement à cette heureuse conclusion ?

Une poignée d'hommes groupés en Anatolie autour du chef qu'ils se sont donné, ayant avec lui reconstitué un État, organisé une armée. Angora devient l'aimant qui attire tous les pays asiatiques, le centre d'échange de leurs idées, de leurs doctrines. Tous les espoirs musulmans convergent autour d'elle. Comment détruire Angora ?

Cette poignée d'hommes qui encadre Moustafa Kémal pacha et a saisi le sens de sa doctrine lui restera fidèle. L'or anglais ne mordra pas sur eux. Alors, il se passera ce fait inouï : quelques principes d'une simplicité absolue, quelques directives droites et claires viendront à bout des complications tortueuses et des subtilités les plus ambiguës d'une vieille politique. C'est, une fois de plus, la bataille du pygmée contre le géant.

Le coup de poing turc crèvera la trame de telle manière que, pour en saisir les fils éparpillés, il faudra courir en tous sens, aller de-ci, de-là avec une imprécision que le lecteur ingrat reprochera certainement à cette étude. Est-ce sa faute si la politique coloniale anglaise en est réduite aux expédients, si elle frappe de droite et de gauche dans un oubli total de son ancienne maîtrise ?

L'Islam suit avec stupeur la rapide décadence de cette politique

CHAPITRE IV

La politique anglaise en Orient

(suite)

LA FOLLE GUERRE EN ORIENT

Le premier juillet 1920, Levas Fraser écrivait dans le *Muslim Outlook* :

La semaine dernière a été la plus étonnante qui se soit écoulée depuis 1914. L'histoire l'écrira en l'appelant : « la semaine où la guerre recommença ».

Au cours de cette semaine :

1^o Le Gouvernement anglais a recommencé la guerre contre la Turquie sous le couvert de la Grèce, sans consulter le Parlement ni la nation.

2^o Il a annoncé son intention de conserver une forte armée en Mésopotamie au prix de quarante millions de livres sterling par an.

3^o Il a déclaré avoir l'intention de garder une armée en Perse aux frais des contribuables britanniques pour repousser une invasion des bolcheviks et des Turcs.

Levas Fraser ayant mentionné que quatre bataillons anglais marchaient sur le flanc d'attaque grecque ajoutait : « Nous nous battons peut-être un peu, mais cela ne coûtera rien ». « Il y aura les frais de transport », a dit le premier ministre. « Un simple affaire de compte,

a répondu M. Churchill, les guerres ne viennent pas ainsi. Cependant, avant la fin de cette affaire, nous pouvons nous trouver engagés jusqu'au cou. »

C'était prévoir fort juste.

Ainsi, la folle guerre en Orient commençait ouvertement, en juillet 1920, par une offensive anglo-grecque en Anatolie. Venizelos avait enlevé le consentement des Alliés à la conférence de Boulogne — juin 1920 — et à celle de Spa — juillet 1920. Ceci après entente secrète avec l'Angleterre. La France et l'Italie, tenues à l'écart de ces négociations, acceptèrent sans enthousiasme le fait accompli.

Lloyd George, Curzon, Venizelos brusquèrent la situation. « Une simple promenade militaire, assurait le rusé Crétois : en six semaines nous atteindrons le but » ; mais il ne mentionnait pas les profits. Ceux-ci et les risques dépassaient la taille du peuple grec ; n'importe, l'Angleterre était là, prête à soutenir impérialement son mandataire, jusqu'au jour où elle lui intimait l'ordre de rentrer dans le rang.

Les armées grecques, pourvues d'un solide matériel de guerre, — l'Angleterre n'a pas lésiné, — commencent par conquérir aisément la Thrace, qui ne pouvait résister sérieusement. La presque totalité des musulmans en est expulsée.

En Anatolie, l'invasion grecque s'ouvre un chemin dans le golfe d'Ismidt, brûle, pille, viole, déménage. Ce sera l'invariable formule. La région du golfe, grand verger touffu comme une forêt vierge, était d'une fertilité incomparable. Il n'en reste rien. Quelques mois plus tard, les nationalistes reprendront Ismidt et s'y maintiendront.

Sur le Bosphore, ils attaquent à l'improviste, la nuit, du côté de Beïcos. Dans les rangs britanniques, Grecs et Hindous se fusillent réciproquement jusqu'à l'aube : les Hindous prétendent n'avoir pas été informés qu'ils se trouvent être alliés aux Grecs. Est-ce bien réellement un erreur ? L'Angleterre suit avec inquiétude le mécontentement de ses unités indiennes sitôt qu'elles se trouvent aux prises avec les soldats musulmans.

Après ce premier effort, les Grecs se reposent. Ils vivent sur le pays, dont ils feront un désert. Les réfugiés musulmans affluent en masse

sur Constantinople, pitoyable exode ; ils arrivent entièrement dépouillés.

En janvier 1921, lord Curzon exhorte à nouveau les Grecs à faire exécuter en Anatolie les clauses territoriales du traité de Sèvres. Péniblement ceux-ci atteignent les alentours d'Eski-Chéir. Ismet pacha les refoule dans une magnifique contre-attaque autour d'In-Eunu. Le général Papoulas est magistralement défait. Cette fois, les troupes hindoues refusent franchement le combat. La caserne et le cantonnement grecs en Asie Mineure deviennent le prolongement de l'Agora. Les partisans de Constantin sont encouragés à surpasser ceux de Venizelos. Un nouvel effort sur Ouchak-Eski-Chéir est tenté. Il échoue.

Et, que ce soit au Caire, à Damas, à Stamboul, en Afghanistan, aux Indes ou en Mésopotamie, à Tunis ou à Fez, partout les musulmans déclarent : « Nous voulons la paix avec la Turquie ».

Le 22 mars 1921, une troisième vague d'assaut est formée à grand renfort d'hommes et de matériel. Il s'agit cette fois d'atteindre Angora. J'ai vécu sur le vif toutes les phases de cette offensive, et, pour la décrire, pour en fixer les épisodes, je n'ai qu'à relire mes notes de voyage. Les faits que j'ai vus alors, ce sont ceux qui se produisirent à Smyrne, en Thrace, à Ismidt et à Yalowa, et dans toutes les régions sur lesquelles passa le flot grec. J'en ai retrouvé partout les terribles vestiges jusqu'en décembre 1921, tout au long de la Sakharia.

* * *

Le 16 avril 1921, après les mille péripéties d'un voyage en pleine guerre, le commissaire spécial des trains militaires d'Ismet pacha venait me chercher à Afioun-Karahissar pour m'emmener à Eski-Chéir. Nous allions croiser les longs convois remplis de soldats juchés jusque sur le toit des wagons, et j'allais voir avec quelle ingéniosité hommes, armes, équipements, bêtes de somme seraient répartis dans leur case respective, quel calme, quelle discipline seraient partout observés.

Eski-Chéir, alors quartier général d'Ismet pacha devenait la plus belle ville de l'Anatolie. Après dix-huit mois de développement continu sous l'impulsion de son chef, qui aurait pu la reconnaître ? Je l'avais visitée en octobre 1919, lorsque les Anglais occupaient la ligne du Bagdad, que les camps anglais l'enserraient, leurs canons pointés sur elle. Je la retrouvais libre, en plein essor, en pleine prospérité.

Ismet pacha est un véritable chef : ses organisations civiles le démontrent tout autant que ses organisations de front.

Les colonnes d'émigrés se déversaient incessamment sur la ville où les camps préparés pour eux les recevaient. Chacun y trouvait sa place. J'allais, pendant dix jours, parcourir toutes les premières lignes, toute cette région soumise alors au flux et au reflux des combats, dont les routes étaient sillonnées par l'exode.

Lorsque les sinistrés avaient pris quelque repos, sous les grandes tentes où ils se regroupaient par villes et par villages, ils étaient dirigés soit sur les vilayets orientaux, soit sur les régions détruites qu'ils allaient reconstruire à nouveau sous la direction du Comité d'enquêtes et de secours pour les dévastations. Partout, les distributions de vivres et de vêtements pourvoyaient aux nécessités immédiates.

L'organisation des hôpitaux d'Eski-Chéir était aussi fermement conduite que l'assistance aux sinistrés. Les grandes mosquées, l'église catholique, les principaux bâtiments de la ville transformés en formations sanitaires étaient parfaitement tenus par les équipes du Croissant Rouge. Docteurs, chirurgiens, infirmiers, infirmières rivalisaient de zèle calme et soutenu. A mon arrivée, tout était rempli par les blessés récemment relevés sur le champ de bataille de Gunduz bey. A mon retour des lignes, je retrouvai la plupart des opérés debout.

Ismet pacha était adoré des civils autant que des militaires ; la contagion de sa bonne humeur gagnait tout Eski-Chéir : blessés, réfugiés, combattants, militants de toutes sortes, chacun gardait quelque reflet de son sourire. Jamais le travail ne chômait. Jour et nuit passaient les longues caravanes ; traînées par les buffles, les charrettes traversaient la ville portant parfois un canon, le plus souvent des munitions.

Le bazar s'étalait sur un interminable espace, les mercantis étaient

rigoureusement surveillés, les denrées taxées ; partout, l'ordre et la justice, le calme.

Autour d'Eski-Chéir, de gros villages tartares s'étaient formés, émigration venue du pays des soviets sous le coup des persécutions.

Le camp d'aviation de la ville était l'une des gloires d'Ismet pacha.

C'est lui-même qui traça mon itinéraire, et, un matin, à l'aube, dans une élégante victoria qui fit certainement autrefois les délices de Bucarest, j'entrai dans les réalités de la guerre. J'allais vivre la poignante opposition du merveilleux printemps d'Anatolie et des visions les plus farouches. Tableaux inoubliables et précis qui se fixent à jamais dans le souvenir.

Il suffisait de lire le champ de bataille pour saisir le sens des derniers combats. Ici, trois fois, quatre fois les Grecs revinrent à l'assaut ; des tumuli de cadavres qu'un peu de terre recouvre en témoignent. Là — suivant les dires des officiers grecs prisonniers — des mitrailleuses dirigées par des officiers anglais arrêtaient les fuyards et les rejetaient en avant. Et puis, la panique commença, irrésistible.

Les soldats grecs avaient cru trouver devant eux quelques milliers d'hommes. Derrière le rideau, ils se heurtèrent au gros des forces d'Ismet pacha ; alors, rien ne put enrayer la déroute : le torrent s'écoula, foudroyé au passage, et, pendant des kilomètres, le sol est jonché de dépouilles, casques, vêtements, conserves, pharmacie, papiers d'état-major, brancards, camionnettes.

Sans arrêt, les soldats turcs enlèvent les canons, les fusils, les mitrailleuses. Pendant des jours et des jours, nous passerons auprès des caisses de munitions éventrées ; je ramasserai sur l'herbe des balles dum-dum. Quel fouillis de paperasses, d'équipements jetés au hasard de la fuite !

Nous croisons les batteries turques qui vont à l'avant, le formidable va-et-vient des relèves, du ravitaillement. L'ennemi a détruit les ponts, brûlé les villages ; partout, les pierres nirocies encore fumantes, de pauvres gens assis sur leurs foyers détruits, regardant leurs vergers morts, leurs champs saccagés, et tout cela sous l'épanouissement magnifique d'un printemps d'Asie Mineure.

Le soir, dans ce qui fut Seud, la merveille de cette région, la ville gardienne du tombeau d'Ertogroul, nous campons chez le commandant de la place. Les notables arrivent, s'asseyent tout autour de nous. « Ce sont les Anglais qui l'ont voulu », disent-ils. Pour toute l'Anatolie, l'adversaire grec n'est qu'un homme de paille, le serviteur de l'Angleterre. C'est elle, l'ennemi qui veut la ruine totale du pays.

Seud, au clair de lune, n'était plus que l'ombre d'une ville penchée sur des plaies encore à vif. Même de nuit, le déblaiement continuait. Sur les 1.054 maisons de la ville, 800 gisaient effondrées. Mosquées, écoles, magasins, habitations musulmanes, bâtiments municipaux déchiquetés, éventrés à la dynamite, incendiés par les pastilles à l'allemande, racontaient leur histoire. L'odeur affreuse trahissait les cadavres enfouis sous les ruines.

Les vieillards avaient été assommés, les femmes et les fillettes violées. Les habitants qui apparaissaient çà et là sortaient de la montagne, vers laquelle ils avaient pu fuir avec leurs troupeaux. C'étaient les privilégiés. Vols, pillages, viols, meurtres : terrible et monotone histoire. Pour Seud seule, les dégâts atteignaient un chiffre énorme.

« Nous avons pour mot d'ordre : détruire », disaient les soldats grecs aux musulmans de la région. Sitôt l'ennemi en fuite, ce qui restait des populations était venu apporter ses revendications et ses plaintes. Les municipalités se mettaient spontanément au travail, envoyaient leurs rapports aux centres plus importants, ajoutant au bas de la feuille : « Ne ferez-vous pas quelque chose pour que nos griefs soient vengés? »

Seud, exquise petite ville de l'Anatolie du Sud qui, par tous ses villages égrenés au long d'une région fertile, se reliait à Brousse, était l'un des centres agricoles les plus prospères de l'Anatolie. De génération en génération, les paysans y avaient entassé leurs richesses. C'était cette population autochtone, qui, depuis longtemps, occupe le pays et dont les usages et les mœurs sont restés immuables, que les Grecs s'acharnaient à détruire, parce qu'elle est l'une des forces essentielles de la Turquie, son grand réservoir d'hommes, l'élément principal de sa prospérité.

Le paysan d'Anatolie est le plus doux, le plus discipliné, le plus

travailleur des êtres, le meilleur des soldats, toujours fidèle au chef qu'il s'est choisi. Moustafa Kémal pacha, Ismet pacha lui rendent pleine justice. L'un et l'autre ont ménagé son sang avec une ténacité incroyable, sachant que jeter l'ennemi dehors un peu plus tôt ne valait pas le sacrifice presque total de ces hommes qui représentent l'avenir, le véritable foyer turc, celui que rien ne pourrait remplacer.

D'autre part, les Grecs savaient également que, sans la destruction de cet élément essentiel, jamais ils ne pourraient coloniser l'Anatolie, et tout leur effort portera vers cet anéantissement, vers la destruction des sanctuaires, des organisations municipales, enfin de tout ce qui peut être pour la nation turque une raison de subsister.

Ce qui atteignait mille fois plus encore ces populations que les pertes matérielles, — combien de fois ne l'ai-je pas constaté, — c'était l'injure faite aux femmes, aux enfants et la profanation des sanctuaires. Pour la destruction de leurs biens, les notables avaient quelques paroles brèves; ils gardaient, pour les autres actes, les mots qui ne pardonnent pas.

Que peut le témoin étranger devant un pareil spectacle? Redire ce qu'il a constaté, le répandre, essayer ainsi d'en interrompre le cours? Tâche ingrate entre toutes. A chaque pas de la route, chacun me demandera de redire en France ce que j'aurai vu, ce que j'aurai entendu.

Ce seront aussi les paroles du vieil imam qui me montrera le désastre subi par le tombeau d'Ertogroul.

Exaspération du sentiment religieux par de mortelles offenses, exaspération du sentiment national par l'incessante intrigue à l'intérieur du pays: tels sont les deux faits qui feront de l'Anatolie un bloc compact dressé contre l'agresseur.

Parmi ces ruines, l'organisation nationale s'infiltré partout et partout vivifie, tel un fleuve aux ramifications infinies. Méthodique, précis, le plan s'entrevoit. Il est étroitement adapté au sol, aux populations, à leurs ressources. Au début, ces populations trouveront que les exigences des chefs sont grandes. Aujourd'hui, elles leur reprocheraient plutôt une prudence qui se refuse à courir des risques dont elles ne mesurent pas l'étendue.

Quelques jours avant mon passage, les gens d'Iné-Gueul, femmes,

vieillards, enfants, étaient sortis au-devant de l'ennemi, hache en main, pour sauver l'honneur et les biens. Ils avaient eu gain de cause.

* * *

C'était à l'aube, à Seud : les voitures attendaient ; nous allions partir. Des habitants déjà plus nombreux que la veille déblayaient les ruines ; la distribution des vivres était accomplie. Un groupe de femmes musulmanes, si pauvrement vêtues que le cœur se serrait à les regarder, attendait, légèrement à l'écart, pour saluer l'étrangère. Sur la route passait l'un de ces longs convois de sinistrés que nous allions bientôt rejoindre. Sur les grandes arabas traînées par des buffles ou des bœufs s'entassaient les objets domestiques et les malades. Femmes, vieillards, enfants conduisaient l'attelage. Malgré leur peine, tous avaient une lueur dans les yeux, de l'énergie sur leurs visages ; ils saluaient leurs soldats. Pendant la nuit, au campement où chaque village se retrouve autour de son feu, ils avaient parlé des dernières victoires, discuté sur l'avenir.

Nous allions continuer la route à travers d'autres ravages, d'autres ruines. « Il faut souvent sourire pour ne pas pleurer », disait Suad bey à l'esprit si fin, à l'érudition si grande, et notre jeune guide Fazil bey égayait de force la petite caravane par ses boutades, ses éclats de jeunesse ; mais, plus souvent encore, les yeux se fermaient pour cacher des éclairs de rage, et les bouches muettes se crispaient.

A Kuplu, gros village qui précède de peu Biledjik, la Commission d'enquêtes luttait patiemment contre la multitude des témoignages, contre la colère désespérée des maris et des pères. Ils ne pouvaient se résoudre à pardonner aux victimes de n'être pas mortes du déshonneur. C'était le chaos des premiers moments. Il fallait exhorter, gronder, calmer ; Kuplu venait d'être pendant sept jours la proie d'un ennemi furieux de sa défaite. La plupart des femmes étaient folles ou mourantes, et j'entendrai toujours l'explosion de honte et de désespoir d'une enfant de treize ans.

Le lendemain, ce fut Biledjik, image de la désolation. Je l'avais entrevue quelques mois auparavant dans tout son éclat : aujourd'hui sa ruine était plus chaotique, plus irrémédiable que celle des villages.

C'est que les bataillons spéciaux de destruction organisés et encadrés par les officiers anglais venaient de s'acharner sur elle.

Biledjik était le centre commercial de la région, l'entrepôt de ses richesses. Magasins, filatures fumaient encore, et toujours l'épouvantable odeur rappelant les cadavres enfouis dans ce sous-sol retourné de fond en comble. Des tôles tordues, des traces de dynamite, les rues semblables aux voies de quelque Pompeï détruite hier. Cette fois, c'était la destruction en grand, dont l'horreur toute fraîche revêtait une beauté tragique dans l'éblouissement du soleil.

La ville, construite en amphithéâtre, semblait littéralement pulvérisée. Des décombres, quelques êtres émergeaient, entêtés à revenir sur leurs pierres fumantes ; quelques notables se rassemblaient autour de nous ; une difficile exploration commençait parmi les gravats, les cendres, la suie, les explosifs, l'épouvantable odeur.

Au delà de Biledjik, c'étaient toujours les villages brûlés, les vergers saccagés, les mosquées en miettes, les ponts détruits, et nous croisions sur une pente très raide les gens de Yeni-Chéir qui la gravissaient lentement, poussant devant eux leurs chariots embourbés, marchant vers l'Est, quittant leur ville brûlée pour la troisième fois.

Nous venions d'atteindre les premières lignes. Qui l'aurait cru ? Ce n'étaient que des champs et des fleurs, buissons d'aubépine, récoltes épanouies. Contre la montagne, quelques troupeaux paissaient, gardés par un berger unique. A peine, de temps à autre, quelques soldats qui passaient, nous jetant un regard rapide. Tout était caché, mystérieux, si calme. Les oiseaux chantaient, et qui saurait jamais ce que contenait la simple araba conduite par un enfant coiffé du turban de Trébizonde, dont les petits chevaux trottaient si sagement ?

Il semblait que les champs se fussent cultivés tout seuls. Une silhouette de ville noircie barrait l'horizon : c'était, défigurée, ruinée, Yeni-Chéir. Dans le soir commençant, les lignes du paysage s'élargissaient, les plans boisés des montagnes se fondaient dans une harmonie parfaite. Ah ! le beau, l'admirable pays, avec ses perspectives infinies, aux détails charmants, baignées de lumière limpide. Ce fut, de tout temps, l'un des points du monde le plus ardemment convoités, le plus âprement défendus.

Nous rentrons par Biledjik si pâle au clair de lune, si tragique dans son linceul de décombres. Quelques cavaliers gardaient les ruines. Le désastre s'immobilisait dans une horrible magnificence. Les fumées de l'incendie montaient toujours vers le ciel, mêlées aux fumées des grands campements voisins dont la flamme éclairait des visages attentifs : toute une vie intime soudainement livrée aux regards.

Voilà ceux qui avaient tout perdu. Jusque-là, ils ressemblaient à de riches paysans de France. La pacification anglo-grecque venait de passer sur eux.

* * *

Entre Kuplu et Pazardjik, la route suit d'abord les gorges du Kara-Sou et la ligne du Badgad. C'est le plus agreste des paysages de montagne. La fraîcheur des eaux vives tempérait la brûlure des roches chauffées à blanc par le soleil. Les sources jaillissaient du sol.

Plus loin, la ligne ferrée, une gare, un train militaire arrêté. Les soldats en descendent vivement et se groupent en bon ordre. Ce sont de belles formations, bien équipées. Aux abords de Pazardjik, les convois de l'armée occupent toute la chaussée. La chanson grinçante des *caghnis* aux roues pleines s'élève dans un rythme lent qui scande la marche lente des attelages. Ces tracteurs primitifs ne craignent ni la panne, ni l'usure. S'ils manquent de vitesse, ils ont, par contre, l'invulnérabilité de leur rude structure ; les pierres, les fondrières ne les arrêtent pas.

Aux abords de Pazardjik, occupé par la première division, l'une des plus brillantes de l'armée d'Ismet pacha, un peloton de cavalerie entrain en chantant. Il venait de mener à bien un raid en pleins avant-postes de l'ennemi et célébrait sa victoire.

Peu de jours auparavant, le général Papoulas et son état-major logeaient ici. Le départ fut si prompt que Pazardjik échappa en partie au désastre ; mais les boutiques sont vides, le bazar est fermé.

Dans l'amas de papiers d'état-major que toute retraite grecque laisse derrière elle en si grand nombre, je trouve, chez Abrahami, le notable qui nous reçoit, une lettre du drogman Sawa, demandant pour son chef, l'officier anglais Storr, la meilleure chambre de la maison.

La municipalité entre et raconte ses impressions récentes : neuf jours et neuf nuits d'angoisses, sous la menace, dans l'attente des horreurs dont le cercle se resserrait chaque jour tout autour d'eux. C'est pire que la mort, disent-ils. Et puis, ce furent les signes avant-coureurs de l'évacuation, moment dangereux entre tous, et le feu mis hâtivement aux quatre coins du village.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, c'est pour nous le branle-bas des armes, les prodigieuses évolutions des cavaliers aux folles hardiesses, mais à la sûreté sans pareille; la vie du front en activité, les batteries en marche, le langage des mitrailleuses. Des sommets qui dominent les zigzags des premières lignes grecques, c'est aussi la vue des villages en flammes; toute une zone nouvelle flambe; les Grecs vont donc encore reculer et préparent ce qu'ils laisseront derrière eux : le désert et les ruines. L'admirable, le divin paysage noircit lentement.

* *

En juillet 1921, une nouvelle offensive grecque se préparait dans la même région. Elle était montée à plus grand fracas encore que les précédentes. Cette fois, il semblait bien vraiment que ce fût l'ultime effort. Les Anglais ne dissimulaient même plus leur participation directe : tanks, avions, autos blindés, canons lourds, obus asphyxiants qui, du reste, opérèrent fort mal, tout prit la route de l'Anatolie.

L'escadre méditerranéenne anglaise participa au transport de ce matériel. Les navires de guerre grecs renforcés par des unités inconnues commencèrent le bombardement des ports turcs et le blocus de la mer Noire. C'était bien l'élan suprême, le renforcement des troupes l'indiquait. Le camp anglo-grec mobilisait le ban et l'arrière-ban de ses créatures.

De son côté, l'Anatolie comprenait pleinement le danger. Ismet pacha, la mort dans l'âme, évacuait Eski-Chéir, sa création personnelle, pour sauver le reste. L'Assemblée nationale donnait le commandement suprême à Moustafa Kémal pacha. Il faisait reculer ses troupes pas à pas jusqu'à la Sakharia, et là, comme ses soldats lui

demandaient ce qu'il fallait défendre, il répondait : « Chaque motte de terre, chaque endroit sur lequel vous avez posé le pied ».

Pendant vingt et un jours et autant de nuits, le combat continua. Les Grecs avaient l'appoint des munitions et des armes; ils se battirent désespérément, sachant bien que c'était le dernier espoir. Auprès d'eux, ils avaient le désert salé vers lequel les troupes turques s'efforçaient de les rejeter; en face, c'était Angora, le but suprême, et Londres n'avait pas mesuré les promesses.

Le 5 septembre 1921, Moustafa Kémal pacha, encore en pleine bataille, m'écrivait de son quartier général de la Sakharia :

Je me trouve actuellement à mon quartier général en train de combattre les Hellènes qui, depuis la seconde quinzaine d'août, ont entrepris une nouvelle offensive dans l'espoir de nous vaincre définitivement.

Une terrible bataille qui a déjà duré une quinzaine de jours semble près de finir par l'épuisement des Grecs dont les furieux assauts ont été complètement repoussés.

Fort de la vaillance de nos soldats et de l'admirable dévouement avec lequel toute la nation me prête le concours le plus complet, j'espère fermement pouvoir enfin chasser hors de mon pays l'envahisseur hellénique.

Les territoires envahis par l'ennemi lors de son avance de juillet dernier ont connu, est-il besoin de vous le dire, les mêmes massacres et les mêmes dévastations que ceux visités si courageusement par vous, il y a quatre mois. Partout, le meurtre, l'incendie et le pillage et le triste exode des malheureux paysans fuyant le fléau hellénique ont signalé le passage de nos ennemis. Pendant des années et peut-être même des siècles, l'Anatolie conservera le souvenir de ces horreurs.

Quelques jours plus tard, il parlait ainsi à ses troupes :

L'ennemi voulait détruire notre armée, vaillante gardienne de notre indépendance, et piétiner notre territoire sacré, afin d'entrer à Angora. Par la grâce divine, après des batailles sanglantes qui ont duré vingt et un jours, il a été vaincu. A la suite de nos contre-attaques, l'armée grecque a dû faire une volte-face pour échapper aux baïonnettes de nos braves soldats. Elle fut poursuivie sans merci dans sa retraite et subit, à l'Est de la Sakharia, des pertes très graves. Les débris de cette armée, après avoir

franchi le fleuve, se jetèrent vers l'Ouest, éperdus et en pleine débandade. Pour leur infliger le sort que méritent ceux qui attendent à la vie et à l'indépendance de l'innocente nation turque, nos forces continuent, à l'heure actuelle, à remplir leur devoir avec un courage et un enthousiasme invincibles.

Et il ajoutait :

Si notre armée n'est pas inférieure, en ce qui concerne l'armement et l'équipement, aux troupes de Constantin disposant de tous les moyens perfectionnés de combat, si elle leur est même supérieure, cet incroyable miracle, nous le devons à l'esprit de sacrifice de notre incomparable population anatolienne. Cette abnégation de tous les intérêts privés dont firent preuve les membres de la nation restera, de génération en génération, comme un glorieux souvenir. C'est grâce à ces efforts que notre armée, bravant la mort et sans hésiter une seule minute, a pu s'élancer sur l'ennemi avec une force morale invincible.

Quand, venus dans les plaines du Haïmana pour nous ravir l'honneur et la vie, les soldats grecs furent forcés de se rendre, ils commencèrent par solliciter de nos généreux soldats un morceau de pain. Voilà l'extrémité à laquelle fut réduite notre orgueilleux ennemi.

Il terminait ainsi, usant de ce langage qui lui est si particulier et éveille chez les siens une émotion toujours aussi profonde :

Nous n'avons d'ailleurs à aucun moment désespéré de la protection divine dans la juste cause que nous défendons ; nous n'avons jamais voulu porter atteinte au droit d'autrui : notre seul désir consiste à assurer et à garder, hors de toute atteinte, notre droit à la vie et à l'indépendance. Le peuple turc n'a pas d'autre but que celui de vivre dans ses frontières nationales, comme toute nation civilisée, libre, et ne subissant aucune ingérence étrangère. Ce droit, l'humanité entière finira par le lui reconnaître. Toutefois nous ne déposerons les armes que lorsque ce but sera complètement atteint ; jusqu'à ce que cet heureux résultat qui ne peut plus tarder soit obtenu, je désire que toute la nation fasse preuve, comme par le passé, de courage et d'abnégation. Puisse Dieu nous accorder toujours sa haute protection....

Les Grecs, se grisant des sophismes destinés à la propagande, avaient fini par se suggestionner en déclamant leurs propres fables. Ils finis-

saient par croire à l'indifférence des victimes et misaient sur la carte fausse.

Rien ne peut mieux rendre le sentiment de l'Anatolie que ces lignes écrites par Ruchène Echref au lendemain de la victoire; mais peut-être, pour en saisir le sens, faut-il avoir surpris l'Anatolie en pleine guerre, en pleine fièvre de sacrifice. Cette sorte de poème en prose exprime le sentiment qu'elle ressentait pour celui qui, tant de fois déjà, l'avait sauvée :

A Ghazi Moustafa Kémal Pacha,

HOMMAGE A SA VICTOIRE

Aussitôt que la voix des canons s'est éloignée (voix qui, durant des jours, avait tracé du Nord au Sud — derrière les montagnes qui forment un cercle autour d'Angora — un arc, un croissant de grondement et de menace), nous avons complètement saisi que vous avez enfin battu l'envahisseur et remporté la victoire.

En effet, la nuit où les canons se sont tus, les grosses caisses ont grondé, et des guirlandes lumineuses de flambeaux et de torches ont cerné la ville.

Comme le dit Yakoub Kadri, l'aspect nocturne d'Angora, qui rappelle d'ordinaire un brasero couvert de cendres, laissant çà et là apparaître quelques étincelles, était cette nuit-là la plus haute de toutes les pyramides et le plus vaste de tous les temples. Et, à son seuil, une population entière éprouvait dans son délire de joie l'extase quasi religieuse. Qui donc pourrait saisir le sens profond que contient Angora, en dehors de ceux qui y ont vécu ces derniers jours de bataille !

Des paysans qui se jetaient dans la fournaise, sans pouvoir même endosser leurs costumes militaires, après y être tombés, étaient ramenés sur des brancards, vêtus encore de leurs haillons, les blessures au flanc, et gardant leurs sacs sur leur poitrine, symbole le plus sacré du désir ardent de l'indépendance ! Tour cela donnait aux rues de la ville un nouvel aspect, poignant, mais sublime, tandis que les émigrés d'Eski-Chéir attendaient, sous le soleil brûlant, une nouvelle envoyée par vous à la Grande Assemblée !

On aurait dit que chacun d'eux flairait l'air, chacun d'eux avait les oreilles tendues vers l'horizon.

Les heures paraissaient aussi longues que des jours, et les jours, longs

comme des semaines. Des caghnis, conduits par des paysannes à la peau tannée, ayant placé leurs mioches emmaillotés dans des sacs pendus à leurs dos ; des caghnis conduits par de petits garçons aux visages bruns, blanchis par la poussière, étaient, à cause de la lenteur de leurs bœufs et des grincements de leurs roues, les symboles les plus expressifs de ces heures dures, de ces heures tragiques. Et, au milieu de cet aspect d'âpre lutte, pas le moindre indice n'indiquait la fin de la bataille. Au contraire, vos communiqués faisaient savoir que, malgré les grandes pertes qu'il subissait, l'ennemi continuait à gagner du terrain. Et un soir les canons ont confirmé votre parole.

Pareils aux fléaux célestes, ces grondements envahirent l'horizon pendant des jours, prêtant à la ville une tristesse funéraire.

Soyez certain que le prolongement mortel de ces heures d'attente était impressionnant au point de faire souhaiter, à cette ville soi-disant calme, le vrai front plein de feu et d'acier, plein de rôles et de morts.

S'il y avait une chose qui changeait l'angoisse en confiance, c'était ceci : le nombre toujours accru des jours de bataille. L'espoir se maintenait vivace chez ceux qui revenaient tout déchirés du front, et une parfaite sérénité se lisait sur toute physionomie qui se rendait au front, à la mort.

Comme l'un de vos communiqués le disait avec précision, l'ennemi « s'était donc heurté à une muraille turque de feu ». Le soir du jour où l'armée avait cédé Tchal-Dagh, un Angoriot dont le bon sens guidait son âme m'a dit ceci :

« S'ils nous enlèvent chaque montagne au prix de tant de difficultés, eh bien ! de Tchal-Dagh à Angora il y a encore plusieurs autres collines. En laissant un si grand nombre de morts sur chacune d'elles, ils ne seront donc plus qu'une cinquantaine, en arrivant ici. Et ceux-là, nous les tuerons à coups de bâton. »

Oublierai-je jamais les nuits d'Angora, durant ces semaines de bataille ? Dans les rues toutes noires et toutes désertes où vous hésitez comme si vous jetiez chaque pas dans le vide, aux heures où les « yalis » vous apparaissaient comme des silhouettes d'éléphants imaginaires barrant les passages, aux tournants des rues moyenâgeuses où à chaque instant vous croyiez voir un malfaiteur qui se préparait à poignarder le passant, j'entendais des voix de femmes criant : « Allah ! Allah ! » et je me dressais jusqu'au plus profond de mon être. Évidemment cette cité obscure, où toute trace de vie extérieure s'était éteinte, était vouée intérieurement à la prière et à l'invocation. Des femmes qui avaient envoyé leurs fils, leurs

maris, leurs frères là, devant la ville, remplissaient le vide de leur âme par la pensée du Créateur.

Tels étaient les vivants de la ville. Mais il me semblait entendre la même voix, émanant des cimetières, de ces cimetières demeurés primitifs au point de ne pas évoquer le néant, ni la crainte de la mort ; cimetières aussi silencieux que les morts qu'ils abritent sous des pierres sans mémoire, ne retenant aucun nom, aucune date. Et je m'imaginais que les générations retirées sous la terre, en se mêlant aux Turcs qui luttent sur le sol, invoquaient l'aide de Dieu.

Voilà quelle était l'âme de la ville la plus proche du front.

Vous avez deux fois combattu devant deux villes possédant un sens également profond, et deux fois vous avez remporté la victoire. En effet, cette nation a vécu les plus dangereux moments de son existence à Stamboul, derrière le mur des Dardanelles, et à Angora, derrière le grand fossé de la Sakharia. Voilà pourquoi je dis que les Dardanelles et la Sakharia sont désormais les deux ailes qui vous feront planer au-dessus de toutes les générations. Si vous n'aviez pas résisté devant les Dardanelles, l'empire ottoman se serait effondré sous un déluge de feu et d'acier ; et les coupoles immortelles de Stamboul seraient tombées sur nos têtes.

Et cette fois-ci les Grecs, profitant de l'extrême épuisement de notre nation et des circonstances qui nous ôtaient tout moyen de défense, se ruèrent sur l'Anatolie. Poussés par la folie de la gloire, ils étaient de plus en plus ivres du vin de l'audace. Depuis qu'ils s'étaient avancés jusqu'à la Sakharia, fêtant leur passage par l'incendie des villages turcs, et prenant pour cible les paysans innocents. Encore un pas, et ils détruiraient l'armée, disperseraient la Grande Assemblée. Et du haut de la colline d'Angora ils crieraient au monde : « Enfin, nous les avons. Nous avons écrasé les Turcs. » Et sur nos routes l'ennemi aurait dressé un arc triomphal. Nous serions réduits à un tel état qu'après notre destruction cet élan national d'une incomparable grandeur aurait été transformé, par mille fausses propagandes, en une chose immonde, œuvre de quelques vils ambitieux. Et, comme des esclaves, nous aurions été condamnés à voir la plus grande épopée nationale transformée en une vulgaire rébellion. Et cela n'est-il pas mille fois pire que la mort ?

Et, par malchance, le fait que vous étiez tombé de votre étalon, et qu'une de vos côtes avait été brisée, le jour même où l'avance ennemie commença, avait failli vous arracher à votre œuvre. Je me disais en moi-même : « Dieu ! du moins tu avais enfoncé la pierre au flanc de Soliman

Pacha (fils du second sultan, mort à la suite de sa conquête de Gallipoli) sur le territoire de sa conquête. Mais quel plaisir as-tu donc pris à enfoncer cette pierre dans le côté de celui qui défendait la terre d'Anatolie, et juste au moment le plus ardent de la lutte légitime pour la sainte délivrance ? » Même, il y avait des gens qui voyaient dans ce fait un mauvais présage pour la fin. Et tous ceux qui vous chérissent vous sollicitaient de consentir au repos. Mais vous leur avez répondu dans la fureur de votre âme exaspérée par la douleur physique : « Peu importe mes os, en ce jour de mort ou de vie de la nation. Là où un de mes os fut brisé, seront brisés l'armée et l'orgueil de Constantin. » Et le lendemain vous êtes retourné au front. En effet, le destin compensa l'injustice qu'il avait faite à votre corps par la joie de la victoire qu'il accorda à votre âme. Car le premier insuccès de l'ennemi se réalisa à l'endroit même où vous étiez tombé.

*
* *

Un soir, pendant cette bataille, deux soldats, parmi ceux qui se rendaient au front, remplissaient leurs gourdes au puits qui se trouve sur la place de la gare. Face à eux, stationnait un fourgon dans lequel des blessés étaient couchés. Les soldats turcs les regardaient. Et le sourd grondement des canons parvenait à leurs oreilles. L'un d'eux dit à l'autre :

« Holà, mon gars, comme ce maudit Grec s'est rapproché ! »

La réponse de son camarade, dont le visage semblait allongé par l'ombre du soir et par la fatigue, fut :

« Pas d'importance. Son avance ne fait pas de mal. Au contraire, elle nous donne la possibilité de le rejoindre un moment plus tôt. »

Et ces deux compagnons de mort, sans savoir ce qu'ils venaient de dire là de si grand, se mêlèrent à la foule et à la nuit. Qui sait ? peut-être tous deux sont morts à présent. Mais, en allant à la bataille, deux simples paysans ont ainsi parlé un soir, devant un puits !

Quel est l'écrivain qui pourrait avec une force égale exprimer l'âme de cette armée que vous avez si magistralement dirigée à la Sakharia ? Et ces quarante soldats qui s'évadèrent de l'hôpital sans se faire soigner, afin de rejoindre le front, ne sont-ils pas l'expression concrète de cette même âme ? Voilà, de tels hommes firent don de leur vie, comme pour servir de matériaux au monument de l'indépendance. Que le rahmet d'Allah descende sur l'âme de ces martyrs. Et qu'il accorde mille nouveaux succès à cette armée dont le moindre soldat possède la gravité d'un pacha !

Votre foi, ornée par une auréole de commandants tels que Ismet, Refet, Kiazim Kara Békir, Fevzi, commandants dont chacun est solide comme une armée, et d'officiers pleins de feu et de sacrifice, est la lumière de notre patrie.

Cette dernière victoire a prouvé aux yeux du monde que le rétablissement des Grecs en Anatolie est une vaine illusion. La seule réalité ici est l'existence turque. Votre rival use follement, comme un prince prodigue, d'une nation qui n'est pas la sienne. Voilà pourquoi il a si longtemps prolongé la bataille de la Sakharia. Tandis que vous, j'en suis certain, vous avez amèrement regretté chaque soldat qui tombait, comme si vous perdiez un peu chaque fois de votre propre force. Car vous n'êtes pas pour nous la foudre lancée par le destin. Vous êtes le feu qui émane de notre cœur. Voilà pourquoi vous avez donné une telle leçon d'énergie et de vérité à l'orgueil hellénique !

A la suite de cette victoire, nous aurions voulu fêter votre rentrée glorieuse. Mais comme vous détestez tout apparat, gardant vos exigences pour tout ce qui est utile, vous êtes rentré sans prévenir personne. Aussi, nous n'avons pas étalé à vos pieds des tapis et des étoffes de soie. Car nous n'avons rien au monde de plus précieux que le sol que vous foulez. Et vous êtes le voyageur qui passe sur une voie si chère !

Tout ce que nous vous offrons nous vient du plus profond de l'âme. Ainsi, que votre grade de maréchal, que votre titre de Ghazi soient bénis. Car c'est de vos mains que nous avons goûté l'élixir de la délivrance.

Jamais je n'avais vu ma plume entourée d'une foule si nombreuse. On aurait dit que ceux-là mêmes qui ne peuvent exprimer leur pensée aussi bien que moi me dictent leur vénération à votre égard.

A ces hommes de la patrie dont les larmes, qu'ils viennent de verser sur la mort des saints martyrs, ne sont point encore séchées, la nouvelle de la victoire apporta un frais sourire. De leur voix si longtemps affaiblie s'échappe un cri immense qui loue votre haute personne, vos commandants, vos officiers et vos chers soldats.

Que Dieu vous chérisse tous, et que cette victoire marque le début de la gloire prochaine.

RUCHÈNE ECHREF.

* * *

Lorsque Moustafa Kémal, arrivé un soir à l'improviste, se présenta quelques heures après devant le Parlement d'Angora, il fut accueilli

par une formidable ovation. La clameur apaisée, il parla avec son habituelle précision, énumérant les faits, en tirant la leçon.

Après avoir rapidement résumé les précédentes offensives grecques et les réactions de l'Anatolie, il pria l'Assemblée de suivre, sur les cartes qui venaient de lui être remises, les diverses phases des récents combats.

Il lui décrivait, carte en mains, les dispositions prises à l'Est de la Sakharia pour y attirer peu à peu l'ennemi. Il dépeignait les premiers contacts, l'activité de la cavalerie turque qui harcèle l'aile gauche de l'ennemi et découvre ainsi l'éparpillement stratégique de ses forces. Déjà, lorsque les Grecs arriveront devant la Sakharia, leur confiance est atteinte ; ils ont compris que leur plan est dévoilé. L'état-major général grec s'efforce d'en reconstituer un autre ; le premier ne tient plus : c'était l'anéantissement de l'aile gauche turque et l'investissement d'Angora.

Le 24 août, aux combats de Beylik-Keupru, les Grecs avaient subi de grosses pertes ; leur offensive d'ensemble du 25 s'en était ressentie. Moustafa Kémal explique, avec son éloquence de grand chef militaire, devant l'Assemblée haletante, la phase décisive : la lutte acharnée autour de Turbé Tépé, au Sud de Haïmana et au Nord d'Alandjik, la contre-offensive des réserves turques et l'extermination presque totale des forces ennemies dirigées sur ce point. Cependant, le 26 août, l'adversaire réagissait encore un peu partout. Alimenté par de nouveaux renforts, le 28 il attaquait à nouveau par masses compactes et mordait sur l'aile gauche turque, cherchant toujours à la tourner pour atteindre Angora, but essentiel. Le 29, attaque générale : l'adversaire gagne du terrain. Moustafa Kémal fait reculer ses troupes pour prendre plus rapidement contact avec ses réserves.

Il fallait toute sa popularité et tout son prestige pour faire lâcher à ses soldats des positions si périlleusement conquises.

Le 30 août, les Grecs reprennent l'assaut sur tout le front de la Sakharia, visant encore l'aile gauche turque. Le 31 août, ils obtiennent quelques avantages, mais leurs pertes sont lourdes, et les prisonniers grecs avouent que le découragement est grand. Le 1^{er} septembre, dans un effort désespéré, l'ennemi occupe Tell-Dagh, position im-

portante dominant toute la région ; mais, dit Moustafa Kémal à ses collègues, « la position n'a aucune importance pour une armée qui conserve toute sa valeur, tout son bon sens et toute sa sagesse. Un soldat peut se battre partout. Il se bat au-dessus et au-dessous d'un sommet et dans le torrent même. »

Le 3 septembre, le généralissime turc sent le fléchissement de son adversaire ; cependant, celui-ci attaque ; le mordant n'est plus le même, « mais il courait après de tels espoirs et de telles illusions qu'il ne pouvait s'avouer vaincu ». C'était bien cette fois le dernier assaut. Après cela, les armées grecques n'essaieront plus que de s'accrocher aux positions acquises, et dans son rapport officiel Papoulas déclare : « J'ai vaincu l'armée turque, et je me suis installé à l'Est du fleuve ».

Cette fois, Moustafa Kémal va manœuvrer à l'aise. Il esquisse, le 6 septembre, au centre des lignes grecques, une contre-offensive qui réussit fort bien, et, dès lors, il ira de l'avant autant que le temps et les circonstances le lui permettront. Le 8 septembre, il constate que le moment est venu d'écraser l'adversaire. Dans la journée du 10, il lance ses forces à l'assaut, insiste sur l'aile gauche grecque et sur les troupes grecques massées à l'Est de Beylik-Keupru. Les positions vitales sont emportées : la débâcle grecque commence avec l'abandon des canons et des munitions.

La fatigue de ses troupes n'aurait pas empêché Moustafa Kémal de poursuivre l'adversaire jusqu'à la côte, s'il avait eu de l'artillerie lourde et surtout des tracteurs.

Les Grecs avaient vigoureusement combattu, malgré de très grandes pertes et la dépression qui succède aux efforts inutiles, mais leur retraite fut désordonnée, harcelée par la cavalerie turque. Rejetés à l'Ouest de la Sakharia, ils détruisent tout au passage, regagnent péniblement leurs fortes positions défensives entre Eski-Chéir et Afium-Karahissar et retrouvent là le formidable appoint de leurs canons lourds.

* * *

Moustafa Kémal, ayant terminé l'exposé de ses opérations, rendait justice aux grands artisans de la victoire : Fevzi pacha, chef de l'état-

major général, qui, jour et nuit, avait parcouru les lignes, voyant ce qui manquait, répartissant les munitions, exigeant que l'on en usât avec ménagement. Souvent, les baïonnettes turques suppléèrent aux cartouches. Fevzi pacha avait le secret d'exalter le moral des soldats et des chefs par son inaltérable optimisme.

Ismet pacha, commandant l'armée de l'Ouest, venait, une fois de plus, de se multiplier. Il avait administré, organisé avec sa confiance si communicative. Par ses vues d'ensemble, son sens aigu des situations, que n'avait-il obtenu !

Partout chaque chef, chaque officier avait donné le meilleur de soi-même.

Moustafa Kémal déclarait :

Je peux dire que ce fut une bataille d'officiers. Je ne trouve aucun terme pour exprimer leur héroïsme. J'évoque ici de tout mon cœur, de toute ma conscience, avec la plus haute estime, la valeur et les sacrifices de mes camarades les officiers, des plus hauts gradés jusqu'aux plus jeunes.

Et, parlant de ses soldats :

Je place mes soldats trop haut pour leur prodiguer des louanges ; d'ailleurs, on ne peut trouver un terme qui soit à la hauteur de l'héroïsme et du sacrifice des fils de cette nation. Je n'ai qu'une chose à ajouter à ce propos : le héros-soldat turc a saisi le sens des batailles de l'Anatolie et il s'est battu pour un nouvel idéal.

Ceci était une allusion directe au fait que les soldats turcs venaient d'attaquer non pas au nom de Calife, mais au cri de « Vive l'indépendance ! »

Leur chef ajoutait : « Une nation qui possède de pareils fils peut exiger son droit et son indépendance dans le plein sens du terme ».

Il mettait ensuite en lumière les immenses services rendus par Refet pacha à tous les moments de la bataille. Le mandataire à la défense nationale avait positivement créé au fur et à mesure le matériel indispensable à l'armée, devenant ainsi le promoteur de sa victoire. Une fois de plus, il sauvait l'Anatolie, comme il l'avait sauvée à Sam-soun, aux premières heures, puis aux pires moments de l'action politique anglaise.

Devant son Parlement, Moustafa Kémal, avec toute sa simplicité et toute sa force, était bien, ce jour-là, le triomphateur vers lequel tous se tournaient dans un tel élan de reconnaissance qu'il en pouvait tout exiger.

Avec ce sens réaliste du chef toujours prêt à saisir le moment opportun, il réitérait le principe même de sa doctrine : « Nous ne voulons pas autre chose que notre indépendance dans les limites de nos frontières nationales ; nous demandons à l'Europe de reconnaître nos droits, comme elle a reconnu ceux des autres peuples, et nous ne recherchons que la paix ».

Qui aurait pu le contredire, lorsqu'il affirmait que les effets de la civilisation grecque en Anatolie consistaient à supprimer les populations musulmanes par les moyens les plus affreux, lorsqu'il reprenait l'argument auquel nul, soit à Paris, soit à Londres, n'a pu répondre : « Pourquoi les cruautés commises par les Grecs ne soulèvent-elles en Europe aucune réprobation ? Est-ce parce qu'elles s'en prennent aux musulmans ? »

Il disait avec force : « Nous avons fait toutes sortes de démarches pour assurer nos droits par la voie de la paix, mais nos ennemis ont caché aux regards du monde civilisé notre bonne volonté et notre franchise. Nos offres ont été reçues par les procédés que l'on inflige aux peuples les plus primitifs. Malgré tout, nous ne sommes pas partisans de la guerre. »

Il exposait énergiquement ce qui, chaque jour, devenait la partie la plus périlleuse de sa situation : la question russe. « Nous sommes liés par l'amitié à la Russie, parce que c'est elle qui, la première, a reconnu notre droit à la vie ; nous resterons fidèles à cette amitié » ; mais il avait, auparavant, bien posé le principe des alliances tel qu'il le concevait : ni diminution, ni entrave.

Tous ceux qui l'écoutaient savaient avec quel tact il avait dosé l'aide russe, acceptant le strict nécessaire, refusant l'appoint en soldats et en officiers, empêchant les soviets de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Anatolie, neutralisant leur propagande. Son sens politique lui avait donné le moyen de sauver sa liberté d'action. Il venait encore de protéger par les armes les musulmans du

Caucase, brimés par les soviets. Il était, contre ceux-ci, le véritable protecteur des nationalismes en formation qui, peu à peu, se dégageaient de leur emprise. Certes, les soviets n'étaient pas maîtres à Angora.

* *

Ce discours sur la Sakharia faisait clairement apparaître l'absurdité de la folle guerre anglo-grecque en Orient. Dans cette lutte entre le pygmée et le géant, le pygmée grandissait à chaque victoire, le géant commençait à ne plus inquiéter personne : toute sa faiblesse apparaissait.

L'incroyable folie des dirigeants de Londres était de l'avoir ainsi dévoilée. Pour la première fois, l'Angleterre perdait son prestige auprès de ses sujets musulmans. Aveuglée par son obstination, elle s'acharnait toujours à confondre les quelques épaves qui venaient à elle avec les véritables chefs du mouvement.

Comme le font parfois certains êtres d'intelligence médiocre, chez lesquels l'esprit d'intrigue l'emporte sur tout autre sentiment, elle repoussait la réalité. Passant de plus en plus la main aux agents subalternes, elle se laissait flatter par eux et ne croyait plus que ce qu'il lui plaisait de croire. Elle promettait toujours Constantinople aux Grecs, s'embrouillait de plus en plus dans ses intrigues contradictoires et nous accusait de tous ses ennuis, nous dont le grand tort, l'irréparable tort fut de ne pas avoir, dès le début, dit froidement la vérité entière, mettant à l'affirmer l'acharnement que d'autres apportaient à la nier.

Ainsi que de vies humaines, que de temps précieux pouvaient être épargnés !

* *

Après la Sakharia, le jeu anglo-grec continuera, mais d'une autre manière. Las des offensives dont les metteurs en scène sortent meurtris et ridiculisés, il reprendra surtout l'action politique et celle des propagandes. Qui saura jamais le total des sommes ainsi dépensées, dont une bonne part finira par rentrer dans les caisses d'Angora !

Le monde entier sera informé que l'Anatolie ne veut plus de la

lutte, qu'elle n'en peut plus, et voici, à ce propos, un dialogue saisi sur le vif, près de Castamouni, par quelques voyageurs arrivant d'Angora. Il exprime si bien cet état d'esprit du peuple, tel que je l'ai partout rencontré !

Notre *caghni* arriva dans le village de Kizil-Kaya, entre Angora et Kanghri. Nous fûmes aussitôt entourés par un groupe d'enfants. Quelques-uns étaient entièrement nus, et les autres, vêtus de loques. Mais combien leurs physionomies étaient sympathiques !

— Ma fille, comment t'appelles-tu ?

Une fillette de huit ans, aux yeux bleus :

— Mon nom est Fatma.

— As-tu un père ?

— Non ! Mort pour la foi.

— Qui s'occupe de toi ?

— Ma mère !

— Où est ta mère ?

— Elle est allée moissonner aux champs.

— As-tu des frères ?

— Celui-ci.

La fillette désignait un petit garçon d'environ cinq ans, vêtu uniquement d'une chemise :

— C'est moi qui m'occupe de lui.

Les pères du deuxième, du troisième, du quatrième, du cinquième et des autres enfants étaient morts pour la foi ou se trouvaient au front. Leurs mères étaient à travailler aux champs. Un garçonnet de sept à huit ans, entièrement nu, attira notre attention.

— Et celui-ci, qui est-ce ?

— Un orphelin. Son père est mort pour la foi. Sa mère est décédée. C'est une vieille femme qui l'élève maintenant.

A ce moment vint jusqu'à nous une vieille femme de soixante-dix ans, qui s'appuyait sur sa canne. Elle demanda :

— Est-ce d'Angora que vous venez ?

— Oui !

— Ah ! quelle nouvelle de l'armée ?

Et la flamme de ses yeux disait l'ardeur de son cœur.

— Notre armée est comme du fer. Dieu aidant, elle anéantira sous peu l'ennemi.

— Grâces en soient rendues, mon fils !

La femme poussa un long ah !!

— As-tu des enfants, mère ?

— J'avais quatre fils. Trois sont morts pour la foi. Le dernier est au front. Je l'attends.

La larme qui roula de ses yeux vint humecter les rides de sa face.

— Dieu aidant, il reviendra bientôt en vainqueur pour la foi, et vous serez heureuse.

— Ah ! mon fils, il suffit que le pays soit libéré et que le *ghiaour* ne vienne pas. Pour nous, nous sommes décidés à tout endurer. Que ces terres ne soient pas piétinées !

Je demeurai stupéfaite en présence de cette grandeur d'âme de la vieille paysanne. L'un de nos compagnons reprit :

— *Inchallah*, il ne sera pas piétiné. Nous reprendrons à l'ennemi les autres parties du pays. Dieu est avec nous. Rassure-toi, mère. Et elle, d'un air consolé :

— Dieu soit loué, mon fils ! Tu as arrosé mon cœur d'eau. Tu m'as consolée. Je vous laisse à la garde de Dieu.

Et, s'appuyant sur son bâton, elle se porta vers le village.

Tel est le véritable sentiment de l'Anatolie jusque chez les plus misérables.

* * *

La soi-disant solidarité anglo-française en Orient, prêchée par Lloyd George et les coloniaux anglais, fut, avec la comédie des Réparations, la plus grande duperie de la paix.

Lorsque Londres vit se dessiner sa grande faillite orientale, ses dirigeants s'efforcèrent de nous entraîner dans leur mauvaise affaire. Peut-être saurons-nous un jour combien de fois le cabinet anglais aura, plus ou moins impérieusement, exigé notre appui militaire pour sa conquête turque.

Il est à l'honneur de notre pays et de ceux qui le mènent de constater que, sur ce point, aucun ministère n'a fléchi. Tous restè-

rent inflexibles, et cependant les promesses devaient être grandes : elles coûtent si peu ! Ce fut le seul acquit réel des efforts individuels. S'ils n'ont pu modifier le cours des événements, s'ils assistèrent impuissants à tant d'erreurs commises, tout au moins obtinrent-ils deux résultats : ils empêchèrent l'irréversible faute, l'entrée des troupes françaises en Anatolie, et ils dissipèrent les plus grosses fumées des propagandes.

Leur seul tort est de ne pas avoir réagi assez vigoureusement en présence de l'éternelle accusation de cruauté et de massacres jetée à la tête des nationalistes.

Qui aurait pu empêcher les dirigeants de l'Anatolie — s'ils l'avaient voulu — de régler une fois pour toutes par l'expulsion en masse la question des minorités ?

S'ils ne l'ont pas fait, c'est en toute lucidité d'esprit, parce qu'ils tiennent essentiellement à faire partie du groupe des « nations dites civilisées », malgré le scepticisme que l'Asie acquiert aujourd'hui devant cette formule. Venizelos, Lloyd George et Curzon lui ont porté le coup mortel.

CHAPITRE V

Angora

Mai-Novembre 1921.

Quelles étaient les premières impressions que donnait Angora, en mai 1921, lorsque la capitale nationaliste ne s'ouvrait encore que devant trois catégories d'hôtes : les amis d'Orient et d'Occident, venus pour se rendre compte en toute impartialité, en toute conscience ; les indésirables, agents anglais, sous toutes leurs formes, repérés, en général, dès Constantinople ou Inéboli et adroitement attirés dans la souricière ; enfin, les compatriotes hésitants, indécis, que le nom seul d'Angora aurait dû suffire à rallier, mais qui n'en sortaient pas sans avoir pleinement appris la leçon du nationalisme.

Qu'apercevaient-ils tous dès ce premier regard ?

Une ville dont la plus grande séduction était l'étrangeté. Les plus acharnés entre les voyageurs insatiables qui cherchent partout le mot des énigmes avouaient qu'Angora ne se pouvait comparer à aucune autre ville. Angora, floraison d'un Orient nouveau libéré de son ancienne pompe, de ses robes somptueuses, de ses haillons colorés : c'était l'expression même d'une transformation profonde qui couvrait depuis si longtemps et que l'ignorance européenne, attardée aux contes des Mille et une Nuits, ne voulait pas encore admettre.

C'était aussi la revanche de « l'immuable Orient » auquel croyaient encore toutes les chancelleries. D'un seul mouvement, il avait rejeté

ses voiles et apparaissait dépouillé de tout ce dont leur imagination s'entêtait à le recouvrir, mais cent fois plus beau dans ce renoncement volontaire, sous cet aspect un peu rude, dans cette âpre vérité vivante allégée de tout ornement superflu.

Il m'arriva souvent, au cours des deux séjours que j'y fis, en mai et novembre-décembre 1921, de plaindre ceux qui venaient de pénétrer dans la forteresse avec une conscience un peu lourde. Sous cette claire lumière, parmi cette multitude militante, vigilante, aux traits creusés par son effort, il ne devait pas être facile de dissimuler sa pensée, ni son but.

Déjà les jours de Sivas tombaient dans le passé lointain. La facilité relative pour quelques hommes résolus, en étroite union, de mener à bien un début d'organisation et de défense, si périlleux soit-il, la gaieté de ces premières luttes contre le monde entier, c'était l'âge d'or, ainsi que cette heureuse insouciance qui ne peut croire sérieusement au succès et se dévoue sans rien attendre, par plaisir de se dévouer.

Le succès était venu, formidable, inouï, dépassant ce que le plus fol espoir pouvait imaginer. Derrière lui s'avancait le long cortège des responsabilités ; l'œuvre s'élargissait, elle devenait immense, avec tous ses nouveaux dangers, tous ses nouveaux sacrifices, et ceux qui partageaient avec Moustaфа Кémal pacha le poids de la charge écrasante et de ses périlleux honneurs continuaient comme lui à fournir le suprême effort.

Dès le premier regard, Angora synthétisait puissamment leur état d'esprit. Ici, pas d'indulgence, pas de flânerie, de dilettantisme : une dure, impitoyable règle pour chacun. Sauf le travail, tout était à peu près interdit. L'atmosphère avait une âpre saveur ; elle était magnifique, dépouillée, excessive. Quel foyer d'énergie que cette ville aux remparts aigus, comme découpés par une fine lame d'acier, aux ruines évocatrices d'un passé gigantesque, aux foules chargées d'avenir.

J'aperçus pour la première fois la capitale nationaliste un matin de mai. Voici Angora, m'avaient dit mes compagnons de route, baissant instinctivement la voix, au moment où l'interminable train, ralentissant sa marche, nous plaçait face à face avec la forteresse asiatique. Ses arêtes vives enserrait une montagne dominée par un monument

étrange. Pierre seldjoucide? Peut-être, ou, plus probablement, débris d'un sanctuaire beaucoup plus ancien. Un si grand nombre de civilisations avaient fait halte, un instant, ici, avant de continuer leur route!

C'était une curieuse sensation que d'arriver ainsi tout tranquillement devant une petite gare sur laquelle se lisait ce nom que l'univers musulman répétait aujourd'hui à tout propos : « Angora ». Angora, Moustafa Kémal : deux noms qui symbolisent pour l'Afrique et l'Asie une merveilleuse épopée, une impérissable gloire.

Le caractère essentiel de la ville s'affirme dès cet aperçu d'ensemble. Elle incarne à la fois un recommencement et la plus moderne des formules, solidement implantée sur l'indestructible passé.

Ici, la confiance ne se prodigue pas; la notion du danger toujours proche, de l'intrigue ennemie toujours présente aiguise la vigilance. La seule armure que puisse revêtir l'étranger qui s'aventure à l'intérieur du camp nationaliste, sillonné par les troupes en armes, est la sincérité. Les hommes pour lesquels chaque heure est un combat sans merci n'ont d'indulgence ni pour les timides, ni pour les incertains, mais, dès que leur conviction est faite, dès qu'ils ont réellement compris pourquoi vous les dérangez au plus fort de l'action, de quel sourire s'éclairent les visages marqués par les veilles, avec quelle générosité tout orientale vous prodiguent-ils leur bien le plus précieux, le plus rare : leur temps!

Le ressort de l'énergie est chez eux tendu à l'extrême. Contre qui, contre quoi ne faut-il pas lutter ? Contre les amis qui, sitôt partis, cessent de bien comprendre, car tout ne s'éclaire que vu d'ici; contre les compatriotes qui, de loin, ne saisissent plus le plein sens des buts à atteindre et se découragent; contre les alliances dont chacune voudra éclipser toutes les autres; enfin, surtout contre l'innombrable ennemi déguisé sous mille formes, possédant à foison ce qui manque ici.

Ne ressembler à personne, être soi-même, c'est beau, c'est enivrant, et dangereux au delà du possible. Se trouver vainqueur à côté d'un foyer aux trois quarts dévasté, encore à moitié investi, c'est être presque prisonnier de sa victoire; mais, en contraste avec ces cruelles réalités,

qui hantent l'esprit de tous à Angora, se dresse aussi le prestige sans égal que confère la victoire nationale.

Aller à Angora, venir d'Angora : c'est le mot de passe qui nous ouvre toutes grandes les portes du monde islamique. Être d'Angora, c'est aujourd'hui, pour un Turc, le plus grand des titres de noblesse, et, si tous ceux qui travaillent là-bas nous disent en souriant : « Ne sommes-nous pas des condamnés à mort ? » l'éclat des yeux, la fermeté de la bouche trahissent une fierté passionnée, celle qui exalte et fortifie, et permet d'accepter, de soutenir tous les renoncements, d'oublier les joies de la vie et d'envisager cent fois le suprême sacrifice.

Ce genre d'abnégation rend très réaliste ; il aiguise aussi la critique.

La gare est simple. Dès les premiers pas dans la grande voie large orientée vers la ville, parmi la foule qui s'y presse, j'entends ces mots que deux mois de nomadisme à travers l'Anatolie ont fait résonner sans cesse à mes oreilles : « Angora, Moustafa Kémal pacha », et je souris en pensant que, cette fois, j'aurai vu, non sans peine, les deux forces du nationalisme.

Officiers, fonctionnaires, députés, ministres, soldats, caravaniers se mêlent. Après quelques pas sur la grande voie sillonnée par le triple courant des cavaliers, des piétons et des voitures, apparaissent les bâtiments du Gouvernement, construits dans un style sobre, très particulier. Face au Parlement, un petit jardin public surélevé domine la ville. Il est, le plus souvent, plein à déborder, le tout-Angora s'y retrouve.

Sans doute c'est ici la ville des hommes jeunes, en pleine force, en pleine audace ; mais des hommes d'expérience collaborent aussi au mouvement, et tous, tonifiés par le vent des hauts plateaux, ont, malgré l'âpre labeur, bonne mine et belle allure. Tous, ou à peu près, sont vêtus uniformément d'une tenue mi-civile, mi-militaire, de couleur brune ou foncée : culottes courtes, molletières, kalpaks d'astrakan.

Chez tous, même allure vive, même parole directe, expressive et concentrée, mêmes regards perçants, volontaires. Ah ! que la vieille Turquie est donc loin de ce monde nouveau, de cette atmosphère

sèche, coupante, électrisée, si prenante qu'au départ il faudra chaque fois, pour s'en arracher, un même effort. — Peut-être parce que la vie y est saturée d'imprévu, de danger et que le sourd grondement de l'Asie s'y entend mieux qu'ailleurs.

*
* *

Après Constantinople, que l'occupation a privée de son sourire et qui n'a plus qu'un charme douloureux, Angora surprend par sa vitalité, sa solide humeur. Dans l'une se poursuit une lutte obscure, l'autre est le foyer de l'action. La première ne sait plus ce qu'est le sourire et se défie de son ombre; la seconde s'amuse franchement d'un rien, d'une boutade, d'un mot vif, parce que les moments de détente sont courts et l'effort incessant. Rien n'aiguise l'esprit comme le travail intensif et le danger toujours présent. C'est un stimulant sans pareil pour les gens de complexion solide.

S'il est difficile de parvenir jusqu'ici, les abords de la vraie capitale turque étant rigoureusement gardés, cela même donne à ceux qui en obtiennent l'accès un sentiment d'aisance, une liberté de parole à peu près inconnus ailleurs.

Il est ainsi, de par le monde, sept ou huit villes dont chacune forme un petit univers, représentant l'état d'esprit d'une collectivité humaine, impressionnant de façon égale le passant d'un jour ou l'hôte résolu à tout observer. Angora est l'une de ces villes, creusets où viennent se fondre les individualités les plus diverses, d'où sortiront d'autres individualités. L'empreinte qu'elle impose se retrouve sur les visages de toute origine : les têtes se redressent, les regards sont clairs, et venir d'Angora donne aujourd'hui par tout l'Islam un droit à se faire écouter.

« Que pensent-ils à Angora ? » vous demandera-t-on cent fois sur le chemin du retour.

L'air est âpre, sec, saturé d'énergie; la nourriture, abondante et salubre; la ville, remplie comme une ruche, déborde par-dessus ses limites naturelles, se glisse au long de sa rivière, grimpe sur les collines environnantes. Partout l'on construit fiévreusement, sans pouvoir

entièrement résoudre la crise du logement. Les hautes maisons de pierre toutes neuves commencent à s'aligner les unes auprès des autres. La grande mosquée voisine avec des murs romains. Partout des ruines vivantes se mêlent à la vie.

La ligne des vieux remparts est faite des pierres que Rome, le Scythe, Tamerlan, le Seldjoucide, l'Osmanli posèrent à tour de rôle ; les minarets blancs, effilés jaillissent comme des fleurs des amas de maisons gris argent.

A chaque tournant de rue, un vieux mur aux fortes assises, une ancienne fontaine ; et, partout et toujours, le lent passage des caghnis, chariots primitifs aux roues pleines, traînés par les buffles, conduits par les femmes. Les caghnis sont maîtres de la route. Aveugles comme le destin, ils passent en longues files serrées que rien ne peut disjoindre. Les cavaliers se rangent hâtivement, les voitures escaladent le trottoir ou accrochent le coin d'une borne, les petits ânes renversent leur chargement, les autos interrompent leur marche.

Les caghnis sont sacrés : ils symbolisent pour tous le ravitaillement de l'armée nationale, l'effort volontaire des populations. A deux cents kilomètres d'ici, les lignes turques forment la digue, et, de jour et de nuit, la mélodie des roues gémissantes emplît l'air d'un bout à l'autre de l'Anatolie.

Tout ici vit pour la guerre : les renforts traversent Angora, les recrues font partout l'exercice, les civils ont chacun double ration de travail. Et, cependant, de toute cette activité se dégage une confiance, une jeunesse dont la contagion est irrésistible : ironie légère, intraduisible, façon de sourire pour ne pas s'émouvoir sur soi-même ou sur les siens, brèves colères contre l'injustice de l'Europe, promptement domptées par l'énergie.

« Nous sommes des suicidés, nous sommes condamnés à disparaître ! Mais, pour des hommes morts, nous avons tout de même la vie dure, disent ces rudes lutteurs. L'Angleterre nous a condamnés, sans vouloir nous entendre ; nous avons su tenir tête, et avec quelle stupéfaction d'ouvrons-nous chaque jour que nous sommes plus forts qu'elle ! Sans l'injustice anglaise, qui aurait fait de nous une nation, qui eût appris à nos paysans la résistance et à nous l'union ? »

Un officier turc arrive des lignes; les siens l'interrogent sur les nouveaux ravages opérés par les Grecs : « Oui, répond-il, c'est le gant grec qui nous frappe, mais, dedans, il y a la main anglaise. »

Bien entendu, les récits venus de Constantinople font le tour d'Angora. Dirigeants et intellectuels ont là-bas leur famille et ce qui reste de leurs biens. Le va-et-vient entre les deux centres est ininterrompu. Jusqu'à une date récente, quand il était question des abus commis à Constantinople, l'on en accusait à peu près uniquement l'équipe des coloniaux anglais du Levant. Mais un fait nouveau vient de modifier cette croyance.

Les Turcs enlevés de vive force, en plein Parlement, à Constantinople, le 16 mars 1920, et détenus à Malte furent relâchés, il y a quelques mois. Je fis route, entre Inéboli et Angora, avec quelques-uns d'entre eux.

C'étaient, pour la plupart, des prisonniers de marque, qui avaient peine à se représenter que leur notoriété ne les mettrait pas à l'abri des brimades infligées au premier venu. Ils furent, en effet, l'objet d'un traitement de faveur, mais non pas dans le sens qu'ils avaient supposé. Mis au régime des simples soldats, ils virent leur argent confisqué, leurs bijoux volés, ils eurent à subir les soins médicaux les plus fantaisistes. Par contre, ceux qui purent ou voulurent réunir la somme exigée quittèrent Malte à leur gré par un simulacre de fuite; la plupart attendirent, trop fiers pour traiter.

Enfin, cent fois retardée, l'heure du départ a sonné; voyage mouvementé sur un petit bateau de guerre, dans tout l'inconfort d'une traversée mauvaise, lorsque l'abri décent n'existe plus. En rade de Constantinople, le bateau jette l'ancre; pendant plusieurs jours, défense de débarquer, défense de communiquer avec la terre. Des barques contenant les femmes et enfants des détenus entourent le bateau anglais; elles sont repoussées brutalement; des cris, des pleurs remplissent l'air; c'est l'instant le plus poignant de la captivité.

On transborde le convoi sur un pétrolier, en route pour Inéboli par une mer démontée; là, des caïques turcs, venus de la côte, font des prodiges pour opérer le transbordement. Les officiers anglais s'impatientent devant les difficultés de l'abordage et menacent de

tout jeter à la mer. « Finissez-en, et ne nous injuriez plus », dit sèchement Réouf bey, le capitaine de marine. Les officiers anglais se sont tus.

Le débarquement s'accomplit, les revenants de Malte se croient au terme de leurs peines. Non, une dernière vexation leur sera infligée : ils devront une fois de plus attendre, car c'est l'heure fatidique du repas, et tous serrent les dents devant la gamelle sale et la pâtée de riz qu'ils ne connaissent que trop. Ce refus menace de compromettre le dénouement. Debout, serrés les uns contre les autres, ils guettent, à demi défaillants, ce qui va survenir ; mais les revolvers s'abaissent, la toile de la tente est soulevée : ils sont libres et passent dans les rangs des leurs.

Les premières effusions échangées, toujours trempés, ils cherchent leurs valises : rien n'a été débarqué. Les voici dépouillés du peu qui leur restait. Réouf bey pleure ses livres ; d'autres, ces menus objets que l'on s'efforce toujours de sauver des naufrages : souvenirs, lettres. Ils ont subi bien d'autres humiliations, mais celle-ci s'imprimera au plus profond de leur mémoire : elle atteint des sensibilités exaspérées par les dernières heures de l'exil.

Les prisonniers de Malte ont tous appris l'anglais ; les fonctionnaires de Malte auraient appris bien plus encore, s'ils avaient observé de près leurs détenus, s'ils avaient entendu leurs paroles.

Le leçon de Malte s'infiltré par tout l'Orient : « l'Angleterre n'est plus l'Angleterre, la justice anglaise est la plus grande des duperies, la parole anglaise ne compte plus ».

Véritable révolution par tout l'Islam, et qui porte rapidement ses fruits.



Malgré tout, les hommes d'Angora sont des réalistes. La confiance ne renaîtra pas, c'est entendu, mais la guerre sans fin leur semble un leurre pire que le reste. Donc, il faut la paix ; mais est-elle possible ? L'Angleterre des honnêtes gens va-t-elle se manifester enfin ?

Chaque jour, au Parlement d'Angora, sous une forme quelconque, la question se pose : « Et la France ? Comprend-elle ? Cherche-t-elle à savoir ce que nous sommes, ce que nous voulons ? »

Dans la salle des séances, les débats quotidiens retournent une fois de plus le problème, entre deux débats sur l'organisation intérieure.

Tous les militants sont assis côte à côte, écoutent, interviennent. Un homme jeune, élégant, que rien ne distingue des autres, si ce n'est son air de chef, fend la foule, choisit au hasard la première place libre, s'assied, prend des notes ou demande la parole. C'est Moustafa Kémal pacha dont le regard aigu a saisi d'un seul jet ce qui se passe aujourd'hui ; sa seule présence a décuplé l'attention, électrisé l'atmosphère.

Suspension de séance. Dans les couloirs, il devient impossible de se frayer un passage ; tout l'Angora politique s'y retrouve, les grandes vedettes sont entourées, les discussions continuent. Bientôt, chacun regagne son banc, et, souvent, le travail se poursuivra fort loin dans la nuit, sans que les visages aient perdu leur fixité ardente, sans que les yeux se soient abaissés.

C'est qu'il s'agit, à tout instant, de vie ou de mort.

Au dehors, la foule attend, loue, critique avec le mordant qui règne partout ici. Elle a confiance.

*
* *

Décembre 1921 :

Je me souvenais de tout cela, en novembre dernier, au moment où, pour la troisième fois, je venais de reprendre la route de l'Anatolie, et où, pour la seconde fois, le but de mon voyage allait être Angora.

J'étais l'amie, celle qui vient voir la vérité. J'avais rempli la promesse faite au second voyage et redit à Paris ce que j'avais vu. L'accord d'Angora venait d'être signé, le moment était donc favorable, mais je songeais aussi à toutes les difficultés qui, forcément, s'interposeraient entre ce premier règlement et le règlement d'ensemble. Je me demandais dans quel état j'allais retrouver ce pays que j'avais quitté, cinq mois auparavant, en plein mouvement des armes, victorieux, mais toujours menacé par l'invasion grecque. Depuis, elle avait déferlé une fois encore et détruit une région nouvelle.

Sitôt à Inéboli, mes perplexités tombèrent. Dès les premiers ins-

tants, je retrouvais l'Anatolie telle que je l'avais laissée : ordre, calme, travail intensif, bonne humeur, malgré le danger toujours proche.

Entre Inéboli et Angora, tous ceux que j'avais rencontrés lors de mon premier voyage venaient à moi, m'exposant leurs espoirs et leurs craintes, et, lorsque, le 16 novembre dernier, la petite Ford qui avait si bravement tenu tête aux obstacles de la route me déposa devant le Parlement d'Angora, je savais déjà ce que j'allais y retrouver. J'avais compris que, là non plus, rien n'était changé. Moustafa Kémal pacha, les traits encore altérés par le récent effort de la Sakharia, m'attendait dans son bureau présidentiel, entouré de quelques amis.

C'est que, malgré tout, il est dur de travailler dans un si grand isolement, de lutter jour et nuit, sans répit, sans détente, sans savoir réellement ce que pense ou ne pense pas de vous ce décevant Occident.

J'allais constater une fois de plus que, malgré nos hésitations, nos incertitudes, le prestige de la France a seul résisté aux déceptions récentes, que tout l'Orient croit encore en nous, regarde vers nous.

Pendant les six semaines de mon séjour à Angora, — ou plus exactement à Tchan-Kaya, — j'allais vivre en toute liberté, recevant à ma guise, allant et venant comme je l'entendais. J'allais ainsi pouvoir m'entretenir librement avec des députés, des ministres, des délégations, causer à loisir avec les grands chefs militaires aussi bien qu'avec les hodjas et les notables.

J'assistais aux séances de l'Assemblée nationale, discutant avec les intellectuels de toutes sortes : écrivains militants, professeurs, médecins, officiers. Ainsi, questionnant à ma guise, recueillant observations et documents, m'appuyant enfin sur les constatations faites au cours de mes précédents voyages à l'intérieur, n'allais-je pas être en mesure de rapporter des vues claires, précises sur cette organisation que nous jugions sans la connaître ?

Aucun mystère n'entoure le gouvernement d'Angora.

L'Assemblée nationale de Turquie compte trois cent cinquante députés représentant les diverses classes de la population de la Thrace et de l'Anatolie : paysans, hodjas, officiers, et les intellectuels qui occupent une si grande place dans le mouvement pour l'indépendance.

J'ai dit « paysans », car ceux-ci représentent l'élément que les chefs de l'Anatolie placent au premier plan, celui auquel ils s'adressent en toute circonstance. L'éducation civique du paysan anatolien se poursuit avec une rapidité surprenante.

Sur les trois cent cinquante députés qui composent le Parlement d'Angora, deux cent cinquante environ siègent en permanence et suivent, avec le plus grand soin, les questions en cours. Je ne me lassais pas du spectacle de cette nouvelle assemblée législative en plein travail, et dont l'œuvre s'inspire des traditions et des coutumes du pays.

Je retrouvais en elle la personnalité du chef qui, dès les premiers jours du mouvement, avait entrepris l'organisation de l'Anatolie, en revenant, avec un sens aigu des nécessités sociales du présent, à la loi démocratique qui fut la vraie force de l'Islam à ses débuts.

Ses principes essentiels sont contenus dans la loi sur l'organisation fondamentale acceptée par l'Assemblée nationale le 20 janvier 1921, dont nous avons plus haut reproduit quelques extraits ¹.

Tel est le Gouvernement d'Angora. Un Parlement plein de vie, conscient de sa force, vénérant ses chefs, mais les critiquant âprement à la moindre erreur, exigeant d'eux la plus stricte justice, n'admettant pas qu'ils puissent à aucun moment décliner le poids des responsabilités, exigeant plus encore de celui qu'ils ont placé plus haut que tous les autres, qui leur doit compte à tout instant de ses actes. A celui-là, ils ne passeront rien, car ils l'ont exalté, lui et son œuvre, jusqu'à l'extrême limite du possible, et le surveillent d'autant plus jalousement.

C'est un curieux, un passionnant spectacle que celui de cet homme jeune, en pleine maîtrise de soi-même, menant d'un geste souple et ferme cette création qui est la sienne, s'entourant des amis, des associés de la première heure, décidant de tout en dernier ressort, ne vivant que pour cette page d'histoire qui est sa raison d'être et la voulant grande, belle, décisive. Pour lui, auprès de cela, rien ne compte. Si l'Europe s'entête à ne pas comprendre, il se tournera vers l'Asie, mais, auparavant, il fera jusqu'au bout le suprême effort pour convaincre l'Occident. Il le répétait encore en décembre 1917 devant son Parlement.

1. Voir pages 46 et suivantes.

« Je ne suis pas panislamiste, je ne suis pas pantouranien, je ne suis pas panturquiste. »

Et, le mettant en garde contre les chimères, contre l'illusion :

« Nous sommes un peuple travailleur qui s'efforce de sauver sa vie, son indépendance. Nous sommes un peuple pauvre qui est obligé de travailler pour vivre et pour obtenir sa délivrance. »

Puis, faisant allusion au passé :

« Peut-être mes paroles vous paraîtront un peu amères, peut-être ressembleront-elles à un blâme. L'origine des mouvements et des actions qui mettent aujourd'hui ce peuple face à face avec sa poissance, c'est l'illusion, c'est le sentiment. »

Alors, tout en maintenant le principe de la solidarité musulmane, il rappelait aux siens le but précis de la lutte :

« Chacun de nos coreligionnaires peut nourrir dans son esprit un idéal à lui ; personne n'a le droit de l'en empêcher ; mais votre Gouvernement a une politique fixe, positif, réaliste, qui a pour but d'assurer sa vie, son indépendance dans ses limites nationales. Je le répète encore, il est essentiellement réaliste et modéré, éloigné de toute illusion. Connaissions-nous bien : nous sommes un peuple qui défend son existence et réclame son indépendance ; nous ne pouvons sacrifier notre vie que pour cette idée. »

De telles paroles correspondent étroitement aux sentiments du peuple anatolien. C'est pour atteindre un but positif, immédiat qu'il donne ce suprême effort. Je ne crois pas que les théories qui opposent l'Asie à l'Europe trouvent grand écho en lui ; mais, par contre, l'attaque anglaise, l'invasion grecque lui ont inculqué la forte leçon du nationalisme, et il est passionnément acquis au jeune chef qui sait lui parler un langage clair et précis, qui sait comprendre le sien.

* * *

C'est au Parlement que se concentre la vie ardente, intensive d'Angora. Dans la salle des séances, les députés forment trois groupes nettement délimités : gauche, centre, droite. La gauche est gouvernementale et suit l'impulsion rapide donnée par le président. La droite,

de tendance réactionnaire, attachée plus étroitement à la tradition, s'efforce d'enrayer la marche et représente l'opposition. Le centre oscille de l'une à l'autre, d'après le débat du jour, mais, le plus souvent, appuie le Gouvernement.

Kalpaks, fez, turbans se mêlent ; ministres, officiers, soldats, commerçants et notables, hodjas épris de discussions savantes, juristes passionnés de leur science, hommes d'action, lettrés et poètes, simples paysans, hommes de Constantinople, envoyés des provinces lointaines, tous participent au travail en commun.

A deux cents kilomètres de là, l'ennemi guette ; l'invasion, récemment refoulée, va déferler de nouveau. Ce sera la septième ou la huitième fois depuis que les Grecs furent chargés de « pacifier » l'Anatolie. J'ai vu, à deux reprises en un an, au printemps et en automne 1921, les effrayants effets de cette pacification.

Les populations parmi lesquelles je viens de vivre en sont les victimes directes. Elle a donné à tous ces regards leur impressionnante fixité, elle a électrisé toutes ces énergies, et vraiment, lorsque vous êtes ainsi au cœur de la citadelle, l'obscurité se dissipe, vous vous libérez sans effort de tout ce que vous avez lu et entendu en Europe, même à Constantinople, où les plus véridiques ne peuvent saisir exactement la question. Ici seulement elle se pose dans toute son étendue. Il n'y a plus, devant vos yeux, qu'un peuple uni pour sa défense, fier de ses chefs, fier de celui qui domine tous les autres, et, comme je l'ai déjà dit, cela n'empêche pas l'exercice de la libre critique.

La liberté de la presse est entière, soit à Angora, soit par toute l'Anatolie. On ne peut en dire autant à Constantinople où le contrôle interallié sévit de telle manière qu'il est à peu près impossible d'écrire autre chose que de vagues généralités.

A Paris, même, n'est-il pas difficile d'écrire en toute liberté de plume et d'esprit, si vous soutenez, en politique extérieure, ce qui n'est pas couramment admis ? Et, en dehors de quelques spécialistes, qui donc possède aujourd'hui, chez nous, les données du problème asiatique, que tous les principaux intéressés, en Orient, ne demandent qu'à faire connaître ?

Des études fragmentaires jettent quelques lueurs sur certains

points, mais ces éclaircies partielles ne permettent pas d'acquérir la large vue d'ensemble sans laquelle tout est confusion.

Or il se trouve justement qu'Angora est un observatoire sans pareil. Vous y côtoyez à la fois l'Europe et l'Asie, toutes les ruines, tous les recommencements ; l'âpre souffrance, la confiance absolue s'y confondent. Tout y est lutte ardente, fierté des résultats obtenus, sentiment très juste de ce qui reste à faire. Chacun se modèle plus ou moins sur celui qui commande et s'efforce de reproduire ses deux traits dominants : absolu contrôle de soi-même, inlassable énergie.

Rien n'est plus mouvementé, plus turbulent, plus grand que le ciel d'Angora ; rien n'est plus calme, plus discipliné que la foule qui parcourt les larges voies à demi détruites d'une très ancienne capitale. C'est ici que l'Orient vient chercher la grande leçon d'organisation, de nationalisme. C'est dans les collèges d'Angora que les musulmans asiatiques, de souche turque, font instruire les fils dont ils sont le plus fiers. Ce n'est pas en despote que l'Asie se promène ici, mais en disciple.

La solidarité musulmane n'y est pas un vain mot. L'on peut dire qu'elle se substitue au panislamisme, terme impropre, s'il en fut. Ce n'est pas un vent de fanatisme qui souffle aujourd'hui sur l'Islam, mais un profond scepticisme envers la justice de l'Occident.

Tous ces gens de l'Afghanistan, du Turkestan, de Boukhara, de Khi-va, qui, à l'exemple de leurs frères musulmans du Caucase, viennent dans la capitale anatolienne, y rencontrent plus d'un sujet de réflexion. Ce qu'ils y voient est fait pour leur plaire : ces soldats disciplinés, ces officiers en tenue très sobre, mais à l'allure martiale, cet ordre parfait qui règne partout les impressionnent heureusement.

La foule qui sillonne les larges artères d'Angora lui donne un air de grande ville : le mouvement économique est intense, bien que les plus riches terres de l'Anatolie soient entre les mains des Grecs. Malgré l'effort ininterrompu pour la guerre, la vie politique s'y développe et s'élargit chaque jour.

Orient, Occident, les deux courants viennent jusqu'ici sans se mêler au terme de leur route. Lequel des deux l'emportera ? ou plutôt comment leurs apports se mêleront-ils ? Il n'est déjà plus possible d'en douter.

C'est que, malheureusement, par une étrange aberration, tout a été fait, depuis trois ans, pour dégoûter de la sagesse et de la modération ce peuple sage et ceux qui le conduisent. J'ai suivi pas à pas ce débat tragique, j'ai vu ces hommes, ces chefs cherchant la paix, rejetés de force dans la guerre, et par qui ? Par ceux-là mêmes qui avaient le plus grand intérêt à leur donner la paix et qui leur imputent des crimes qu'ils n'ont pas commis, comme si, réellement, il fallait à tout prix les leur faire commettre.

Voyageant de mon plein gré, en toute indépendance, j'ai observé sans parti pris. Au début, je ne pouvais admettre ce qui, patiemment, m'était démontré, et puis il a bien fallu comprendre. Silencieusement, ceux qui m'entouraient observaient l'effet produit. Ils ne l'avaient pas mis en doute, car ne sommes-nous pas pour eux, malgré nos phases d'indifférence et d'abdication, les seuls qui puissions réellement comprendre, donc ceux qui doivent intervenir en dernier ressort quand l'absurde injustice devient par trop évidente ?

Lorsque les Anglais, au lendemain de l'armistice signé par eux à Moudros, en si grande hâte, s'aperçurent que quelques officiers groupés autour d'un jeune général organisaient la résistance, ils n'hésitèrent pas à frapper. L'occupation de Smyrne, confiée aux Grecs, en mai 1919, fut le premier coup direct ; il eut pour résultat de donner aux nationalistes — qui étaient tout au plus une centaine — quelques milliers d'adhérents, et je vis cette chose étrange, lors de mon premier voyage en Anatolie, en octobre 1919, 40.000 hommes des troupes britanniques refoulés sur toute la ligne du Bagdad par 1.500 nationalistes et s'accrochant à la fin, péniblement, aux abords d'Ismidt. Déjà, les contingents hindous refusaient le combat.

Le 16 mars 1920, je me trouvais à Constantinople, lors du coup de force anglais, dont le but était de faire sauter les ponts entre la capitale et l'Anatolie ; déjà la Turquie s'affirmait plus qu'aux trois quarts nettement nationaliste. Je vis sur place les résultats de ce geste maladroit : les derniers hésitants étaient ralliés.

Après cela, il ne restait plus qu'à jeter les Grecs sur l'Asie Mineure, en leur promettant ce qui seul pouvait leur faire accepter un pareil duel. S'était-on, tout au moins, assuré les moyens de leur imposer la

stricte observance des lois de la guerre qui doivent être respectées par tous les peuples civilisés ?

Aucunement. A deux reprises, en avril et en décembre 1921, j'ai traversé les régions récemment évacuées par l'armée grecque : j'ai encore sous les yeux l'inoubliable spectacle ; l'horreur de ce que j'ai vu, de ce j'ai entendu ne peut se redire. Un notable de Sivri-Hissar me résumait ainsi les impressions des siens et les siennes propres : « Nous n'avons pas eu affaire à un ennemi, mais à un meurtrier. Est-ce donc là cette célèbre civilisation d'Occident ? Alors je lui préfère ce que l'on appelle notre barbarie. » Les femmes et les enfants me répétaient : « Ce que nous avons souffert, vous le raconterez chez vous, n'est-ce pas ? N'oubliez rien. »

Malgré tout, un très haut idéal soutient toutes ces énergies. Des plus grands aux plus petits, chacun vous dira : « Nous donnerons tout pour l'indépendance ».

Angora n'est ni bolchevique, ni extrémiste, et ne saurait l'être.

Ce peuple est discipliné ; il n'a pas de haine. Il fait confiance aux chefs qu'il s'est choisis, et le pouvoir conféré à Moustafa Kémal est la plus lourde charge que puissent supporter les épaules d'un homme.

Je causais un jour, à Angora, avec l'un de mes grands amis d'Anatolie, Refet pacha, alors mandataire de la Défense nationale, l'un des chefs de la première heure. Il rentrait d'Inéboli où il venait de rencontrer une importante mission anglaise et de discuter les possibilités d'une paix prochaine. L'accord ne s'était pas établi, mais Refet pacha disait : « C'est cependant le premier pas » ; et, comme je lui parlais des difficultés récemment soulevées contre lui au Parlement sur le délicat sujet des réquisitions, il me répondait avec son fin sourire : « Oui, je suis comme un père devant l'enfant en plein développement, en pleine vitalité, qui bientôt le surpassera en force et en courage. Cet enfant atteint le moment le plus insupportable de la croissance. Il donne des coups à tort et à travers ; il est terrible, indomptable ; le père en souffre et l'admire tout à la fois. Au fond de lui-même, le père est fier de son enfant et se dit : quel homme j'ai mis au monde ! »

La veille de mon départ, le matin, Moustafa Kémal pacha avait

reçu pendant deux heures un paysan député d'Angora. Il s'agissait justement des réquisitions. Le chef écouta jusqu'au bout, quoique ses minutes soient précieuses. L'homme parti, une rapide enquête fut menée, des sanctions prises.

J'ai assisté de mon kiosque de Tchan-Kaya à mille incidents pareils. J'ai vu, dans les détails de la vie journalière, ce travail incessant, organisé, cette façon de débayer l'inutile, et de toujours capter l'essentiel ; cette communication constante avec les deux pôles : Asie, Europe ; cette faculté d'assimiler sans jamais se laisser submerger, de donner le coup de barre tantôt à droite, tantôt à gauche pour maintenir l'équilibre ; de rallier à soi tous les éléments raisonnables et conscients du monde islamique, enfin d'opérer avec le minimum de sang versé, — constante préoccupation de Moustafa Kémal et d'Ismet pacha, — et je puis dire que ce sont là les préoccupations dominantes de ceux qui mènent l'Anatolie.

Voilà ce que nous avons imparfaitement compris, troublés malgré nous par les propagandes anglo-grecques, par une véritable croisade mi-anglicane, mi-orthodoxe qui met en péril les minorités chrétiennes de l'Asie Mineure. Je me suis souvent demandé — surtout au cours de mes deux derniers voyages — comment les chefs militaires de l'Anatolie parvenaient à contraindre leurs soldats, alors que les populations qui fuyaient sous mes yeux avaient subi ce que je ne peux décrire, à ne pas user de représailles.

Cette question des responsabilités encourues par lord Curzon, par les coloniaux anglais dans la guerre sans merci qu'ils mènent depuis trois ans et demi en Anatolie est l'une des plus tragiques, des plus douloureuses qui soit. Le Grec n'est que l'instrument. Cela, le moindre paysan de là-bas, le moindre soldat vous le dira, mais cet instrument applique avec un zèle infatigable la méthode d'anéantissement total du pays envahi et de ses populations.

A la veille de l'armistice, les Grecs ravagent avec une ardeur redoublée. Ils feront un désert de ce qui est encore entre leurs mains : ce sera la ruine absolue de l'une des plus douces contrées du monde, l'extinction de tout un peuple. Le plus curieux, c'est que l'envahisseur ne ménage guère les siens, lorsqu'il les trouve sur son passage.

Avec une brutalité sans égale, il les repousse vers l'arrière, sans leur donner le temps de rien emporter de leurs biens. Le feu détruit en toute impartialité maisons musulmanes et maisons chrétiennes. L'exode des chrétiens est pire que celui des musulmans, car les premiers traversent des régions détruites, et ne trouveront pas sur leur route, même au terme de leur voyage, ce que j'ai vu à l'intérieur de l'Anatolie : cette solidarité musulmane qui panse les plaies des siens, partage avec eux ce qui lui reste, et pose, pour eux, les premières pierres du nouveau foyer.

Je citerai encore, à propos de cette troublante question des minorités chrétiennes, l'une des récentes déclarations de Moustafa Kémal devant le Parlement d'Angora :

« Il n'y a, entre les éléments chrétiens et les citoyens musulmans, aucune différence. Tous ont les mêmes droits et conserveront ces mêmes droits. »

Il fallait une singulière énergie pour parler ainsi au moment même où les populations musulmanes restées aux mains des Grecs étaient victimes d'inqualifiables traitements.

J'ai traversé, à plusieurs reprises, les quartiers chrétiens des villes et des villages de l'Anatolie occidentale. J'ai vu les femmes et les enfants ravitaillés par les municipalités, les femmes travaillant à leur gré, en pleine égalité avec les femmes musulmanes. A mes deux derniers voyages, les hommes étaient soit dans des camps de concentration, soit dans les bataillons de travaux, mais il faut en accuser l'incessante action politique anglaise à l'intérieur de l'Anatolie, qui se sert des éléments chrétiens pour organiser des soulèvements soit sur le littoral de la mer Noire, soit dans la région d'Ada Bazar et de Koniah.

Nous n'avons pas encore protesté à voix haute contre la politique orientale de l'Angleterre et de la Grèce. Cependant, par tout l'Orient musulman, le prestige de la France est immense : l'on ne cesse d'en appeler à elle, à sa justice, à son intervention. Il paraît impossible qu'elle ne parle pas tôt ou tard. L'accord d'Angora a fortifié cette croyance.

Cette exaltation de la France, je l'ai rencontrée partout, bien que,

pour cela comme pour le reste, le peuple d'Anatolie garde son sens critique et nous reproche notre lenteur à saisir les événements qui ne se passent pas sous nos yeux. Mais la France a été, de tout temps, en Orient, l'éducatrice, l'inspiratrice; ce sont ses livres, ses idées que l'on retrouve dans les plus lointaines écoles de l'Asie antérieure et jusque sur le front d'Ismet pacha.

Il ne s'agit pas là de copie servile. La force du nationalisme turc est d'avoir sauvegardé son individualité, de se tourner vers ses origines, tout en prenant chez nous ce qui lui est indispensable pour participer à cette vie moderne dont il tient à ne pas être exclu.

Il a fait le tour des nations européennes, et, malgré nos prudences et nos incertitudes, c'est encore chez nous qu'il a rencontré le plus de sincérité et de largeur d'esprit.

* * *

Une journée d'Angora peut être tout aussi chargée, tout aussi fiévreuse qu'une journée de Paris, et, bien rarement, nous arrivions au terme du programme que nous nous étions fixé.

Le départ de Tchan-Kaya s'effectuait assez avant dans la matinée. Il y avait mille choses à ne pas oublier, des paquets de journaux à rendre aux Affaires étrangères, des lettres qui devaient prendre la poste de campagne, la lutte à préparer contre le vent qui mordrait âprement au retour.

Enfin, nous étions parés contre toute éventualité. Au sortir de la tiédeur des appartements, une brusque plongée dans l'air vif, et la route, déjà si familière, se déroulait; nous arrivions au bas de la colline; là, les caghnis, toujours vrais seigneurs des chemins, nous arrêtaient; une femme chaouch — sergent — dirigeait la colonne des attelages conduits par les femmes. Le but ? Les premières lignes. Le chargement ? Des munitions. Le convoi passe.

A notre tour, nous sommes rejoints : Osman Agha de Kérasounde et son escorte nous entourent. Lui est en permission à Angora, hôte du pacha, et, demain, il rejoint son poste.

Osman Agha était le plus riche paysan de sa contrée. Élu chef par les siens, à l'unanimité, il a vendu ses biens pour constituer un régiment qu'il défraie de tout et commande lui-même ; Ismet pacha l'a incorporé, lui et ses hommes, dans l'armée régulière. Ils sont très disciplinés. Osman Agha s'est battu comme un lion à la Sakharïa ; il a bien mérité son congé, mais avoue qu'un peu d'ennui le gagne, malgré toutes les gâteries dont il est l'objet. Il est pressé de retrouver son poste.

Je lui demande ce qu'il pense de la guerre, et ce paysan-soldat qui ne sait ni lire, ni écrire, me brosse en trois phrases rapides un portrait de l'Europe, pas flatté certes, mais si vrai, si crûment campé que la saveur en est intraduisible. Les articles de journaux anglais et américains, dans lesquels il a trouvé son image sous les traits du dernier des bandits, ont aiguisé sa verve, et je lui conseille de riposter en publiant, lui aussi, des portraits vécus de ses adversaires. Il rit de tout son cœur et réplique : « Pourquoi ne le feriez-vous pas, vous qui dites toujours toute la vérité ? » Je lui réponds : « La vérité, oui, mais toute... »

Mis en confiance, il m'expose son point de vue particulier. Osman Agha est un féodal ; il exige des siens obéissance pleine et entière, mais il leur reconnaît pleinement le droit de le juger. S'il manque à la justice, à la loi, il doit être puni plus que tout autre, puisque, chez lui, il est chef. Avec un tact parfait, il s'arrête, me regarde et me fait entendre qu'il vient, par ce détour, de m'indiquer ce qu'il pense sur un sujet grave entre tous : la question du Califat. Et puis, il appelle ses hommes et repart au galop.

C'est encore l'automne, ses coloris violents, ses lumières profondes ; tantôt un coup de vent glacé souffle en rafale, suffoque, tantôt le soleil brûle.

Notre voiture pénètre en plein Angora, dans l'une de ses artères les plus peuplées, fend lentement la multitude et s'arrête devant une maison étroite et haute : l'ambassade d'Afghanistan vient de prendre ici ses quartiers d'hiver. Sur le seuil, des serviteurs nous attendent et nous font entrer. C'est aujourd'hui vendredi, le dimanche musulman ; des pelisses de fourrure, des manteaux emplissent le vestibule. Ahmed Khan Sultan a de nombreux visiteurs, mais, pour nous, il

va quitter ses hôtes, et, dans un petit salon du premier étage, nous causerons à l'aise.

Ce passionné d'Angora admire surtout ici l'ordre, la tenue, peut-être aussi l'indéfinissable élégance. Nous parlons de ce qui nous entoure, de cette guerre d'Asie, de l'Angleterre, naturellement. Alors, avec l'intraduisible grâce de l'Orient, Ahmed Khan exprime sa pensée à l'aide d'un apologue :

« L'Islam est un grand corps dont la Turquie est la tête, l'Azerbeïdjan le cou, la Perse la poitrine, l'Afghanistan le cœur, l'Inde l'abdomen. L'Égypte et la Palestine, l'Irak et le Turkestan en sont les bras et les jambes.

« Lorsque vous portez de rudes coups à la tête, est-il possible que le reste du corps ne les ressente pas ? Et l'Angleterre a par trop durement frappé sur notre tête ; tous nous avons protesté. »

Ahmed Khan est un réaliste : il a ce sens précis des situations politiques qui semble avoir aujourd'hui passé d'Europe en Asie. Avec une extrême finesse, il exposait l'idée islamique, sa prédilection pour les courageux défenseurs de l'indépendance turque. Il se défendait d'être venu ici animé de tendances anglophobes. Bien au contraire, il avait eu la ferme intention de ne se mêler en rien aux différends anglo-turcs. Son pays venait de conclure un traité d'alliance avec l'Angleterre et d'obtenir l'accès sur la mer libre ; mais, lorsqu'il avait vu les actes commis par les Grecs à l'instigation des Anglais, en bon musulman, il s'était indigné ; et, relevant sa tête fine : « Je ne crains pas l'Angleterre ; nous savons nous battre et le lui avons bien prouvé. Qu'elle ne touche plus à la Turquie, si elle veut conserver des amis musulmans. » Et, montrant d'un geste large tout ce que l'on entrevoyait de ses fenêtres : « Tout cela, n'est-ce pas aussi une civilisation ? Apercevez-vous quoi que ce soit qui puisse s'appeler barbarie ? Qui est aujourd'hui la mieux gouvernée, la plus digne de servir d'exemple : Constantinople prisonnière de l'Angleterre, ou Angora dirigée par ses chefs naturels ? Où avez-vous rencontré le plus de justice ? »

Et, ainsi que tout l'Orient, Ahmed Khan en appelait à la France, à son libéralisme.

* * *

Nous avons fait nos adieux, retrouvé la voiture. « Chez les Bolcheviks », avait dit une voix rieuse et taquine, avec un coup d'œil vers moi ; mais je n'avais pas bronché.

Que la ville paraît grande, lorsqu'il faut ainsi la traverser de part en part ! Nous côtoyions de vieilles, d'admirables pierres, des ruines romaines, des fontaines. A ces confins extrêmes d'Angora, la route devenait de plus en plus rocailleuse ; le cocher hésitait. Décidément, il n'était pas facile d'arriver jusque chez les Bolcheviks ; enfin, une vieille mosquée seldjoudide, et, tout auprès, la maison cherchée.

Personne à la porte ; nous entrons, gravissons l'escalier, pénétrons dans un grand hall désert, couvert de tapis. Quelle douce atmosphère bien close, et, sur la longue table, quel thé bien servi ! Sommes-nous vraiment en Bolchevie ?

L'un des nôtres fait quelques pas vers une porte qu'une lourde étoffe recouvre ; le mouvement a été observé : un jeune citoyen soviétiste bondit par je ne sais quelle ouverture, se place au travers du sanctuaire, — le cabinet du ministre, — et, d'un geste impérieux, nous signifie d'attendre. Il entre, reparait, une seconde plus tard : nous sommes introduits. Le ministre est absent ; le conseiller nous reçoit, assisté d'un camarade interprète.

L'abord est froid ; l'interprète s'efforce de faire diversion. Il sort certainement du milieu tsariste ; il en a l'allure et les formes. Le conseiller parle un excellent français et corrige brièvement les moindres imperfections du traducteur. Ce dernier paraît surtout avoir pour fonction de donner à son chef le loisir de réfléchir avant de répondre.

L'inévitable duel s'engage ; mais l'adversaire ne livre pas sa pensée : il cherche plutôt à saisir la mienne. Nous abordons les grandes controverses ; constamment, il se dérobera, sans exposer sa doctrine, plus désireux d'interroger que de répondre. Certaines ripostes le laissent

silencieux. Il ne perd par un mot, pas un geste. C'est la première fois, peut-être, qu'il entend un point de vue nettement français, dépouillé de toute précaution oratoire. Impossible de savoir comment il réagit. Le regard est glacé. Il semble qu'un voile opaque vienne d'être brusquement jeté sur sa pensée; toute sa volonté de concentration est visible. Aucun enthousiasme : une résolution froide, l'absorption dans l'idée fixe.

« Lorsque nous pourrons aller à Paris... » Que de sous-entendus dans ces quelques mots, quelle suavité terrible dans l'intonation !

Non, ni l'un ni l'autre, à aucun moment, nous n'avons désarmé. Moi qui suis accoutumée ici à être toujours en confiance, pour la première fois j'ai senti ce petit choc intérieur que l'on éprouve devant ce qui n'est pas sincère.

J'ai regardé, sans sympathie aucune, les portraits de Karl Marx et de Lénine. Je me suis dit que cette pièce trop luxueusement ornée donnait une étrange impression de confort, de richesse même, inconnue à Angora. J'ai pensé que la douceur extrême de cette voix était plus inquiétante que les pires éclats et qu'elle recélait une implacable volonté.

Employer tous les moyens, et l'information est l'un des plus sûrs : partout observer, tout connaître, tout relier, et par là dominer, tel est le plan qui apparaît clairement.

Et je me disais qu'il vaut mieux avoir ces terrifiants idéalistes pour adversaires que pour amis.

« Nous sommes les amis de la Turquie, ses amis de la première heure », avait plusieurs fois répété le conseiller. Par politesse pour ceux dont j'étais l'hôte, je ne lui avais pas répondu qu'il trouverait ici l'Islam en travers de sa route. Quelques instants passés dans la maison des soviets suffisait à me faire comprendre quel abîme séparait les deux doctrines. Tout ce qui me plaisait à Angora : cette liberté d'allures et de pensée, cette libre critique, cette manière mesurée de tout envisager, enfin, cette sincérité sans emphase, sans mots superflus, n'était-ce pas l'antithèse de ce qui venait de me

donner cet indéfinissable malaise, que j'aurais pareillement ressenti, si je n'avais pas su tout ce que nous savons ?

* * *

Dans la voiture, chacun se taisait ; nous allions cette fois à travers la campagne, sous une petite pluie fine, imperceptible. Tout revêtait des tonalités de nacre ; la lumière s'épanchait fluide, enveloppante de ce ciel si délicatement perlé.

Une jolie maison d'été dans un grand jardin à peine dépouillé par l'arrière-automne : l'ambassade d'Azerbeïdjan. Le ministre était descendu jusqu'au bas de l'escalier extérieur, ses gens s'étagaient sur les marches, et c'était l'accueil auquel j'étais accoutumée. Le salon était entièrement recouvert par de splendides tapis d'Azerbeïdjan.

Le ministre avait une belle tête expressive, l'allure aisée ; ici pas de réticence, mais l'impression de la vie réelle ; sur des données précises, nous allions nous entretenir, comme en Afghanistan, de construction et non de destruction. Pas de haine ; l'ardent désir de travailler en toute sécurité.

Je n'ignorais pas que l'Azerbeïdjan, si peu connu de l'Europe, possède une civilisation bien à lui, que son industrie, sa vie commerciale sont vivaces.

« Nous voici libérés de la terrible tyrannie tsariste, avait dit le ministre, sans élever la voix. Nous voici indépendants. Les soviets nous laissent libres, et nous avons plié le communisme à nos idées musulmanes. »

Sous cette forme diplomatique il était aisé de deviner que le nationalisme tel qu'Angora le pratique ne déplait pas plus aux Azerbeïdjanais qu'à leurs voisins du Caucase. Ils sont venus ici chercher appui, comme les gens de Boukhara, de la Perse le feront demain, avec leurs missions si nombreuses que les Affaires étrangères se voient aux prises avec la crise du logement.

Le ministre se plaint de l'Europe :

« Elle nous avait rayés de la carte du monde, et elle persiste à nous

ignorer. Tout seul, l'Azerbeïdjan a affirmé son existence. Nous sommes l'un des pays les plus riches qui soient. Nous avons Bakou, le pétrole, le caviar, le coton et la laine. Nous avons le blé. Notre politique intérieure est parfaitement adaptée à nos besoins et à nos coutumes. Et nous ne demandons qu'à entrer en rapports économiques avec le monde entier. »

J'avais abordé la grande question : le lien entre musulmans. Le ministre me répondit par une théorie des atomes : « Séparez-les : s'ils sont de même famille, ils tendront toujours à se rejoindre ; les espèces différentes vivent par groupements distincts. En Islam aussi se trouvent des atomes pareillement assemblés : l'atome arabe, l'atome turc et d'autres encore. Pourquoi toujours, chez vous, confondre le panislamisme, théorie tout européenne, avec le sentiment islamique indépendant du sentiment des nationalités ?

« N'avez-vous pas aussi chez vous le catholicisme, sentiment religieux, et le sentiment national, purement patriotique ? Le lien islamique est peut-être plus accentué, mais il n'intervient pas au détriment de l'autre, comme, en Europe, vous paraissez le penser.

« Nous sommes, nous aussi, des réalistes pressés de vivre, pressés de reprendre le contact avec le monde entier. »

Quelle modération dans tout cela, quel sens de la mesure ! Et toujours cette invocation à la France, celle à qui tous s'adressent pour le droit, pour la justice, celle qui ne peut pas se refuser à comprendre.

Le Gouvernement d'Angora

Décembre 1921.

Au cours de toute enquête quelque peu prolongée dans Angora, c'est toujours au Parlement que l'on finit par aboutir ; il attire irrésistiblement vers lui tout ce qui pense et lutte dans la cité du combat, et, comme il siège à peu près en permanence, c'est encore chez lui que se retrouvent, plus aisément qu'ailleurs, les personnalités de la ville.

Aux grands jours, deux cent cinquante députés environ, sur les trois cents qui le constituent, se partagent entre la salle des séances, les couloirs et les bureaux du président de l'Assemblée et des Ministres.

Aux membres du Parlement se mêlent les officiers, les intellectuels de passage, les délégations orientales et toute l'élite de l'Orient, qui sans cesse se rend à Angora. Tout musulman de marque vient ici en pèlerinage politique ; et, pour tout ce qui compte en Anatolie, ce déplacement est de rigueur.

Le secret de la propagation si rapide de la doctrine nationaliste réside dans cet échange incessant des idées et des nouvelles, effectué par les plus aptes à le bien mener.

Ainsi, en dehors des grands chefs militaires retenus à leur poste de combat, il n'est pas de personnalité nationaliste qui n'aille, de temps à autre, prendre l'air entre l'Europe et l'Asie, se renouvelant, s'enrichissant par le voyage, puis rentrant ici soit pour y exercer à nouveau quelque fonction active, soit, tout simplement, pour s'y retremper et transmettre à l'Assemblée ce qu'elle doit connaître.

C'est en se familiarisant avec le Parlement, en suivant sa vie bruisante, continue, sans cesse alimentée par l'incessant apport asiatique et européen que l'on peut comprendre comment se maintiennent si vives la fièvre d'action, la force déployée. Le rayonnement d'un pareil foyer d'énergie ne peut se concevoir à distance, et même les Turcs qui ne connaissent pas Angora ne peuvent s'en faire qu'une faible idée.

Le Parlement y vit des heures de lutte acharnée, d'autres, plus fréquentes, de travail intensif ; jamais il ne reste inerte, jamais il ne reste indifférent.

Au cours des séances, souvent fort longues, les députés entrent et sortent suivant que le débat les intéresse plus ou moins ; mais, dès que le travail commence, qu'il soit question de politique extérieure ou d'organisation intérieure, tous les visages deviennent graves, et l'attention, intense.

Vigoureux, les *hayir*, le *non* turc, fusent çà et là, catégoriques, définitifs.

L'individualisme est frappant. Chacun de ces hommes lutte de tout son pouvoir, avec toute sa conscience. L'acérbe critique frappe sans ménagements, et l'ennui, la vague lassitude n'y pénètrent pas ; l'atmosphère reste constamment électrisée.

Le député paysan veille jalousement sur ses privilèges. Que le Gouvernement propose une taxe sur les bœufs et sur les buffles ou sur les *caghnis*, le *hayir* redoublé part de tous les côtés à la fois, et il est infiniment expressif. Si la motion repoussée est énoncée à nouveau, le refus devient formidable, un ouragan s'abat sur la grande salle et

la secoue. Les bœufs et les buffles ne seront pas taxés. Le caghni conserve ses privilèges : n'est-il pas le dispensateur de toutes les forces des œuvres de guerre et des œuvres de paix ?

Si une loi sur l'organisation communale est en discussion, la même vigilance, la même ardeur se manifestent.

Chaque jour a sa vedette. Au retour de Réouf bey, échappé de Malte, j'ai assisté à l'ovation que ses collègues ne lui ménagèrent pas. Cet organisateur de la première heure, qui, par son métier de marin, s'était trouvé souvent en contact avec l'élite des officiers britanniques, s'était acquis des sympathies anglaises, avait gardé de ses relations une inclination qu'il ne dissimulait point ; les Anglais venaient de l'en guérir, et les siens le taquinaient affectueusement, mais vigoureusement, sur ses idées d'avant Malte.

Tous l'appelaient à la tribune ; il y montait, exposait brièvement, clairement ses vues, émettait quelques réflexions d'ensemble sur Malte et la politique anglaise qu'il venait d'étudier de près et tout à loisir. L'opposition du visage très doux et de la parole énergique était frappante. Chez tous, du reste, le trait essentiel est bien la volonté.

Réouf bey refusait le poste ministériel que l'Assemblée lui offrait. Il rentrait après vingt et un mois d'exil, n'ayant qu'imparfaitement suivi ce qui se passait ici ; il réclamait le temps de se mettre au point. Ayant dit en quelques mots rapides et forts ce qu'il avait à dire, il regagnait son banc ; mais une grande clameur s'élevait, persistait : il fallait céder. Une heure après, il était ministre.

Nous étions sortis. Devant le Parlement, la foule attendait les députés, tout en écoutant l'excellente musique militaire qui faisait alterner les airs d'Orient avec les mélodies d'Occident. Un grand rayon de soleil fendait les nuées de décembre éclairait cette multitude. L'horizon s'était comme élargi. Un océan de nuages aux houles profondes, creusées, déchiquetées planait sur la ville comme une voûte immense aux éclats de turquoise et d'or. C'était plus beau, plus émouvant encore que les ciels de printemps. Les traits aigus de cette ville, si violemment expressifs donnaient à son visage si magnifiquement raviné une expression tragique.

Le Parlement s'était vidé, et le jardin public rempli. Sur la route

passaient les convois conduits par les femmes, les recrues dirigées vers les camps d'Angora. Toujours la lutte, l'éternel combat. Un profond idéal relie tous ces êtres penchés vers un même espoir, et je songeais, en les regardant vivre, à cette conception si fausse que l'Europe se fait de leur œuvre tenace et sincère.

* * *

Aux Affaires étrangères, j'étais aussi un peu chez moi devant l'accueil invariablement amical, quelles que fussent l'heure, la fatigue, les exigences du courrier ou les difficultés du moment.

J'avais un fauteuil auprès du bureau d'Hikmet bey, directeur politique, qui possède la plus réelle compétence, malgré sa jeunesse. De quoi n'avons-nous pas parlé dans ces entretiens, que je prolongeais, bien que j'eusse le cuisant remords du temps que je lui faisais perdre. Munir bey, conseiller légiste, nous écoutait parfois, tout en continuant son travail. Adnan bey, vice-président de la Chambre, entraînait souvent, trouvant toujours le mot juste qui résume. Je venais de revoir, dans le bureau voisin, Youssouf Kémal bey, le ministre, toujours assiégé par les questions urgentes, dont j'ai tant aimé la parole si vivante et si vraie, l'énergique regard et la vive riposte.

Munir bey assemblait les éléments de l'édifice juridique auquel Moustafa Kémal pacha travaillait avec acharnement. La science du conseiller légiste était grande, me disaient tous les siens ; il la prodiguait en toute abnégation.

Nous refaisions souvent, Hikmet bey et moi, un grand tour d'Europe et d'Asie. Je suivais avec le plus vif attrait sa dextérité d'esprit, son sens précis des réalités. La force intellectuelle de cet homme si jeune, son effacement volontaire ne faisaient que mieux ressortir son éducation si fine et ses vues larges.

Tout autour de nous, sur les tables et les chaises étaient posés les périodiques venus de tous pays, les documents. Le papier s'amoncelait par piles compactes, le téléphone sonnait sans relâche, appelant des quatre coins de l'Anatolie. Les cavaliers porteurs de dépêches

entraient, les visiteurs se faisaient annoncer. Et tout cela, ce n'était qu'une case de la grande ruche en perpétuel travail. Malgré tout, nous poursuivions l'entretien.

Angora se trouvait alors, en décembre 1921, devant une situation nouvelle. Du côté de l'Europe, le grand effort diplomatique de Moustafa Kémal pacha était presque neutralisé par l'action anglaise. Sur ce point essentiel, la situation s'aggravait. Malgré l'accord d'Angora, malgré la victoire de la Sakharia, Londres gagnait du terrain soit en Amérique, soit même en France, mais surtout en Anatolie. Rome abdiquait pour quelques avantages immédiats. Paris hésitait, cherchant à concilier les inconciliables. Moustafa Kémal pacha avait cru gagner notre adhésion par sa politique simple, claire; il n'y parvenait pas, n'arrivant pas lui-même à régler assez rapidement les difficultés sur la frontière de Syrie.

Le malentendu si adroitement alimenté par l'Angleterre se reformait à tout instant, et, chez nous, le public, même celui de l'élite, se lassait de suivre une question qui ne lui était que très incomplètement présentée. Jugements sommaires, quelques vives attaques, de très rares vérités, si prudemment dosées qu'elles cessaient d'être impressionnantes, voilà ce qu'il rencontrait, lorsqu'il prenait la peine de chercher. L'ignorance retrouvait ses droits. Toute opinion nouvelle quelque peu vivement exprimée semblait ou un parti pris ou un paradoxe.

Avec leur sens très précis des situations, les hommes d'Angora suivaient tout cela de fort près. Ils constataient que, du côté Europe, l'isolement, le blocus moral et matériel redevenaient aussi rigoureux qu'aux premiers temps de la lutte. Et pourtant, aujourd'hui, ils existaient, ils formaient un État, ils en possédaient tous les organismes : finances, vie juridique et économique, relations extérieures, organisation intérieure. Ils avaient une belle et solide armée, de grands chefs militaires. Malgré toutes les intrigues venues de Londres, l'Anatolie parvenait non seulement à vivre, mais à prospérer dans l'ordre et la discipline. Tout voyageur européen ou américain ayant parcouru les deux zones grecque et turque en signalait le contraste, mais il se trouvait, par on ne sait quel fâcheux hasard, que ces témoignages-là

ne se répandaient pas et que, par contre, tout incident susceptible d'être exploité contre les Turcs était rapidement propagé.

Ainsi, du côté de l'Europe, incompréhension ou mauvais vouloir, avec, de temps à autre, une très rare lueur faisant présager un meilleur avenir.

Du côté de l'Asie, au contraire, du Caucase jusqu'à la Chine, de l'Inde jusqu'à l'Arabie, ce n'était qu'une voix, qu'un appel ; les musulmans de l'Afrique y participaient. D'un bout à l'autre de l'ancien empire turc et jusqu'à ces confins extrêmes où son influence avait toujours été combattue, un même cri d'espoir montait vers Angora.

Les gens de Moscou se trouvaient aux premières loges pour suivre ces développements ; les premiers ils avaient fait des avances, essayant de donner le *la*.

Le coup de force anglais du 16 mars 1920, à Constantinople, avait contribué au rapprochement entre Angora et Moscou, qui avait de sérieuses raisons pour ménager ses voisins turcs.

Au moment où la Perse et la Chine se réveillent, dans toute l'Asie antérieure, le mouvement nationaliste musulman s'appuie sur les Turcs ; chaque coup qui lui est porté le renforce. Les officiers turcs encadrent les milices. Ils sont plusieurs centaines au Boukhara. A Samarkande, à Khiva, au Turkestan, des équipes turques travaillent. En Afghanistan, l'armée est leur œuvre. Toute l'Asie occidentale, de l'Oural jusqu'au golfe d'Alexandrette, toute l'Asie centrale, c'est-à-dire la colonne vertébrale de l'Asie, de la Chine à la Méditerranée, contiennent une soixantaine de millions d'hommes qui, parlant les différents dialectes turcs, se comprennent entre eux et entendent le turc de Stamboul. Ces anneaux de la chaîne turco-mongole ont été reliés les uns aux autres par les Turcs de l'Anatolie.

En décembre 1921, Moustafa Kémal pacha endiguait de son mieux le grand torrent asiatique. Il exhortait les siens à la modération, leur rappelait les erreurs de l'ancien empire, l'Anatolie toujours sacrifiée aux provinces lointaines. C'est à peine si la Turquie venait d'échapper à la dissolution. Il rappelait encore aux siens les exigences, les dangers du présent. Il était écouté, mais l'Angleterre sourde et aveugle précipitait l'attaque.

Le premier accord diplomatique signé par le Gouvernement d'Angora le fut à Moscou le 16 mars 1921. Les relations économiques et commerciales entre la Russie et la Turquie étaient établies et comportaient, dans certaines conditions, l'aide militaire.

Le 13 octobre 1921, un accord semblable, conclu à Kars avec les républiques caucasiennes d'Azerbeïdjan, de Géorgie et d'Arménie, renouait des liens étroits entre Angora et le Caucase.

Le 2 janvier 1922, un véritable accord économique et militaire était conclu avec l'Ukraine sur les bases de celui de Moscou.

Peu après, le traité de Kars devait être renforcé par une mission turque envoyée à Tiflis.

Boukhara, le plus évolué des États de l'Asie antérieure, avait depuis longtemps commencé les échanges.

En mars 1921, fidèle à son système d'équilibre, Moustafa Kémal, au moment même où il traitait avec Moscou, signait avec l'État musulman d'Afghanistan un traité plus complet encore, le lien religieux resserrant le lien politique. Moustafa Kémal se rapprochait de la Perse, et son action directe sur la Mésopotamie qui complétait le cycle de son système défensif éveillait une grande sympathie dans l'Inde et l'Égypte.

Plus l'Occident se fermait devant lui, plus l'Orient lui ouvrait ses portes ; mais le chef suprême de l'Anatolie ne voulait pas être débordé. Il contenait, maîtrisait l'élan, envoyait les plus impétueux dépenser au loin leur trop plein d'énergie, réservait l'avenir et ne donnait accès qu'à ceux chez lesquels il devinait un équilibre pareil au sien.

Les conditions de paix envisagées par Angora en décembre 1921 ne différaient que par quelques nuances des décisions prises au Congrès de Sivas.

Smyrne, en grande partie turque, sans aucune atténuation à la souveraineté turque.

Pour Constantinople et la Thrace, les succès récents en Anatolie, le sentiment de plus en plus affermi des populations musulmanes dictaient aujourd'hui à Angora des exigences plus précises : Constantinople, Andrinople, turques au même titre que Smyrne ; les mots *capitulations*, *contrôle*, abolis du répertoire diplomatique ; l'indépendance

politique et économique absolue ; ces conditions qui, en 1919, paraissaient folles, semblaient aujourd'hui parfaitement justifiées. Tel avait été le chemin parcouru.

Moustafa Kémal pacha venait de mener, avec un brio que l'Europe, absorbée par ses propres affaires, négligea d'apprécier à son prix, les opérations militaires. Il avait lutté à un contre trois, tant au point de vue des effectifs qu'à celui du matériel. Il avait avec ses ressources obtenu un résultat inouï ; mais cela seul ne pouvait suffire. La bataille politique et diplomatique était bien autrement ardue : il venait de la conduire avec une rare maîtrise, avec la plus adroite des tactiques, profitant sans cesse des fautes de l'adversaire, les provoquant souvent, les prévoyant toujours.

Pour suivre ainsi le jeu anglais, le jeu russe, le jeu oriental, il fallait une science à toute épreuve des forces et des faiblesses de chacun.

Il n'est pas d'homme qui ait pénétré aussi avant dans l'âme d'un adversaire plus difficile à connaître : celle du grand fonctionnaire colonial anglais. Il ne méconnut pas sa puissance ; bien au contraire, il s'efforça d'en garder la notion précise et de ne pas se laisser griser par les avantages obtenus. C'est en parfaite lucidité qu'il attaque ou riposte. Il n'a pas de haine, rare privilège qui lui épargne les hâtes inutiles et lui permet d'attendre l'instant propice : pas de coup de passion, cet avant-coureur des grandes folies, mais une décision rapide, quand il est temps d'agir.

C'est toujours lui qui manœuvre : il ne se laisse jamais manœuvrer. Sans cesse en garde, il ne craint en réalité rien, ni personne. Entre les sept ou huit périls, tous aussi pressants, qui l'assaillent chaque jour, il distribue son temps et son méthodique effort.

L'Angleterre a pensé l'user, et c'est lui qui vient à bout de ses forces. Cent fois elle a repris l'assaut, utilisé toutes les armes : chaque fois il a paré le coup.

Souvent ceux qui l'entourent, auxquels il est loin d'ouvrir toute sa pensée, se fâchent, s'exaspèrent. Il laisse dire, écoute, attend. Sa propre presse le critique, il laisse faire ; son Parlement se cabre, le prend à partie : il a son imperceptible sourire, et, quand tous sont à la seconde

de perdre la tête, de faire un éclat, à cet instant précis, il intervient, rétablit la situation d'un seul mot, d'un seul geste, puis expose son idée, ralliant tout son monde sans effort apparent. Et, toujours, chaque parole, chaque acte est venu à son heure.

L'Angleterre, l'Islam : voilà les deux forces dont il n'ignore rien. La France lui est beaucoup moins familière : il ne la connaît guère que par ses livres et ses écrits. Ce n'est pas toujours là qu'elle met le meilleur d'elle-même. L'extrême défiance qui le servit contre son véritable ennemi lui nuisit auprès de nous. Il aurait gagné à se faire mieux connaître, et nous sommes, certainement, ceux qu'il a le moins aisément saisis, malgré sa si vive inclination pour nos idées, malgré son souci de nos jugements. Il est juste de dire que les seules déceptions réelles qu'il ait éprouvées sont venues de notre côté ; ses premiers élans ont été mal accueillis, mal compris ; il s'est cru trompé, et ce malentendu, plusieurs fois renouvelé, a laissé son empreinte. Cependant, l'intuition très sûre qui le caractérise le porte à surmonter cet obstacle, comme il a vaincu tant d'autres difficultés, et il a pour principe de ne jamais renoncer.

* * *

Fevzi pacha, qui dirigeait l'état-major général, occupait, à quelques kilomètres de la ville, l'ancienne école d'agriculture posée juste au sommet d'un pli de terrain. Il tenait ainsi sous son regard les abords d'Angora, la ville même, ainsi que toutes ses voies d'accès. Le très simple, mais vaste bâtiment était relié par fil à toutes les positions essentielles des lignes turques. Ici non plus le travail n'arrêtait pas ; mais est-il de plus aimable accueil que celui des hommes incessamment absorbés par les préoccupations les plus graves ?

Mon compagnon et ami le capitaine Mahmoud bey, aujourd'hui commandant, venait de disparaître discrètement ; nous étions seuls, Fevzi pacha et moi. Il m'expliquait avec une inaltérable bonne humeur ce qu'étaient les exigences d'une armée dont chaque jour accrois-

sait le nombre. Il me faisait l'historique de son développement avec une passion contenue. Je n'ignorais pas qu'il était l'une des plus hautes figures de la Turquie, l'un de ses dévouements les plus grands. En toute circonstance grave, il était appelé à donner conseil. Lorsque, aux moments critiques, il apparaissait, chacun comprenait que Moustafa Kémal pacha venait de recourir à l'homme qui était son meilleur appui pour quelque grosse partie décisive, et les plus jeunes, les plus fous s'inclinaient devant le doyen du mouvement nationaliste. Aux heures de danger, il les surpassait en jeunesse et en optimisme, mais tempérait leur fougue, et les effervescences tombaient.

Ainsi aux pires instants de la Sakharia, quand les grondements du canon montaient chaque jour plus précis, plus proches, pendant que Moustafa Kémal pacha était à la tête de ses troupes, il avait donné l'exemple, et jour et nuit l'Assemblée siégea, continuant ses travaux, suivant les opérations, aussi bien que la vie intérieure du pays. Autant que tous, Fevzi pacha voulait la paix, mais il ne la voyait pas encore proche. Les Grecs recevaient alors, en décembre 1921, des renforts considérables en matériel et en effectifs. Leurs pertes de la Sakharia venaient d'être comblées, ce qui n'était pas l'indice d'un prochain dénouement pacifique. « Nous travaillons », ajoutait le chef de l'état-major général ; et, faisant allusion à mon prochain voyage : « Vous allez parcourir la région des récents combats : regardez bien autour de vous : il vous sera facile de comprendre le présent et de lire l'avenir ».

- Il venait de m'accompagner jusqu'à ma voiture ; le cocher retenait ses chevaux, attendant le signal ; et, dans un dernier regard, je fixais la lumineuse image : Fevzi pacha, droit, souriant et si simplement énergique, entouré de ses jeunes officiers ; derrière eux, la grande maison solide, sans vains ornements, vers laquelle montaient au galop des cavaliers venus de tous les points de l'Anatolie ; en face, les sommets déjà couverts de neige, l'Anatolie vigoureuse et saine et, sur tout cela, la tonifiante brûlure du vent glacé, l'âpre stimulant du soleil. Les yeux et les visages reflétaient la clarté environnante, l'énergie et l'action, et Fevzi pacha, dans un dernier geste, me désignait les longs

convois de farine, qui, au bas de la pente, se dirigeaient lentement vers Angora.

* * *

Nous arrivions enfin chez Refet pacha, mandataire à la Défense nationale, auquel je faisais, avec un si vif regret, ma visite d'adieux. Depuis deux ans déjà, entre lui et moi l'amitié et la confiance s'étaient établies. Nous nous étions compris dès le premier abord, à Koniah, en novembre 1919, lorsque je l'avais surpris en pleine œuvre. Avec une poignée d'hommes, il tenait tête aux régiments anglais éparpillés sur la ligne. Il s'était, devant eux, implanté au Konak, puis logé en pleine ville, à quelques mètres de leurs fortes organisations.

C'était sa coutume d'aller s'installer au plus gros du danger. Koniah, terrain mouvant, menaçait d'emporter la construction nationaliste, et, dans cette première exploration, j'avais trouvé Refet pacha campé sur le volcan, organisant, gouvernant avec cet inaltérable sang-froid agrémenté d'humour et de rare élégance qui sont ses traits les plus marquants. C'était lui qui m'avait alors dévoilé la formule nationaliste. Dans une large synthèse du passé, du présent et de l'avenir, que les événements confirmèrent pleinement, il s'était plu à m'exposer le problème, indiquant si nettement les écueils et les ressources que chaque mot s'était fixé dans ma mémoire et me permettait de suivre, ultérieurement, tous les développements de cette fantastique aventure.

Récemment, nous nous étions souvenus de tout cela, et, se trouvant alors délié par le temps de ce qu'il avait dû taire, cette fois, il comblait les lacunes, élargissait l'horizon. « La guerre est, comme la vie, féconde en surprises », disait-il. Je retrouvais toujours avec la même joie cet esprit si plein d'imprévu, si débordant de verve. Il décrivait l'Asie prenant conscience de sa force ; ce qu'il ajoutait ne peut encore s'écrire aujourd'hui, mais, certes, pour cela comme pour le reste, Refet pacha ne se trompait pas.

Nous causions dans son grand bureau d'Angora, devant un feu clair, à la lueur des lampes. De temps à autre, la lourde portière se soulevait, un jeune officier entraînait, apportait un papier, repartait, et nous reprenions la phrase interrompue, regrettant, je crois, l'un et l'autre l'heure qui passait si vite. Me contant ses discussions récentes à Inéboî avec les envoyés du général Harington : « Je leur ai dit : Peut-être, si vous y mettez toutes vos forces, toutes vos ressources, viendrez-vous à bout de nous, mais, avant de mourir, nous aurons brisé les os de notre adversaire, et il restera boiteux. »

Il ajoutait avec son sourire : « Je crois qu'ils ont compris ; c'étaient des hommes intelligents. »

Je lui rappelais qu'à Koniah, il m'avait parlé de ses vingt-cinq années de campagnes ininterrompues : « Oui, dites vingt-sept aujourd'hui, et les deux dernières ont été plus dures que les vingt-cinq autres réunies. Se battre contre l'ennemi, ce n'est rien ; mais punir les siens, de pauvres gens naïfs trompés par les agents anglais, c'est terrible. »

Refet pacha faisait allusion aux troubles de Yozgad, de Tokat, provoqués par le haut commissariat britannique de Constantinople et qu'il avait été chargé de réprimer. Il n'en était pas encore consolé. Je le regardais, lui si philosophe, si bien armé contre la vie, tout à coup plié par elle ; mais il s'était déjà redressé, il souriait, et je venais de lui dire : « Venez à Paris dire tout ce que vous savez comme aucun autre. — Peut-être », avait-il répondu.

* * *

Aujourd'hui, nous déjeunions chez Djellaeddine Arif bey et Dou-rak bey, députés d'Erzeroum, en plein Angora. Dans une ruelle étroite toute proche des grandes artères débordantes de vie, les deux amis avaient trouvé, au sommet d'un véritable gratte-ciel, un logement ensoleillé, ouvert sur l'espace. Là, ils s'étaient accommodés d'un campement de fortune, oubliant l'un ses propriétés de Constantinople et du Bosphore, l'autre ses terres d'Erzeroum, et, dans ces trois pièces aux murs nus, aux meubles strictement comptés, ils vivaient en sages, avec le minimum de confort, donnant ainsi courageusement l'exemple.

Djellaleddine Arif bey fut bâtonnier de l'Ordre des avocats de Constantinople jusqu'à ce jour de mars 1920 où les Anglais jetèrent le filet sur tout ce qui comptait dans la ville. Prévenu au sortir d'une audience chez le Calife, il prit la fuite, tel qu'il était, en redingote et en escarpins vernis. Il monta ainsi dans un caïque qui l'attendait au quai du Palais et le conduisit sur la côte d'Asie. Quelques semaines plus tard, après mille péripéties et toujours avec ses escarpins, il atteignait Angora.

Sa personnalité n'était point un appoint négligeable pour cet État en formation qui recréait tout à nouveau. L'influence de Djellaleddine Arif bey fut grande. N'ignorant point les subtilités des législations occidentales, il conseillait à l'Anatolie de s'en tenir surtout au Chariat si parfaitement adapté à son peuple, et luttait contre l'occidentalisation à outrance. Son ami Dourak bey avait des idées contraires, et leur amitié n'en était pas altérée. Ces apports si différents qui renouvelaient l'Assemblée en l'enrichissant constituaient la force d'Angora. Djellaleddine Arif bey, qui fut plusieurs fois ministre, avait rempli officiellement ou officieusement diverses missions diplomatiques.

Nous avons fait route ensemble. Aux étapes, le soir, parmi les villes et les villages que nous traversions, les notables se groupaient autour de lui. Ils écoutaient, comme l'on sait encore écouter en Asie, la grande leçon d'histoire qui leur était donnée, posant des questions, obtenant sur tous les débats politiques du moment des réponses autrement précises que celles dont se contentent chez nous des gens qui n'admettraient pas de leur être comparés.

J'avais suivi avec le plus vif intérêt ces sortes de conférences qui, chaque soir, s'adressaient à un nouveau public. Je comprenais mieux ainsi cette force immense et la diffusion des idées par la parole. Les intellectuels du nationalisme la maniaient savamment ; il devenait moins surprenant ensuite de découvrir, à chaque croisée de routes, dans chaque agglomération militaire ou civile, des gens parfaitement éclairés sur leurs buts de guerre et de paix. Chez les paysans et chez les soldats, j'avais toujours recueilli la réplique directe, motivée ; maintenant, j'en saisis mieux la raison.

La force du lien qui unit tous ces hommes tient à une commune structure morale.

Djellaleddine Arif bey avait été pour nous le plus parfait, le plus attentif et charmant des compagnons de route. J'avais admiré son endurance, son action continue, autant que cette inaltérable bonne grâce qu'aucun ennui ne pouvait ébranler. Pendant les longues causeries du voyage, il m'avait longuement parlé de l'âme et du cœur du paysar anatolien.

Combien de fois m'avait-il ainsi promenade dans les détours les plus inconnus de la question nationaliste qu'il possédait à fond.

Ce jour-là, il me racontait comment il venait ici, la veille, de réunir au Parlement les députés les mieux qualifiés pour l'entendre, et leur avait décrit ses récentes expériences à Rome, à Londres et à Paris.

« Voyez-vous, nos revendications n'ont rien d'exagéré. Nous ne voulons que le droit de vivre librement, autrement dit, comme tous les peuples. Nous voulons notre place au soleil. Avant la guerre, nous étions enchaînés par les capitulations : notre industrie, notre commerce s'étaient éteints grâce aux capitulations économiques ; notre justice était paralysée par les capitulations juridiques. Pour arrêter un assassin grec, il fallait recourir à l'extrême obligeance et aux soins de Monsieur le Kavass de ce consulat. Nos pieds et nos mains liés, nous étions exhortés à marcher dans la voie du progrès, et nos liens ne nous permettaient pas même de conserver l'équilibre. Le régime capitulaire avait aboli la loi de libre concurrence.

« Nous voulons aujourd'hui, avant tout, liberté pleine et entière : liberté financière, économique, juridique, etc., dans nos frontières nationales. Le pacte national rédigé à Constantinople, en janvier 1920, lorsque nous étions sous la botte de l'Angleterre, est le minimum des conditions de vie pour la Turquie. Nous sommes tellement résolus à n'en rien abandonner que, si nous échouons, il nous suffira de laisser derrière nous cette simple épitaphe : « Le Turc a su mourir pour son indépendance ». Nous ne cherchons à intimider personne, nous ne défendons que notre droit à l'existence : chacun est maître chez soi, comme charbonnier chez lui. »

Djellaleddine Arif bey me racontait les débuts de l'organisation centrale de la Justice, qu'il a créée à Angora. Aux premiers jours, un seul collaborateur, un député. Ensuite, un personnel de vingt-cinq employés, et tout marche de façon parfaitement régulière. Ce qui occupait à Constantinople trois cents employés était déblayé le plus aisément du monde par ce personnel restreint. Toute lettre adressée au procureur recevait sa réponse dans les vingt-quatre heures, fait sans précédent. Chaque service d'Angora procéda de même, et c'est ainsi qu'en deux mois d'efforts le Gouvernement montra, par toute l'Anatolie, ce dont il était capable.

Cette organisation du début ne sera modifiée ou perfectionnée qu'après la paix. « Tout notre argent ira, jusque-là, vers la défense nationale. Les divergences d'idées ne provoquent aucune dissidence chez les députés; pas un ne voudrait faire une brèche au fonds national. Tout le monde est uni autour de la cause sacrée. »

*
* *

Plus encore que tout autre moment, j'aimais le matin à Tchan-Kaya. Une si légère cloison séparait ma chambre de la vie ambiante, un si grand nombre de fenêtres me reliait à elle que, pendant la cérémonie du feu et du bain, j'en suivais chaque incident. Le feu, c'était, après les nuits claires et glacées, le dispensateur de tous biens; mais il était fugace, parfois plein d'entrain, parfois plein d'artifices, et la bataille souvent se prolongeait. Il avait aussi une façon de disparaître à l'improviste, au moment même où sa présence était le plus désirable, qui me tenait tremblante à sa dévotion.

Enfin, tout était en ordre; ma jolie chambre claire avait repris ses airs de salon. Sur le lit, la belle étoffe brodée jetait sa note vive; les stores de toile écrue, garnis de dentelles, se balançaient au souffle impalpable et vivifiant des zéphyrs qui pénétraient de tous côtés. Un coffre ancien en noyer finement sculpté, recouvert de coussins aux nuances délicates, servait de divan, et la toilette drapée de mousseline

blanche égayée par les napperons de fine toile était si gaie ! C'était un plaisir quotidien de tout disposer à nouveau comme je l'avais trouvé.

Alors, j'ouvrais la porte sur le vestibule et faisais le tour de mon charmant domaine. Je m'amusais à tourner et à retourner dans l'élégant bureau-salon si bien disposé pour le travail. Sur la table, rien ne manquait ; le moindre objet était d'un goût délicat et simple, d'une originalité exquise. La grande fenêtre donnait sur la route, et je voyais monter régulièrement, à heure fixe, tout ce qui constitue la vie des camps. Les cavaliers apportaient les messages ou le courrier, les voitures du ravitaillement déversaient leur contenu, ou bien c'était l'auto du commandant d'Angora, celle du chef d'état-major du pacha qui grimpaient la côte, les soldats qui jouaient au soleil ; mais, discrètement, l'une des ordonnances de la grande maison, préposée à mon service, me faisait signe : le déjeuner attendait. Je traversais l'adorable petit salon d'attente, coin très pur du vieil Orient reconstitué sans une faute, et puis, je me hâtais d'arriver à la pièce favorite dans laquelle j'avais à peu près concentré toute ma vie active. L'éblouissement du matin l'animait chaque fois d'un pareil éclat. Le soleil entraît par les huit fenêtres, le grand pœle crépitait. Les tapis aux teintes douces, qui semblaient être d'anciens tapis de la Savonnerie, s'éclairaient : roses délicats, bleus suaves, blancs perlés revivaient comme à leurs premiers jours. Des divans entouraient la grande pièce octogonale ; des fauteuils profonds, immenses indiquaient encore la place des causeries d'hier, et, avec la jolie familiarité si discrète des serviteurs turcs, le sourire du mien s'indignait un peu, si peu, en montrant la table de Kutahia, aux faïences bleues, recouverte par les plateaux du déjeuner. Ils étaient chargés d'une foule de minuscules soucoupes dont les tonalités diverses auraient charmé un peintre. Le caviar sombre, les feuilles carminées de la confiture de roses, le noir des olives, le blanc délicat des œufs se faisaient mutuellement valoir ; de grosses fraises toutes rouges sous le sirop léger rappelaient l'été lointain. Les tasses du service à thé, en fine porcelaine, mettaient leur note vive auprès de la théière anglaise si **digne** et chargée de réticences.

La valeur des tons avivés par la fine lumière était d'une rare

intensité. Tout, à douze cents mètres d'altitude, se voit d'un regard plus clair.

Cependant le commandant Mahmoud bey venait d'entrer ; nous étions grands amis, assez taquins l'un et l'autre, et reprenions en hâte quelque débat interrompu la veille, ou nous nous partagions les journaux qu'il fallait rendre ce matin même pour en demander d'autres ; mais, bientôt, je disais à l'aimable compagnon de mes promenades : Si nous sortions ? Il souriait, tout accoutumé déjà à ma passion du plein air ; alors j'ouvrais impatiemment la porte qui donnait sur le grand large. Au seuil de la petite maison, un très vieil arbre étendait ses rameaux immenses, encore givrés par la nuit, et, malgré cette ombre légère, au premier contact avec le plein air, les yeux se fermaient un peu, et puis ils cherchaient le ciel, cet infini au bleu presque noir, cette voûte auprès de laquelle nos ciels d'Occident ressemblent à des plafonds bas qui arrêtent l'air et la lumière et interdisent à la pensée de se soustraire à ses quotidiennes servitudes.

Tchan-Kaya tout entier baignait dans cette clarté bleue. La haute maison de pierre blanche, que soulignaient des contrevents pourpres et coiffait un toit gris, se dressait, renvoyant autour d'elle des rayons bleutés ; les jardins revivaient, les fontaines de marbre rosissaient, les silhouettes des soldats s'accusaient dans leurs moindres lignes, et le grand cheval noir de Mouzaffer bey, un russe de pure race, guettait son jeune maître qui tardait à venir.

Nous montions tout droit, cherchant les sommets. Toute une végétation de landes : genêts, bruyères, mêlés aux plantes parfumées de l'Asie, aux arbustes nains, recouvrait le sol ; des sentiers de pâtres traçaient de fins sillons dans ce feutrage épais. En quelques minutes, le premier plateau était atteint, et nous avançons vers les grands espaces.

Là, chaque fois, je me faisais redire à nouveau les noms que j'aimais à entendre. Là-bas, si loin, vers cette trouée d'or, c'était Adalia, la Méditerranée orientale aux bleus prodigieux, onduleuse, enveloppante, côtes du soleil faites pour la brève joie humaine. A l'opposé, Inéboli, la mer Noire, aux colères profondes, la trompeuse aux si beaux instants. De l'autre côté, Koniah, les portes de Cilicie et, bien

au delà, vers ce lointain mouvant, aux lueurs plus tranchées, aux sommets de neiges éternelles, plus attirant encore, les vilayets orientaux de l'Asie antérieure, où le moindre voyage dure six mois, et dont la fascination agit si violemment sur nous, gens d'Occident, par un obscur atavisme. Pourquoi n'est-ce jamais vers l'Europe que nous regardons ? En cette saison dangereuse, tourmentée, l'appel était encore plus impérieux, et j'en oubliais d'admirer le plateau sur lequel nous nous trouvions ; ses ombres, ses ravins, ses lumières auraient dû suffire à capter le regard. L'air était saturé d'âpres parfums et de sel.

Chaque détail ressortait en relief, reposant de l'immensité. Une caravane de paysans aux vêtements colorés passait sur des ânes ; le soleil les inondait de poussière d'or. Le soldat de Kérasounde, si fièrement campé dans son noir uniforme, montait la garde, seul, auprès d'un troupeau de moutons. Il se détachait sur le fond lumineux comme le personnage principal d'une miniature persane.

Il y avait des amoncellements de rocs blancs, aériens par la couleur et par la forme ; des mirages, oasis, villes paraissant et disparaissant dans le jeu des nuages. L'air était grisant et subtil ; les cavaliers se détachaient brusquement sur les crêtes, et nous revenions plus lentement, luttant contre le vent, respirant ses effluves. A l'improviste, nous tombions sur les abords de la grande maison, sur les sentinelles, sur le kiosque, tout tiède après ce bain d'air glacé et de soleil brûlant.

Hélas ! il fallait travailler, reprendre les journaux, parcourir toutes les sottises qui s'écrivent en Europe sur les plus simples événements d'ici, prendre quelques notes, se préparer à entendre le seul témoignage qui compte vraiment : celui de cette foule qui monte jusqu'ici avec sa bonne volonté si grande, son désir si vif d'être comprise. Quelle passion de vérité anime réellement les trois quarts des êtres, lorsque, sans parti pris, vous vous penchez sur leur effort !

* * *

Baktian Galib, député de Diarbékir, Mufid effendi, député de Kirchehir, Vehby hodja, député de Koniah, venaient d'entrer, portant

la robe chère aux grands notables et le turban des hodjas. Ils avaient pris place, accepté la tasse de café et la cigarette, et nous venions d'échanger les premières phrases de courtoisie. Un silence avait suivi.

Wehby hodja, dont l'admirable tête, finement modelée par l'incessant travail de la pensée, s'était dressée, le rompit, et, dans ce langage célèbre par toute l'Assemblée par sa beauté et sa force, il me disait : « Que sont devenus les millions de musulmans qui se trouvaient dans les pays chrétiens ? Où sont les musulmans de Thessalie ? Ici, sous l'empire, partout les populations chrétiennes se sont décuplées ; elles ont largement prospéré, absorbant en grande partie les richesses du pays et les gardant pour elles. Pourquoi, chez vous, ne veut-on jamais parler que de leurs intérêts, de leur sécurité, sans tenir aucun compte de nos intérêts, de notre sécurité ? »

Oui, c'est toujours le grand grief. Wehby hodja me rappelait ainsi qu'à Constantinople, sous l'ancien régime, les plus éclairés d'entre nous ne cherchaient que bien rarement à pénétrer dans l'intimité des familles turques ; mais je lui rappelais à mon tour combien il était difficile alors de le faire sans l'éternel intermédiaire d'un Grec ou d'un Arménien. Il en convenait, ajoutant :

« Aujourd'hui, ce n'est plus le cas ; vous le savez mieux que tout autre, vous, pour laquelle, ici, rien n'est caché. Trouvez-vous donc une si profonde différence entre notre vie et celle de votre pays ? Avons-nous vraiment d'autres mœurs, d'autres idées ? »

Et en réalité, non ; le subtil hodja s'en rendait fort bien compte ; les préoccupations d'Angora me rappelaient étrangement les nôtres, et la vie des familles, l'intérieur de nos maisons. J'étais sans cesse surprise de les trouver infiniment plus proches de nous que la plupart de nos voisins européens. Ils partageaient surtout avec nous les mêmes susceptibilités, ils éprouvaient le même saisissement contre l'incompréhension et faisaient montre d'un même dédain de la calomnie.

Wehby hodja et ses compagnons m'expliquaient le point de vue des « hodjas » membres de l'Assemblée nationale, attentivement penchés sur la question religieuse et sur le problème de l'adaptation

nécessaire aux conditions nouvelles de l'Anatolie. Partout, l'Islam faisait le même effort, sans renier ses grandes forces : discipline du foyer, respect envers les chefs. « Nous ne sommes certes pas bolcheviks, disaient-ils, en souriant ; vous le dites assez souvent vous-mêmes. »

Non certes, ils étaient, comme tous ici, à égale distance du communisme et du fanatisme religieux, résolument opposés à toute destruction et fervents défenseurs de l'ordre.

Un autre jour, j'avais la surprise de voir entrer mon ancien ami d'Eski-Chéir, le vieux président de la municipalité, rencontré là-bas, en novembre 1919, et que j'avais appelé le Tigre d'Eski-Chéir, tant il ressemblait à notre ancien président du Conseil. Il en riait encore.

Une autre fois, c'était Békir Sami bey, arrivé d'Europe le matin même, apportant des nouvelles toutes fraîches. Il était encore tout imprégné de ce qu'il venait de vivre ; et, en l'écoutant, je retrouvais les deux points de vue politiques si différents : là-bas, ici. En réalité, il était encore là-bas ; dans quelques jours, se retrem pant à nouveau dans la dure lutte d'ici, il verrait tout sous un autre angle : celui de l'homme qui se bat.



Vers la chute du jour, nous sortions de nouveau, allant souvent surprendre les jeunes femmes, nos voisines, lorsqu'elles n'avaient pas annoncé leur visite. Leur temps était tout aussi rempli que celui des femmes les plus actives de l'Occident. Elles en partageaient une partie entre les occupations familiales : tenue de la maison, éducation et instruction des enfants ; l'autre appartenait au pays.

Les devoirs du foyer n'étaient pas une sinécure. Derrière le personnel très restreint, la maîtresse de maison opérait elle-même, mettant tout son amour-propre à faire oublier les difficultés du campement. Les « cabanes », ces châlets-villas qui, à l'extérieur, semblaient assez vastes, ne contenaient guère, en réalité, que trois ou quatre chambres. Il fallait y organiser, par des prodiges d'ingéniosité, un train de maison. Les écoles étant fort éloignées, les jeunes mères faisaient la classe.

Elles s'occupaient activement des paysannes du voisinage, et chacune s'intéressait, de plus, à quelque œuvre particulière fondée entre femmes. Et puis, il fallait, au premier signal, être prêtes à partir pour quelque mission à Constantinople et franchir bravement le barrage anglo-grec, ou accompagner, à l'improviste, leur mari envoyé dans quelque province lointaine de l'Asie et participer à son action. Jamais le lendemain ne leur appartenait. C'était l'inconnu. La vie même, à Angora, semblait toujours un bien fragile. Qui pouvait jamais compter sur l'avenir ? Tous ici se donnaient corps et âme à une seule œuvre. Celle-ci pouvait exiger d'eux à tout moment le suprême sacrifice, et, réellement, vivre, mourir ne comptaient plus guère.

Ces choses-là ne se disaient jamais ; il fallait les saisir au vol dans un mot, dans un regard, savoir deviner le sens de ces fines, imperceptibles rides qui marquaient déjà de si jeunes visages et trahissaient le peu de sommeil autant que l'attente anxieuse.

Aucune ne se plaignait. Les surprenez-vous en plein travail, elles connaissaient l'art de revêtir, en quelques minutes, la jolie robe toujours fraîche qui les paraît exquisement. Malgré les sévères lois somptuaires d'Angora, l'étoffe venue de Stamboul avait bravé toutes les défenses.

Élégantes et raffinées autant que dans leurs salons de Constantinople, elles entraient, le sourire aux lèvres, comme si rien ne les préoccupait ; elles causaient, cherchant surtout à distraire leur hôte. La tension de l'énergie se trahissait parfois dans un geste, dans un mouvement plus vif des jolies têtes toujours en éveil.

Ce n'est certes pas elles qui auraient rappelé la valeur d'une action à laquelle tous les chefs rendaient un même hommage. Elles étaient trop fières pour jamais en parler, tout en sachant fort bien que, sans leur aide, les hommes n'auraient pas dominé tant d'obstacles. Elles étaient les associées discrètes, infatigables, passionnément patriotes, avec un élan de tout l'être, comme si des siècles de demi-sommeil leur avaient donné une inépuisable vitalité. Elles symbolisaient toutes, avec leur grâce si particulière, ce réveil de l'Asie et ses émerveillements.

Les jeunes femmes, leurs propos, leur vie frémissante et discrète étaient le charme le plus prenant d'Angora, ce qui faisait le mieux saisir

les raisons profondes du développement si rapide de l'idée nationaliste. Les enfants ressemblaient aux mères, reproduisaient leurs âmes, avec une note plus impétueuse encore, un plus grand orgueil de la victoire.

Nous parlions de tout dans ces visites du soir : de l'Europe, de Paris surtout, mais en revenant toujours au présent, à ses perplexités. Elles étaient lettrées, — cela encore, il fallait le découvrir, — passionnément nationalistes sur ce point comme sur les autres, et travaillaient, en tout premier lieu, leur langue, ce turc renouvelé, leur musique nationale, leurs arts nationaux. Presque toutes écrivaient. Je ne crois pas que leurs rivalités féminines eussent l'âpreté des nôtres ; la solidarité entre femmes musulmanes est grande, et, de plus, un lien tout-puissant les unissait : celui qui naît d'une même lutte, d'un même danger. Leur temps ne suffisait pas à tout ce qu'il fallait faire. Elles avaient plus d'excès de vie, plus de violence cachée que les hommes, n'étant pas, comme eux, assouplies par la discipline hiérarchique. Leur spontanéité, leur fantaisie demeuraient intactes.

De quelle jeune gaité riaient-elles, lorsque quelque périodique d'Occident remettait sous leurs yeux tout ce qu'a d'erroné le cliché courant sur « la femme turque » !

Elles sont l'avenir.

*
* *

Ce soir, le commandant d'Angora, Fuad bey, est venu, en voisin, partager notre repas.

Grand, mince, si jeune malgré ses campagnes et ses captivités, il s'exprime en français, avec goût, avec une jolie élégance militaire. J'ai mille questions à lui poser. Il a promis de répondre à toutes.

En le regardant, je vais m'étonner une fois de plus de rencontrer ici un grand nombre d'hommes racés, autant qu'on peut l'être, physiquement et intellectuellement, avec lesquels il est possible d'aborder tous les sujets, toutes les controverses, sans jamais qu'une gêne intervienne. Nous ne savons plus, en Occident, causer ainsi avec cette vérité sans rudesse et cette continuité sans lassitude.

J'avais, devant moi, l'homme le plus occupé de tout Angora, celui sur lequel reposait le plus grand nombre de responsabilités immédiates. Je connaissais à peu près sa vie de travail, je savais que ses nuits ressemblaient fort à ses journées. Qui l'aurait pensé en le voyant si calme, si maître de lui-même devant mes questions précipitées, car c'était moi qu'inquiétait seule, en apparence, la fuite du temps.

Fuad bey venait de me décrire stratégiquement, dans tous ses détails, la lutte autour de la Sakharïa, dont il était l'un des héros. Compagnon d'armes de Moustafa Kémal pacha, depuis leur prime jeunesse, sur combien de champs de bataille ne l'avait-il pas suivi ?

Ils étaient ensemble en Palestine, pendant la grande guerre, lorsque Fuad bey, pris par les Anglais, fut déporté au désert, entre les fils de fer barbelés. « Tout ce qui peut blesser l'honneur nous ayant été imposé, un jour, usant de ma responsabilité de commandant du camp, je me résolus à en finir. Je pris avec moi quelques-uns de mes officiers, et, abordant le commandant anglais, je lui adresse la parole sur le ton même qu'il adoptait envers nous. « C'est bien, lui dis-je, tuez-moi, si vous le voulez, cela nous est fort égal, mais, dorénavant, nous ne supporterons plus une seule de vos grossièretés. »

« A ma profonde surprise, il me tourna le dos sans répliquer. Par la suite, nos relations devinrent presque courtoises. »

Fuad bey évoquait le poignant souvenir des 10.000 prisonniers de guerre turcs, aveuglés par le désert, par les travaux inutiles en plein soleil, et toute l'horreur des camps de concentration, de l'impuissance totale à secourir les siens.

Les familles turques étaient venues en grand nombre pour secourir les captifs; l'impitoyable consigne ne le permit pas : elles furent maintenues à distance. Leurs plaintes devenant gênantes, femmes et enfants furent parqués dans des camps spéciaux également barbelés, et, comme toujours, la torture morale surpasse de beaucoup la souffrance physique.

« Ah ! l'horreur de cette captivité ! disait lentement Fuad bey, d'une voix assourdie ; aussi sommes-nous bien armés par elle, nous qui l'avons subie. Nous le connaissons, l'impitoyable adversaire, celui

qui ne connaît pas la pitié et pour lequel le mot *civilisé* ne s'étend qu'à lui-même. »

*
* *

Nous dînions en Azerbeïdjan. Je venais de m'habiller à Angora même, après une longue tournée de visites, et c'était une curieuse impression que de monter, en grande tenue du soir, dans la voiture ouverte, par une nuit de plein hiver asiatique, marquant moins 20 degrés au thermomètre. L'air était délicieux, si sec que la sensation du froid s'atténuait très vite. Le ciel magnifiquement étoilé était un scintillement infini. Nous dépassions Angora ; les chevaux hésitaient devant la grande route couverte de neige et profondément ravinée. Dans le lointain rougeoyaient des torches signalant le portail que nous devions atteindre. Elles formaient un grand sillage de lumière capricieuse, s'agitaient autour des jardins, encadrant la maison.

Des tapis recouvraient les marches de l'escalier extérieur, et nous nous arrêtions un instant, avant de le gravir, pour regarder l'étrange et charmant spectacle de ces gens, de ces torches courant à travers la nuit.

Dans cette sorte de grand hall allongé qui est le centre de la vie intérieure des maisons orientales, le couvert était mis pour de nombreux convives. Une foule de petites assiettes chargées des mets de l'Azerbeïdjan ornaient la longue table. L'orchestre commençait à jouer, l'assistance était à peu près au complet ; mais non, il y manquait le personnage essentiel : le pacha. Lui toujours si ponctuel se faisait attendre. Un peu de nervosité passait déjà sur tous. Chacun tendait l'oreille. Youssouf Kémal bey, perdant patience, allait au téléphone ; le ministre d'Azerbeïdjan essayait vainement de distraire ses hôtes ; ils restaient silencieux ; mais le bruit d'un moteur dissipait l'inquiétude ; quelques secondes après, Moustafa Kémal pacha entra de son pas vif et s'excusait avec toute sa bonne grâce : une panne d'auto l'avait immobilisé en pleine route ; il faisait le tour des invités, trouvant un mot charmant pour chacun. Le cercle se formait autour de lui, les hommes les plus éloignés les uns des autres se coudoyaient.

Peu après, Turquie, Azerbeïdjan, Ukraine, Soviets étaient rassemblés autour d'une même table, mais par groupements distincts. Le repas commençait, les discours aussi.

Le ministre d'Azerbeïdjan ouvrait le feu, et, se tournant vers moi, me rappelait que, si la France n'était pas indifférente à l'effort d'Angora, si, pour elle, l'indépendance des peuples n'était pas un vain mot, par contre, elle se désintéressait de l'Azerbeïdjan. Il ne comptait pas pour elle. Pourquoi ? Énumérant les richesses de son pays, il insistait sur la nécessité de son indépendance complète pour toutes ses relations extérieures et politiques.

« Chez vous, que sait-on de notre régime actuel ? » Refaisant le parallèle entre la Révolution française et la révolution de l'Orient, il ajoutait : « Aujourd'hui, l'Orient répète ce que vous avez accompli, en se basant sur des principes plus larges, plus élevés, parce que le champ est plus vaste. Nous, les Orientaux, nous espérons que la France, source de lumière pour l'humanité, pays qui a trouvé les principes des droits de l'homme, reconnaîtra, la première, la légalité de notre gouvernement actuel.

« A ce moment, malgré la sincérité de la bienveillance que la France accorde à l'Orient, elle est retenue par des liens qui entravent son sentiment réel. Ce dualisme est contraire à toutes ses traditions historiques. Autrefois, elle était la lumière. Aujourd'hui, nous ne l'apercevons qu'à travers une ombre profonde. »

Youssef Kémal bey répondait, rappelant l'accord récemment conclu entre Angora et nous, et l'intervention réitérée de la France à chaque conférence pour l'Orient ; mais le représentant des Soviets se levait et commençait une attaque de grand style, en français, pour que je n'en perdisse pas un seul mot. Du reste, tourné vers moi, il manifestait clairement son intention de m'adresser le grand réquisitoire contre la France, coupable envers la Russie révolutionnaire de s'être faite l'oppresseur des opprimés.

Alors, Moustafa Kémal pacha, prenant la parole en turc, saisissant la balle au bond, développait ce thème hardi : « Il n'y a ni oppressions, ni opprimés. Il n'y a que ceux qui consentent à se laisser opprimer ».

En quelques phrases adroites, précises, il construisait sa thèse avec une prodigieuse dextérité, démontrant ce que peuvent l'ordre et la volonté. Vraiment, il parlait en maître, malgré son ton de bonne humeur. Il donnait à ce discours improvisé le soin qu'il apportait à toutes choses, l'esprit sans cesse alerté, mettant chaque fait à sa place; et puis, rompant la série des discours qui aurait pu s'éterniser, il m'entraînait du côté des musiciens, me montrant leurs instruments, appelant mon attention sur le rythme si spécial de leurs chants. C'était tout un cours de musique orientale. Il réclamait pour moi les danses de l'Azerbeïdjan : elles décrivaient la détresse d'un peuple courbé sous le joug, ses douleurs, ses accablements et ses premiers espoirs.

Sur un imperceptible geste du pacha, Mahmoud bey s'approcha avec ma fourrure, suivant le signal convenu, et nous partions les premiers, montant vers Tchan-Kaya dans la magnificence de la nuit.

*
* *

Dès l'aube d'un splendide matin d'hiver, les soldats au turban noir dégringolaient en vitesse par tous les sentiers de la colline ; ils accouraient au ralliement. Tout un régiment venait encore d'arriver à Angora, musique militaire en tête. De tous côtés, chacun prenait son poste et, paré, astiqué, s'alignait.

Dans quelques instants la délégation d'Ukraine arriverait. Les officiers de la maison de Moustafa Kémal pacha attendaient. Tout était prêt.

Dans la lumière claire, précise, l'auto des Ukrainiens montait vivement la côte, s'arrêtait. Le général Fronze descendait, suivi de son état-major. Il passait l'inspection sous le feu des regards turcs, connaisseurs difficiles, et il s'en tirait très bien. C'étaient de fort beaux soldats qui lui faisaient face, le fixant droit dans les yeux.

Une vive curiosité passait dans son regard, et, visiblement surpris, il marchait vers la grande maison où le pacha l'attendait.

*
* *

Je venais de vivre six courtes semaines à Angora. Ce troisième voyage en Turquie nationaliste était le plus complet, le plus émouvant de tous. Je n'en ai retracé que quelques épisodes entre mille impressions si vivement ressenties.

Cette fois, grâce à l'accueil dont je ne saurais oublier la confiance et l'élan, j'avais pu vraiment pénétrer l'esprit des hommes et aller jusqu'au cœur des choses. Tout venait de m'être ouvert, tout m'avait été dit. Menant mon enquête à ma guise, en pleine indépendance, je connaissais ce qui, jusque-là, avait été caché à tout étranger. C'est que, étant venue la première, bien avant tous les autres, j'étais un peu de la maison.

Pour lire Angora à livre ouvert, il suffit d'un peu de bonne volonté, d'y venir sans idée toute faite, d'oublier d'anciennes expériences orientales, car tout ici est neuf, vigoureux.

La ligne essentielle du développement nationaliste est bien posée. Chacun va de l'avant, sans s'attarder au succès d'hier, prévoyant les difficultés de demain.

L'unité nationale résulte de l'attaque anglaise. Sans ses durs coups, les terribles sacrifices n'auraient pas été endurés, les chefs auraient usé leur prestige. Les Anglais ont fait de chaque Anatolien un combattant acharné, un patriote exaspéré.

L'Anatolie est devenue un grand camp militaire où chaque homme, chaque femme a son poste de combat.

Angora personnifie cette résistance; le chef des premières heures en est le cerveau; mais qui pourra jamais rendre la diversité, le mouvement rapide de cette vie? Pourtant tout ici est lumière, et, cependant, le rideau une fois tiré derrière vous, tout redevient mystérieux, et, jusqu'au jour où, ne sachant plus et voulant savoir, vous reviendrez vous informer aux sources mêmes, vous ne saurez plus rien.

Bientôt même, sous l'inconsciente emprise des propagandes et des nouvelles dénaturées, vous oublierez un peu ce qui, là-bas, vous parut si ferme et si simple.

Aujourd'hui, l'œuvre qui s'y achève ne dépend plus d'un seul homme ; mais, sollicités par l'Asie, guettés par l'Europe, pris entre deux politiques, vers laquelle se tourneront les hommes d'Angora ?

CHAPITRE VII

Chez Ismet Pacha

AK-CHÉIR, KONIAH

Décembre 1921

Nous venions de quitter Angora. C'était le 25 décembre à l'aube. La draisine glissait rapide sur le rail, et, tournée une dernière fois vers la petite station, j'apercevais indistinctement le groupe des amis. Il fallait déjà se souvenir pour retrouver l'expression des regards attristés, pour entendre les voix remarquer : « Vous voilà en toilette de voyageuse : vous n'êtes déjà plus ici ». Que de choses l'on s'efforce vainement, de part et d'autre, de concentrer dans les dernières paroles, celles qu'il ne sera plus possible de compléter !

Je les quittais encore sur l'inconnu le plus poignant, avec cette sourde angoisse d'avoir tout saisi, mais de ne pas savoir si je pourrais faire revivre chez moi un peu de cette atmosphère si spéciale. Je devinais en eux non pas le découragement, mais la conviction profonde qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes. Si, à mon premier voyage, ils avaient pu penser qu'il suffirait de se laisser observer et puis de dévoiler la tenace intrigue pour en neutraliser l'effet, — cette

fois, ils ne gardaient plus d'illusion, et, dans ce grand effort qu'ils venaient de renouveler pour se faire bien connaître, entraient infiniment plus d'amitié et de fierté que d'autres sentiments plus précis.

Je l'avais pleinement saisi, et voilà pourquoi, cette fois, je les quittais avec un regret plus vif. Chez tous ces réalistes, j'avais découvert un idéal hautement désintéressé.

Tous ceux qui ont mené longtemps quelque rude lutte n'ignorent pas que le spectateur européen, surtout, se lasse du spectacle qui se prolonge. Il s'en détourne. Les sympathies, les curiosités des premiers jours s'atténuent. Il faut, pour les ranimer, le succès retentissant, celui qui ne s'obtient pas sans de très gros risques. Si Angora ne voulait pas les courir, il devait cependant se tenir toujours prêt à saisir la chance, à satisfaire un jour, pleinement, l'Anatolie, et le difficile équilibre entre l'action militaire et l'organisation intérieure ne devait pas être un instant négligé. A mesure que l'éloignement commençait, déjà sortie de cette atmosphère électrisée, je voyais plus nettement les dangers amassés sur ce centre de la résistance. J'allais pénétrer dans une zone nouvelle : celle d'un travail unique aux résultats tangibles.

L'étape d'aujourd'hui serait longue. Ordre avait été donné d'accélérer le plus possible nos mouvements. Nous marchions droit sur la Sakharia, traversant ces grands espaces marécageux, coupés de terres fertiles, qui s'étendent autour d'Angora. Tout était gelé ; des vols d'oiseaux sauvages s'abattaient des deux côtés de la ligne, chassant activement ; des troupeaux allaient d'un village à un autre. Et voici que les premières dévastations apparaissaient, les premiers villages squelettiques, les ponts brisés.

Sur la ligne, les ouvriers réparaient fièvreusement ; nous devions ralentir ; il était facile de suivre par les traces de l'incendie et des explosions le recul grec. Plus nous avançons, plus la zone de détresse s'élargissait. Deux grands tanks déchiquetés par l'artillerie turque gisaient dans les champs, et la monotonie de la vision navrante se déroulait inflexible, tragique.

Nous venions d'atteindre les boucles allongées de la Sakharia. Mahmoud Bey m'expliquait, sur le terrain, les différents mouvements de la bataille ; le sol était encore complètement bouleversé, et partout,

telles des fourmis laborieuses, les équipes de travailleurs se hâtaient.

Devant cette colline, dix fois, douze fois les Turcs chargèrent à la baïonnette. Ici, Moustafa Kémal lui-même commanda l'attaque, galvanisant ses soldats ; là, Kiazim pacha, le plus jeune général de l'armée turque, chez lequel nous allions dîner ce soir, gagna ses galons par le prodigieux rétablissement d'une situation compromise... Le sol n'était plus qu'une succession de trous, qu'un amas de débris ; et les équipes débayaient toujours, la voie devenait de moins en moins sûre. A Beylik-Keupru, l'un des points sur lesquels la longue bataille avait fait rage, notre automotrice s'arrêta net devant un amas de ferraille enchevêtrée. Le patient travail continuait.

Nous venions de quitter la draisine qui, déjà, repartait pour Angora. Un officier de Kiazim pacha nous attendait avec l'auto du général et la voiture des bagages. Tandis que tout cela s'organisait, je suivais les évolutions des troupes. Gaîment, vivement elles se débrouillaient, déchargeant un long train arrêté au bord du dernier rail.

En nous hâtant, il serait possible d'atteindre le soir le quartier général de Kiazim pacha, où m'attendait Ismet pacha qui me faisait la grande surprise d'être venu à ma rencontre ; mais, entre Beylik-Keupru et Sivri-Hissar, évitant la route détrempée par les dernières pluies, nous aurions à franchir des pistes en pleins champs, semées d'obstacles et de ravins. La moindre panne nous immobiliserait à la nuit, dans une région où tous les villages étaient détruits ; et l'officier responsable hâtait de son mieux la mise en marche. La voiture des bagages suivrait comme elle pourrait. La pluie menaçait : il fallait partir.

Nous avions démarré, commençant de suite à lutter contre l'étroite piste aux courbes fantaisistes courant du fleuve à la montagne. Il n'est pas de sol plus varié, plus capricieux que celui de l'Anatolie. Nous suivions avec un intérêt passionné le combat entre l'auto et le terrain. Tantôt nous grimpions à pic, et les roues se plaquaient contre le ravin, cherchant la tangente ; tantôt nous passions à gué quelque rivière. J'admirais, cette fois encore, l'incroyable audace des chauffeurs turcs. Aux sauts d'obstacles, nous nous assouplissions instinctivement pour parer au choc inévitable. L'auto grinçait,

GAULIS-Angora.

peinaït; le réservoir d'eau se mettait à bouillir; le chauffeur, au prix d'une gymnastique périlleuse, descendait jusqu'à la rivière, et nous repartions, tombions dans un lac de boue, en sortions, pour croiser des chars de paysans, qui nous obligeaient à de nouvelles acrobaties. Nous abordions de face un gros village totalement en ruines : c'était cette fois la fatale panne.

Quelques villageois avaient dressé des toiles autour des pierres de leurs maisons détruites et campaient là. De suite, ils nous entourèrent, contant leurs malheurs. Les Grecs avaient tout pillé, tout brûlé, violant les femmes et les fillettes, tuant les hommes jeunes, emmenant ce qu'ils ne tuaient pas.

Les survivants, une soixantaine, avaient pu fuir dans la montagne. Ils venaient de rentrer et se refusaient, malgré toutes les exhortations, à remonter vers l'intérieur. « Mais vous ne possédez plus rien, ni troupeaux, ni instruments de travail; vous périrez de froid. » Ils secouaient la tête, gardant leur idée. Quelques femmes et quelques enfants se tenaient à l'écart sous des tentes improvisées, semblant vivre seules. Nous n'osions pas demander pourquoi.

Notre chauffeur avait découvert un forgeron, un charron, et réparait activement. La nuit tombait sur cette misère sans plainte, sans révolte. Les deux officiers qui m'escortaient cherchaient à persuader aux hommes d'organiser le départ; mais, montrant leurs champs et les débris de leurs maisons, ils répondaient : « C'était un si beau village ! Tout autour, la terre est fertile : nous voulons rester ». Malgré l'hiver, malgré la ruine, un peu de la douceur des vallons de l'Anatolie subsistait encore.

Le moteur fonctionnait : nous pouvions continuer la route. Le plus difficile était fait. Il ne s'agissait plus, dans l'obscurité, que d'éviter les transports, et nous pressions l'allure. Vaguement apparaissaient les abords d'une ville, des murs clôturant de grands vergers, des rues montueuses, des maisons hautes. L'auto s'arrêtait devant un seuil élevé sur lequel s'étagaient des gens brandissant des lanternes : nous entrions chez le premier des notables de Sivri-Hissar. Tout était préparé pour une réception solennelle; mais les voyageurs sont parfois des hôtes décevants : ne songeant qu'à nous précipiter vers le quartier

où l'on continuait à nous attendre, allégés de toute surcharge, nous repartions précipitamment.

Cette fois, enfin, nous touchions au but : une grande maison de bois toute simple, centre de la vie militaire de toute la région. Ismet pacha m'accueillait, me reprochant amicalement de m'être si longuement attardée à Angora et de ne lui consacrer qu'un très petit nombre de jours. Il me faisait comprendre, avec son tact charmant, qu'il avait fait un très long trajet pour venir me rejoindre ici et me montrer lui-même son terrain d'activité.

Dès demain matin, je serais son hôte; nous allions faire, dans l'auto qui venait de se comporter si bravement, avec le chauffeur renommé pour son adresse, le tour des lignes turques, de Sivri-Hissar à Tchay, parallèles aux lignes grecques entre Eski-Chéir et Afioun-Karahissar. « Départ à neuf heures, heure militaire, me disait-il en riant; je sais qu'avec vous il n'y a jamais de retard. »

Rapidement, nous évoquions les événements récents : l'évacuation d'Eski-Chéir, la Sakharia. Aujourd'hui, Ismet pacha commandait tout le front de l'Ouest, que nous allions parcourir. Seul responsable de ce qui s'y passait, il devait pourvoir à ses besoins, prévenir chaque mouvement de l'ennemi. S'il travaillait en toute amitié, en toute intimité avec Moustafa Kémal pacha, son initiative n'en était pas moins complète; et qu'il eût pris la peine de venir nous montrer lui-même son effort nous touchait plus que toute autre chose.

« Mais nous causerons demain, disait-il, nous en aurons le temps. Venez voir Kiazim pacha. »

Et nous entrions dans le bureau du commandant de Sivri-Hissar, vrai campement de front, organisé depuis la fuite assez récente de l'ennemi qui, longtemps, avait tenu bon sur ce point, s'acharnant à garder cette position de toute importance; espérant la reprendre incessamment, il ne l'avait pas détruite, se bornant à maltraiter, à piller, à menacer.

Kiazim pacha avait sauvé Sivri-Hissar en brusquant la reprise. Intimidé par les louanges de son chef, il se défendait doucement et s'excusait d'être surpris en plein travail, en tenue de front : je n'étais plus attendue ce soir. Si jeune, si droit et cependant si fortement

marqué par la lutte, c'était bien une figure de soldat, au regard direct, au franc sourire. « Ici, nous ne faisons que la guerre, disait-il, et ne pensons qu'à elle. » Cependant, les deux pachas nous questionnaient sur Angora, sur l'Assemblée. C'est que, ici, bien plus qu'en Occident, le sentiment populaire reste le facteur essentiel du succès.

Mille indices faisaient prévoir quelque tentative de l'ennemi. Dans Sivri-Hissar, à peine libérée, encore menacée, la population civile demeurait nerveuse, et la jolie petite ville, serrée contre la montagne, frémissait, s'agitait même en pleine nuit, ne pouvant se résoudre à dormir.

De retour chez le grand notable, nous étions impatiemment questionnés. « Que disent les pachas ? Sont-ils certains de contenir l'ennemi ? Ne serons-nous plus envahis ? Ah ! que l'on nous donne des armes. Nous ne voulons pas subir une seconde fois ce que nous avons subi. » Mais, ayant promis de recevoir le lendemain matin, dès sept heures, je refusai de parler davantage, et, dans l'immense pièce certainement ornée de tout ce que l'on avait pu sauver de plus précieux, j'étais seule pour un bref repos. Malgré l'heure très tardive, la sourde angoisse de la ville continuait à se manifester. Le piétinement des cavaliers, le roulement des autos, l'aboiement des chiens se mêlaient. Derrière cette montagne noire qui se dressait tout auprès de mes petites fenêtres se trouvait Eski-Chéir et les avant-postes grecs.

* * *

Aucun lit ne vaut quelques bons matelas posés à même le sol et recouverts d'étoffes soyeuses et douces. Sivri-Hissar avait fini par s'endormir, ou c'était moi qui ne l'entendais plus. Quoi qu'il en soit, lorsque je compris confusément que l'une des femmes de la maison préparait mon lever, je ne songeai qu'à retarder l'instant fatal ; mais elle insistait, muette, attisant le bois, remuant une aiguière d'argent remplie d'eau bouillante, agitant la grande bassine de cuivre, posant la théière à la turque sur les braises du *mangal*, apportant le grand plateau rond et flexible chargé à profusion des mets du déjeuner.

Puis, découragée, elle s'était assise, attendant, les mains croisées, que je voulusse bien ouvrir les yeux. Je regardai ma montre : cinq heures ! et j'avais promis d'être prête à sept. Il y avait bien de quoi

se fâcher, ou s'endormir à nouveau. Des pas menus se glissaient contre ma porte : toute la maison guettait mon lever. Le plus simple était encore de s'exécuter.

La toilette faite, le paquetage terminé, d'autres ombres féminines surgissaient, et, comme par enchantement, le lit, les valises, les accessoires de la toilette, le déjeuner, tout avait disparu. Les tapis bien tirés, les meubles redressés, nul n'aurait pu croire que le salon venait d'être provisoirement métamorphosé en chambre à coucher. La méticuleuse propreté des maisons turques apparaissait dans les moindres détails.

Le maître de la maison entra le premier, revêtu de l'ancien costume turc, et me présentait les femmes de sa famille : mère, épouse, belles-sœurs, puis une ribambelle d'enfants de tous âges, élevés en commun dans cette maison habitée par trois frères. Du bébé dernier né jusqu'au garçon de quatorze ans qui déjà, fièrement, faisait l'homme sous son kalpak d'astrakan et son costume nationaliste, tous étaient assemblés. Nous échangeâmes quelques mots, complétant par signes la pauvreté de mon vocabulaire, et, pour que nous fussions plus à l'aise, le chef de la famille sortait discrètement, me laissant seule avec les femmes.

Alors, ce fut la lugubre histoire tant de fois entendue, dite par les victimes avec la rancœur, la violence de ces désespoirs que rien ne consolait. L'une d'elles répétait sourdement ces mots, comme une lamentation sans fin : « Yunan, Inguilterra », « Grèce, Angleterre », noms qui résument par toute l'Anatolie l'exécution suprême.

Quand elles eurent terminé l'effroyable récit, le vieux patriarche les fit sortir et me dit : « Tu les as entendues ? Pourquoi n'avions-nous pas des armes ? Demande à nos pachas de nous en donner. Après cela, ils pourront le laisser entrer, cet ennemi qui n'est qu'un meurtrier et brûle les fils vivants sous les yeux de leur mère. Nous nous chargeons de lui : pas un ne sortira d'ici. »

Et puis, comme tous me l'avaient dit six mois auparavant à Eski-Chéir, à Biledjik, il ajoutait, lui aussi : « Est-ce donc cela, la civilisation de l'Occident ? »

* * *

A neuf heures, ayant fait mes adieux à Kiazim pacha, devant la foule assemblée autour du quartier général, je montais en auto avec

Ismet pacha, essayant de me persuader qu'il ne voyait pas la formidable invasion de mes petits colis dans sa voiture. Le gros bagage était déjà parti, et j'avais, trop tard, contemplé avec effroi l'ensemble de ce que j'avais gardé.

Pourtant, hier soir, ne m'avait-il pas dit : « Prenez le minimum, car l'étape sera longue, et nous marcherons presque toujours sans chemin, à travers la montagne » ! J'avais répondu : « Je prendrai mon nécessaire de voyage, mon kodak, un plaid... » Il avait souri. Aujourd'hui, sans rien dire, il escaladait mes valises et se casait, comme il le pouvait, entre les obstacles. Un instant après, comme le moteur se mettait en marche : « Avez-vous compté vos colis ? demandait-il. — Non, répondis-je. — Il faut les compter, il faut toujours compter ses colis quand on voyage » ; et, si gentiment, si patiemment, avec un rien de taquinerie, il vint à bout de cette opération. Le total s'élevait à dix, de dimensions variées ; et comme, un peu confuse tout de même, je m'excusais : « Mais non, c'est prodigieux ! » Et, s'adressant à son officier d'ordonnance qui avait pris place à côté du chauffeur : « Les femmes sont des êtres admirables : jamais je n'aurais songé à faire entrer tout cela dans une si petite voiture ; leur audace est toujours servie par le destin. » Nous avions ri, mes remords s'étaient envolés.

Nul n'est plus brillant causeur, plus réceptif, plus simplement charmant que le grand réorganisateur de l'armée turque. Pendant les cent cinquante kilomètres que nous devons franchir sur un terrain des plus accidentés, Ismet pacha allait, tout en observant avec soin chaque point délicat de ses défenses, tout en constatant si ses ordres avaient été soigneusement exécutés, mener l'échange des idées comme il menait toutes choses, et jamais journée ne me parut plus courte.

Le temps était parfait : une trêve imprévue de l'hiver, d'une douceur exquise, dans une lumière atténuée, d'un rose délicat qui avivait encore, sur la montagne, les feuillages aux ors violents. Nous franchissions les vallonnements, traversions les rivières, et le chauffeur s'arrêtait tout à coup, exprimant son peu de confiance devant un pont de fortune, dont le milieu s'infléchissait profondément. « Passez quand même, disait Ismet pacha ; avec moi les ponts tiennent toujours.

Mais prenez bien l'élan. » Et nous avons passé, rebondissant de l'autre côté, sur la piste élastique.

Des paysans superbes, en costume anatolien, fièrement campés sur leurs petits chevaux, regardaient fixement l'auto. Ils venaient de reconnaître le pacha. Celui-ci faisait arrêter, interpellait les hommes : le plus âgé s'avancait, répondait courtoisement aux questions, sans servilité, sans gêne, avec une belle expression de franchise confiante ; et nous repartions.

C'était la coutume d'Ismet pacha d'arriver partout ainsi à l'improviste, sans escorte. J'allais, pendant toute cette journée, suivre son travail en collaboration étroite avec les paysans, hommes et femmes : souvent, ainsi, nous nous arrêterions quelques minutes, soit pour l'inspection des soldats, soit devant une colonne de ravitaillement, soit devant un groupe de cavaliers ; et, ces devoirs accomplis, de lui-même il reprenait la causerie au point où nous l'avions laissée, sans en négliger le moindre détail.

Rapides, les heures passaient. Le pays que nous traversions était d'une éblouissante beauté malgré ses ruines ; tous ces villages rasés, toutes ces pierres noircies ne parvenaient pas à l'amoindrir. Partout, des soldats campés entre les murs croulants ou faisant l'exercice, partout, les paysans travaillant avec les soldats, les femmes faisant colonne.

Il devait être midi. Nous venions de nous arrêter en face d'une grande maison de pierre à demi détruite, état-major du commandant Kanan bey. « Vous allez déjeuner au front, me disait Ismet pacha, comme un soldat, dans la vaisselle du soldat. »

Kanan bey se félicitait du soleil, qui me ferait oublier que les fenêtres n'avaient pas de vitres ; et, dans ce cadre de guerre, centre de quelque forte position défensive, dans cette maison que le canon venait de secouer, le déjeuner improvisé fut charmant, un vrai déjeuner de front. Au moment du café et de la cigarette, la musique du régiment fêta notre présence ; mais je presserçais, à travers la grâce et la bonne humeur de l'accueil, ce que serait la vie de ces hommes, ce soir, quand le soleil ne les réchaufferait plus, demain, quand il neigerait peut-être et qu'il faudrait plus soigneusement encore faire le guet, éviter les surprises.

Nous étions repartis, franchissant une longue zone montagneuse. Un bruit sourd, métallique, que j'avais si souvent entendu pendant notre guerre, retentit longuement : « Le canon ? avais-je dit.

— Oui, répondait Ismet pacha, le canon grec : nous sommes à six kilomètres de leurs lignes, et cette colline nous sert d'écran. »

Tout le non-sens de cette guerre absurde apparaissait entre l'opposition du grondement meurtrier et celle de ce pays paisible. Nous venions d'atteindre une zone très peuplée, sillonnée de paysans, de cavaliers, de convois de recrues. Je détournais les yeux pour ne pas paraître remarquer qu'ici les soldats étaient vêtus de toile et avaient pour chaussures des espadrilles fixées par des bandes d'étoffe. Comment supporteraient-ils l'hiver, sans souliers, sans capotes ?

Nous avançons toujours, le général arrêtant de temps à autre pour jeter quelques ordres. Il saluait ses paysans, leur répondait. Nous traversions les colonnes et pénétrions dans une région très peuplée, mais ruinée de fond en comble. C'était Tchay, un amas de décombres, où des visages en détresse s'éclairaient un instant à la vue du pacha. Son train attendait sous pression, et nous y montions vivement.

* * *

Il était dix heures du soir ; nous arrivions à Ak-Chéir, « la blanche ville », l'un des anciens sanctuaires de l'Anatolie, aujourd'hui quartier général d'Ismet pacha. Une foule guettait l'arrivée du train ; de jeunes officiers sautaient dans notre wagon, et, déjà, le travail reprenait ; mais, avant de mettre au point les affaires qu'une absence de quelques jours avait accumulées, Ismet pacha voulait me conduire lui-même dans la maison qu'il m'avait destinée. En quelques minutes, la voiture nous conduisait au milieu d'une large avenue, et j'entrais dans la plus jolie, dans la plus riante des demeures, devant laquelle des soldats montaient la garde. Au sommet de l'escalier s'étendait le grand hall à la turque, sur lequel ouvrent toutes les pièces de la maison et qui sert aussi de salle à manger. Je trouvai là une installation toute féminine réservée à moi seule, un salon de travail délicieusement chaud, une chambre, le confort le plus joliment raffiné qui soit, donnant l'illusion immédiate du chez soi et dissipant instantanément la fatigue. Cette fois, par cette char-

mante convention de l'hospitalité turque, c'est moi qui recevais Ismet pacha, c'est lui qui était mon hôte ; et nous causions encore quelques instants avant de nous séparer.

Au matin, je m'éveillai vite, pressée de voir la ville ; Zia bey, l'un des officiers du pacha, était chargé de prévenir ce désir. Il sortait, je crois, de notre École des Chartes ; en tout cas, nul n'était mieux qualifié pour m'expliquer le vieil Ak-Chéir que l'invasion grecque avait, en vain, tenté d'atteindre. L'une des perles de la Vieille Turquie était intacte, et nous allions flâner tranquillement à travers le passé que n'altérerait en rien cette vie militaire, son prolongement normal. Il neigeait lentement, paisiblement, dans un pâle soleil, et nous cherchions, à travers le cimetière immense, le turbé de Nasr-eddine hodjah.

Zia bey me contait les infortunes conjugales du célèbre philosophe humoriste, grand penseur et grand lettré, affligé de la plus acariâtre des épouses. Jamais il ne parvint à la faire taire, et lui, renommé par toute l'Asie pour sa sagesse, fut sans force devant ce fléau domestique. Se sentant très malade, il s'enfuit de Sivri-Hissar, et vint mourir ici pour lui échapper au moins devant la mort et ne pas être enterré auprès d'elle.

Même par ce temps de neige, des pèlerins priaient sur la tombe du hodjah. Le cimetière était un vrai monde des morts, que les pas silencieux des vivants effleuraient respectueusement ; de hauts murs l'entouraient. Ak-Chéir, la ville blanche, portait bien aujourd'hui son nom, et Zia bey me la dépeignait au printemps, dans ses vergers fleuris, parfumés, blancs comme ses mosquées et si remplis d'oiseaux, que leurs chants étourdissaient les pèlerins venus pour s'y recueillir.

Toutes les villes de l'Anatolie sont ainsi couvertes de vergers, placées entre le fleuve et la montagne. Mais combien sont mortes aujourd'hui ?

* * *

Pendant ces trois jours rapides consacrés à Ak-Chéir, Ismet pacha déjeuna chez moi, et je dinai chez lui, à son quartier général, avec son état-major.

Cette heure de causerie aux repas était l'unique loisir du général; encore causions-nous de choses graves. Il me surprenait, chaque fois, par l'étendue de ses connaissances et de ses lectures. Il m'arrivait ainsi, souvent, d'oublier son âge véritable, trente-sept ans, et de m'étonner tout à coup du visage si jeune, du regard si clair tourné vers moi; mais il riait de si bon cœur, soudain, avec une gaîté si fraîche, qu'il paraissait alors plus près de vingt que de trente. Je le trouvai avide de tout connaître, insatiable de politique européenne, mais avec l'instinctive habitude de tout passer au crible de sa critique; et il n'était jamais pris au dépourvu. Il s'amusait de mon horreur du fait et du chiffre, et de ma passion pour l'idée.

Le soir de mon premier dîner à l'état-major, je lui apportai quelques dépêches, rédigées pour la presse parisienne, sur notre tournée de la veille, et le priai de les faire expédier de suite par le grand quartier, mais de les parcourir auparavant. Dans des circonstances aussi graves, toute indiscretion, même involontaire, pouvait avoir ses conséquences.

Il les lut à voix haute, lentement, et, se tournant vers ses officiers : « C'est curieux ! Elle ne regardait rien, elle ne prenait pas de notes, nous causions de tout autre chose, et je me disais : certainement elle n'a rien vu. Et puis, tout est là ; il n'y manque rien, pas même un détail. » Et il riait de son rire clair.

Les dépêches ne subirent aucune retouche. Je retrouvais bien là le geste élégant des chefs de l'Anatolie. Ismet pacha le possédait à l'extrême. Seul maître ici, il assumait la responsabilité des précisions qui atteindraient Paris dans les quarante-huit heures et mettait toute sa coquetterie à me laisser parler librement.

Voici ce que je télégraphiais au *Matin*, le 27 décembre 1921 :

Ak-Chéir,

G. Q. G. d'Ismet pacha,

Armées de l'Ouest.

« J'ai traversé hier en auto avec Ismet pacha, commandant en chef des armées de l'Ouest, les lignes turques, placées entre Sivri-Hissar

Azizié Bolinadin et Tchay, lignes parallèles aux lignes grecques entre Eski-Chéir et Afioun-Kara-Hissar. Entendu le canon grec dans la direction d'Afioun.

« Surtout le parcours, troupes nombreuses en splendide forme, calme, organisation, coopération active de toutes les populations. Moral armées Ouest très haut. Officiers et soldats persuadés que la véritable bataille est gagnée, qu'ennemi a perdu qualités d'offensive et soutient péniblement défensive.

« Déjeuner au passage avec Ismet pacha chez le commandant Kénan bey, commandant de division. Pour tous, difficultés à vaincre malgré abondance du matériel ennemi paraissent relativement faciles en regard des difficultés vaincues.

« Terribles ravages grecs accomplis à nouveau sur toute la ligne de retraite que je viens de traverser ont galvanisé résistance populations turques. Suivant le mot d'Ismet pacha, c'est la femme turque qui a gagné la bataille de la Sakharia en assurant elle-même le ravitaillement en vivres et en munitions jusque sous le feu de l'ennemi.

« Des décorations de guerre spéciales sont créées pour les femmes turques, dont la bravoure est devenue proverbiale chez le peuple d'Anatolie.

« Les populations éprouvées par les destructions récentes, par les attentats commis partout sur les femmes et les enfants, préfèrent la mort à de nouveaux risques d'invasion et aident de toutes leurs forces. J'ai rencontré chez tous une compréhension parfaite des buts à atteindre et l'horreur de ce qu'ils ont subi sous le joug grec. Résolution d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la libération totale du territoire. Espoir que la France sera émue par les souffrances si injustement subies.

« Ai traversé villages détruits, vu ce qui reste des habitants campant sur les ruines. Malgré tout, confiance des habitants est telle que le travail de tous s'opère avec élan et sans aucune plainte.

« Comme en avril dernier, tous m'ont demandé de faire connaître en France ce que j'ai vu. Tous espèrent que cela suffira peut-être à empêcher destructions dans la zone actuellement occupée par les Grecs et qu'ils commencent à brûler et à déménager en vue de l'évacuation prochaine.

« Sur notre passage, la population mobilisée salue et acclame Ismet pacha. »

* * *

Je télégraphiais ceci au *Temps* :

Ak-Chéir, 27 décembre 1921.

« Ai parcouru hier avec Ismet pacha tout le front ouest. Pendant inspection Ismet pacha, ai observé magnifique allure des troupes. Ai été très impressionnée par attitude populations civiles volontairement mobilisées. Ai vu zone nouvelle, destructions plus radicales encore que celles d'avril dernier. Ai entendu l'exaspération de ce qui reste des populations décimées par dernière offensive grecque. Tous résolus à mourir plutôt que de subir traitements pareils. Femmes devenues aussi combattives que les soldats, faisant le coup de feu comme les hommes.

« Profonde modification de toute cette région. Aujourd'hui, tout appartient à la guerre; les populations qui n'ont pas été atteintes apportent ce qu'elles possèdent. Cruautés inqualifiables ont stimulé le sentiment patriotique de telle manière que les chefs n'ont plus à faire appel aux dévouements : ils viennent s'offrir d'eux-mêmes.

« Sur notre route, tout le monde en armes; partout, les longues caravanes de chameaux portant le ravitaillement et les munitions. Mouvement intense dans un ordre absolu. Pendant 150 kilomètres, nous avons traversé des formations, états-majors de divisions, services d'étapes, lignes de défense.

« Impression d'une organisation forte et souple d'après les procédés les plus modernes, d'une armée convaincue de sa supériorité sur l'adversaire, certaine d'atteindre prochainement son but : libération totale du territoire.

« La victoire de la Sakharia a marqué étape décisive. Chaque jour renforce numériquement les forces turques et affaiblit les forces grecques, constamment harcelées par la cavalerie turque.

« Dans toute cette région du front, vie normale solidement maintenue, sécurité parfaite, ordre, chaque élément civil a son utilisation.

« Partout, association étroite de la population à l'œuvre de guerre, caractère le plus frappant de l'organisation d'Ismet pacha. Ceci lui permet de tenir et de ravitailler un front d'une aussi grande étendue, tout en augmentant graduellement le nombre des combattants.

« Impression de sécurité telle que le son du canon semble une anomalie. Soldats et paysans connaissent tous la figure si populaire du commandant en chef et le saluent au passage respectueusement et affectueusement.

« Que vont devenir Afioun-Karahissar, Eski-Chéir, Brousse, Smyrne dans prochain recul grec ? Si la France et l'Italie ne protestent pas énergiquement, que restera-t-il de la zone actuellement occupée par les forces grecques ?

« Sentiment de toute l'Anatolie est unanime. Résolution pareille chez tous, certitude d'obtenir ses droits par l'effort intensif en commun. Discipline absolue des civils comme des militaires, horreur des actes commis par l'envahisseur. »

* * *

Je télégraphiais à *l'Information* :

« Ne protestera-t-on pas enfin, en France, contre cette méthode de destruction systématique qui ne fait qu'exaspérer le sentiment des populations turques contre l'impitoyable adversaire, qui renforce leur volonté de libérer le pays, qui ruine le pays et soulève chez tous les peuples musulmans la réprobation la plus vive ?

« Ai causé partout avec les notables, ai compris leur ferme détermination, vu l'union de tous autour des chefs militaires, l'absolue confiance dans le succès final, entendu l'espoir et même la certitude que la France s'efforcera de sauver ce qui reste de l'Anatolie occidentale. »

* * *

Le dîner était gai, les officiers en confiance, la causerie très animée. Nous la poursuivions pendant quelques instants dans le grand bureau voisin, discutant les événements du jour ; et puis je me levais, sachant que, derrière moi, le travail allait reprendre jusqu'à deux ou trois

heures du matin, et je rentrais dans ma jolie maison, emportant une pile de journaux et d'illustrés.

* * *

A neuf heures, ce matin-là, nous étions en route, avec un emploi du temps minutieusement réglé : écoles, municipalité, commandant de la place, Chambre de commerce, la grande tournée de l'Ak-Chéir du présent. J'étais déjà toute familiarisée avec cet aspect de la ville, ayant longuement parcouru le bazar, les quartiers du fleuve, retrouvant partout ce qui m'avait si fort impressionnée à Eski-Chéir : l'organisation toute spéciale d'Ismet pacha. Je l'avais reconnue dès le premier coup d'œil. La tenue des rues et des magasins, l'aspect du civil aussi bien que celui du soldat, cet ordre sur la chaussée, ces attelages ne se heurtant jamais, ces gens travaillant sans cris ni querelles, c'était le résultat d'une discipline très ferme, mais sans rigidité. La foule qui remplissait Ak-Chéir semblait obéir volontairement à quelque loi invisible dont les agents exécutifs ne paraissaient jamais.

En vivant ainsi, au milieu de tout cela, je commençais à mieux le comprendre. Pas de misère parmi cette multitude, pas de mendiants, pas d'enfants traînant dans les rues. Ils étaient tous dans les écoles que j'allais visiter. Des paysans bien vêtus, des notables portant le vieux costume provincial, des soldats restés semblables à eux sous l'uniforme. Pour la première fois depuis six siècles, l'Anatolie collaborait avec ses dirigeants. Elle n'était plus la province sacrifiée aux ambitions de Constantinople, donnant son sang bon gré, mal gré pour la Tripolitaine, pour l'Arabie ou quelque autre terre lointaine. Aujourd'hui, ce peuple laborieux et paisible, qui avait sans cesse payé pour les conquêtes dont il ne profitait pas et qui cachait ses richesses toujours guettées par le fisc, s'associait pour la première fois à l'action de chefs qui ne lui étaient pas étrangers.

Ismet pacha lui avait patiemment enseigné la leçon de résistance ; les Anglais et les Grecs s'étaient chargés de la démonstration sur le vif. Il s'agissait ou de périr misérablement, l'ennemi voulant surtout l'extirper du sol, ou de se battre en toute, abnégation. Prends tout et sauve-nous », disaient aujourd'hui à Ismet pacha ceux qui possédaient encore quel-

que chose ; et lui, persuadé autant que Moustafa Kémal de la durée de la guerre, organisait tout pour cette durée. « Lorsque votre ennemi s'appelle l'Empire britannique, disaient-ils, vous ne pouvez songer sérieusement à le vaincre en quelques mois. »

Ménager les populations, les encourager au travail, relever les industries locales, c'était la formule nationaliste. Les chefs accoutumaient le pays à ne compter que sur ses propres ressources, sur son propre effort. Ce peuple intelligent s'adaptait fort bien.

L'une des grandes forces d'Ismet pacha était d'avoir saisi tout ce que l'on pouvait obtenir des femmes en les mettant à l'honneur. Il ne manquait jamais de dire que, sans elles, il aurait été submergé par les événements. Il avait créé ces bataillons de femmes qui, sur certains points des lignes, rendaient de réels services, formé ces colonnes de munitions et de ravitaillement qu'elles conduisaient mieux et plus rapidement que les hommes. Leurs requêtes, leurs plaintes étaient toujours écoutées.

L'abord des grands chefs de l'Anatolie était accessible à tous. Jeunes, actifs, toujours en mouvement, voyant tout par eux-mêmes, ils ne se laissaient pas tromper.

* * *

Parmi les écoles que je visitai tour à tour, plusieurs rassemblaient sur les mêmes bancs petits garçons et petites filles de trois ou quatre ans jusqu'à sept ou huit ans. Tout évoquait cette minutieuse propreté à la turque dont les plus humbles étaient parés. Les petites têtes éveillées, dont quelques-unes avaient des traits charmants et, la plupart, le regard merveilleux de l'Orient, examinaient attentivement l'étrangère. Les institutrices turques, habillées de noir, portant le tcharchaf, amenaient auprès de moi les plus jeunes de la classe, et chacun récitait une fable ou quelque poésie. Le premier désigné commençait timidement, tout gêné d'abord, puis s'animait très vite et finissait triomphalement ; alors, les autres, mis en verve et remplis d'émulation, voulaient tous briller à leur tour, et c'était avec regret qu'il fallait

forcément écourter la séance et décevoir beaucoup d'attentes. D'autres classes attendaient ; les grands regards déçus s'étonnaient, tout à coup attristés.

Parmi cette foule d'enfants apparaissaient des personnalités frappantes dont la précoce intelligence jaillissait inconsciemment. Ainsi une fillette toute fine et toute blonde, une enfant du peuple, belle surtout d'énergie et de passion, venait de réciter avec un incroyable feu le célèbre poème d'Ahmed Emin sur Smyrne, qui a bouleversé toute l'Anatolie. J'avais vu se remplir de larmes les yeux des officiers qui m'entouraient devant l'évocation magnifique de l'enfant, symbolisant la ville captive. Elle en exprimait la douleur avec des accents déchirants et si vrais ! Qu'avait-elle donc vu pour la redire ainsi ? Quelles étaient les visions qui remplissaient ses yeux ?

Et je vois, j'entends encore ce joli gamin de quatre ans, habillé en nationaliste, disant, lui aussi, sur les bras d'une institutrice, des vers patriotiques et, saisi d'une juste fureur, exhalant sa colère comme un homme exaspéré.

Ces enfants de guerre vivaient tout auprès de la bataille. Leurs pères, leurs frères en étaient les héros ; beaucoup, parmi eux, étaient des victimes auxquelles il fallait faire oublier d'affreuses choses. Les grands yeux posés sur moi demandaient ce que j'allais faire pour leur pays.

Dans chaque école, j'interrogeais la classe de français, et je disais aux enfants combien ils ressemblaient aux enfants de France par leurs voix, leurs gestes, leurs visages, leur façon même de réciter. Ils écoutaient avec cette attention profonde des êtres hâtivement mûris par une grande souffrance.

Chaque école avait son individualité. Les institutrices attachaient un si grand prix à l'impression produite par leurs élèves qu'il fallait un véritable effort pour partir. « Vous me raconterez tout », avait dit Ismet pacha, et je me disais qu'il ne serait pas difficile, ce soir, de le féliciter sur cette partie essentielle de son œuvre.

Dans les grandes classes où la sélection s'était opérée, je voyais réunies toutes celles que leur intelligence avait mises en vedettes ; la plupart, bientôt, instruiraient à leur tour et se répandraient par tous

ces pays turcs où le nationalisme propage sa doctrine. Elles iraient au loin, avec tout leur zèle, remplir cet apostolat.

* *
* *

Un peu plus tard, chez la municipalité, les principaux notables de la ville étaient assis autour de moi, me demandant conseil, expliquant leur désir : entrer tout de suite en relations économiques avec la France, puisque l'accord d'Angora venait d'être conclu.

Avec beaucoup de clarté et d'à-propos, chacun de ces hommes me faisait expliquer son action individuelle. L'un tentait d'organiser une banque unissant les intérêts d'Ak-Chéir; l'autre relevait une ancienne fabrique de tapis; un autre fabriquait des armes, et tout cela, à quelques pas de l'ennemi, en utilisant le peu de main-d'œuvre que leur laissait la guerre. C'était toute l'atmosphère d'Ak-Chéir, cette confiance absolue en celui qui les gardait contre le danger.

Le soir, Ismet pacha aimait à m'entendre discuter sur ce qui lui tenait le plus à cœur : « Je suis leur père, me disait-il, avec son jeune sourire; il y a des jours difficiles dans toutes les familles nombreuses, mais ils n'ont jamais douté de moi ».

Pendant la causerie rapide d'après dîner autour de la grande table de l'état-major, semée de cartes, de journaux, de périodiques, chargée des dépêches du jour, sous l'amabilité charmante de tous, je lisais une inflexible volonté : « A-t-elle pleinement compris ? se disaient-ils ; se souviendra-t-elle ? » Inquiétude si légitime chez eux qui, contre leur coutume, viennent de livrer une grande partie de leur pensée et, tout à coup, se replient derrière leur fierté inquiète, redoutant d'avoir paru chercher la compassion ou la louange, dont ils ont une horreur égale.

Ici, à tout contact européen, les sensibilités à vif, soigneusement cachées, devaient souffrir de mille manières. L'illusion de sécurité parfaite, de vie normale était telle que l'étranger, même le plus sincèrement ami, oubliait très vite que demain la vraie bataille recommencerait. Mais, si l'on avait pris tant de peine pour l'hôte chaleureusement accueilli, ce n'était pas par intérêt, bien entendu. On suivait simplement la loi généreuse de l'hospitalité orientale : elle exige que

GAULIS-Angora.

l'on offre au passant, au voyageur ce qui répond le mieux à son désir, et cela même dans le domaine des idées.

Était-il possible, même pour un étranger, d'avoir suivi, à trois reprises, et de tout près, cette âpre lutte d'un peuple contre l'envahisseur, sans en être profondément ému ? On ne se penche pas impunément sur des souffrances si pareilles à celles que nous avons nous-mêmes endurées.

* * *

Nous causions pour la dernière fois, Ismet pacha et moi ; non loin de nous, ses officiers attendaient notre départ imminent pour la gare. Lui me résumait la situation en quelques mots brefs. Seule, j'avais vu l'ensemble : il me le rappelait, et je sentais déjà le poids de cette vérité aussi lourde qu'en avril 1921, à Eski-Chéir. Je pressentais la lutte que j'aurais à soutenir contre les préjugés ou les indifférences. Ce n'était rien que d'observer ici, où tout était si clair : mais faire comprendre ensuite ?

Nous quitions tous ensemble la maison que j'avais tant aimée, et montions en voiture. L'avenue plantée d'une double rangée de vieux arbres brillait au grand soleil, avec ses maisons blanches. A la gare, toute la ville attendait. Je montais dans le wagon d'Ismet pacha, et lui, sur le quai du départ, encadré par ses officiers, me faisait un dernier signe d'adieu. Il ajoutait encore : « Ne nous oubliez pas ». Souriant, tout droit dans la lumière, il donnait ainsi, au milieu des siens, une telle impression de force et de certitude, que je pensais, en le regardant me saluer encore, pendant que, lentement, le train s'ébranlait : le résultat ne peut être douteux.

* * *

Cette fois, je laissais derrière moi la véritable Anatolie, celle de l'action, de la bataille : le vrai voyage était fini. Quelques heures plus tard, nous serions à Koniah, dans une tout autre zone, parmi des populations qui n'avaient pas vécu la vraie lutte et dont le patriotisme, si sincère qu'il fût, ne pouvait avoir la trempe de celui des hommes que je venais de quitter.

J'essayais de fixer définitivement ce que je venais de voir au cours des cinq derniers jours : cette ligne défensive si finement tracée, dont toutes les positions naturelles étaient adroitement utilisées, où mon ignorance même avait pu discerner l'éparpillement habile d'une magnifique armée.

Je connaissais maintenant le sentiment des populations combattantes ; ce n'était plus à moi désormais qu'il faudrait parler de leur lassitude. J'avais vu de près leur résolution tenace, passionnée ; j'avais aussi compris que la résistance pouvait continuer indéfiniment. Les vivres, la laine, le bois, les éléments essentiels de l'existence, le pays les produisait.

Même chez les sinistrés, la vraie misère n'existait pas. Ce qui restait intact de l'Anatolie pouvait, et bien au delà, suffire à nourrir les populations et les armées. Les hommes ne manquaient pas, et les femmes valaient les hommes. Tous étaient inexpugnables dans leur forteresse naturelle, tant que l'union entre les chefs resterait telle que je l'avais vue. Je comprenais pourquoi l'intrigue anglaise s'acharnait sur ce point plus que sur tout autre ; mais elle neutralisait elle-même les effets de son effort par la brutalité de ses attaques, et, surtout, réitérait l'erreur irréparable en prenant le Grec pour instrument de l'invasion.

Aujourd'hui, l'Anatolie connaissait l'indiscutable supériorité de ses soldats. Tout le matériel livré aux Grecs ne parvenait pas à leur donner l'avantage ; c'est eux qui en avaient assez, et, l'une après l'autre, les fictions s'écroulaient : fiction de l'infériorité numérique des Turcs, fiction des populations autochtones appelant les Grecs à l'aide contre la tyrannie des chefs nationalistes, fiction des querelles entre ces derniers.

Chaque phase de ces trois années de lutte avait démontré la cohésion de la résistance, mais personne encore, en Europe, ne paraissait comprendre qu'une sève nouvelle jaillissait de ce sol si durement attaqué. Ses enfants, en revenant, y puisaient une force inconnue. Combien de fois les avais-je entendus dire avec émotion : « Nous avons vécu dans l'ignorance de notre peuple ». Même après la victoire, ce lien subsisterait. Trois années de travail en commun, d'inti-

mité étroite et de sang versé laisseraient leurs traces. Connaissant aujourd'hui tous les dirigeants de l'Anatolie, chez tous, j'avais rencontré cette émotion fraternelle devant les plus humbles des leurs.

Mahmoud bey, qui, sur ma demande, ne me quitterait pas avant Mersine, appelait mon attention sur le paysage. Le train marchait à vive allure; villes et villages soulignaient la plaine en traits blancs, allongés, élégamment posés, que les lignes aériennes des minarets allégeaient encore. Des violets et des roses intensément lumineux barraient l'horizon. Le froid commençait avec les premières pentes et la montagne saupoudrée de neige, et c'était très grand, très prenant, très simple. Que de régions anatoliennes n'avais-je pas ainsi parcourues, que de terres, riches d'infini et de diversité!

Le couchant s'embrasait, le froid devenait plus pénétrant, et le maître-d'hôtel d'Ismet pacha apportait une lampe, du thé; mais nous restions silencieux, songeant, l'un et l'autre, à ce que seraient, ce soir, les nouvelles, et que nous ne les connaîtrions pas.

*
* *

Une grande gare, une foule : Koniah. L'émouvant accueil des populations, la montée rapide en auto, et la marche dans la nuit, ponctuée par le sifflet aigu du chauffeur écartant l'obstacle.

Une vraie ville, des rues larges, des maisons à l'européenne, des tramways, des gens curieux s'arrêtant pour regarder : plus rien de la guerre et de son ambiance indéfinissable. Nous sommes déposés, avec notre imposant bagage, dans la maison du plus riche notable de Koniah, Moustafa effendi. Très beau sous le vieux costume turc, il nous reçoit fort noblement.

Ici, tout est déjà très occidental, et, au premier abord, je suis un peu désemparée. Il y a si peu d'heures que j'étais dans un tout autre monde! Mais je vais bientôt m'apercevoir qu'entre celui-là et celui-ci la liaison est étroite.

Le même soir, nombreuse affluence féminine dans les somptueux salons de Moustafa effendi, et les questions sur Angora, sur Ak-Chéir,

sur tous les dirigeants de l'Anatolie se pressent. Ici aussi, le patriotisme féminin est ardent, un peu farouche, surtout chez les jeunes filles, et, pendant toute la soirée, elles m'entoureront, me diront des vers, me joueront de la musique purement turque, sur laquelle elles déclament leurs poèmes favoris.

C'est par la voix de ces enfants de seize ans que je saisis le mieux la ferveur, la violence même du sentiment né de l'invasion et de la guerre. L'une d'entre elles, la fille des maîtres de la maison, pleuraît et riait à la fois dans son exaltation, et s'en excusait avec une grâce exquise. La cousine me disait tout bas « Emmenez-moi à Paris »; et, comme je protestais : « Non, ce n'est pas pour voir Paris, c'est pour étudier, pour apprendre ».

* * *

Le vilayet de Koniah contient aujourd'hui 500.000 habitants dont 23.000 sont chrétiens. Koniah est l'une des villes turques que la révolution de 1908 a le plus profondément modifiées. Jusque-là, ses méthodes économiques étaient fort rudimentaires, les notions commerciales modernes lui demeurant totalement inconnues. 1908 secoua le sommeil des populations. En 1910, la Banque économique nationale de Koniah était constituée, et ce premier essai donnait de tels résultats que les notables enhardis continuaient : ainsi, vingt-cinq banques et sociétés anonymes nationales prenaient leur essor.

En 1918, la Société d'électricité de Koniah se chargeait d'éclairer la ville. Les musulmans de Koniah ont de très réelles aptitudes pour les affaires, et, à cette fin de décembre 1921 où l'ouverture de la Cilicie et l'accord avec la France leur ouvrait à nouveau les marchés d'Adana et d'Alep, ils ne songeaient qu'à vendre au plus vite les stocks accumulés dans leurs entrepôts. La joie était grande.

Voilà ce que j'entendais au grand déjeuner que la municipalité m'offrait et auquel assistaient les principaux personnages de la ville. Galib pacha, le vali, l'une des personnalités marquantes du nationalisme, présidait avec grâce. Mon voisin de droite, un général, me désignait chacun des invités. Des officiers moins haut gradés, le grand Tchelebi, supérieur du Tekké des Derviches de Koniah, l'une des

notoriétés de l'Islam, le haut commerce de Koniah, les autorités de la ville étaient démocratiquement mêlés.

Le grand Tchelebi représentait admirablement la très vieille Turquie ralliée au nouveau régime, et, d'un air un peu désabusé, mais avec un sourire conciliant, il gardait quelque peu la distance. A deux heures, il devait nous emmener au Tekké où Moustafa Kémal pacha avait demandé pour moi, par une lettre personnelle confiée à Mahmoud bey, la cérémonie des grands jours.

De temps à autre, nos regards se croisaient curieusement et se détournaient aussi vite sous l'effet d'une pareille discrétion.

Je me souvenais de ma première visite au Tekké, deux ans auparavant, à l'aube du nationalisme, sous le hardi gouvernement de Raefet pacha, à trois pas de la force anglaise, lorsque, seule avec un jeune officier nationaliste, j'avais senti monter autour de nous l'hostilité sourde des derviches. Les temps avaient changé. L'ancien clergé ne croyait plus aux vertus toutes-puissantes du mandat anglais; Koniah avait subi plus d'un orage, et les bandes formées par les officiers gréco-anglais s'étaient chargées d'éduquer la ville. Aujourd'hui, le grand Tchelebi s'inclinait au seul nom de Moustafa Kémal, dont les représentants étaient seuls maîtres dans Koniah, foyer traditionnel de toutes les intrigues.

Ce n'est pas impunément qu'une grande ville, orgueilleuse, se trouve placée au carrefour des plus belles routes de l'Asie antérieure et qu'elle fut, de tous temps, l'un des grands marchés du monde.

Koniah, première capitale du Seldjoucide, reçut d'abord sa forte empreinte, puis l'assimila, lui et ses descendants, comme elle assimila tous ses conquérants.

Le grand tour de ses mosquées est le plus beau voyage d'art et d'histoire que l'on puisse faire en Asie musulmane. Depuis la première pierre gigantesque posée par le sultan seldjoucide jusqu'aux déliquescentes exquises du Tekké dans lequel nous allions bientôt pénétrer, toutes les phases de la conquête se lisent dans cette floraison rapide des Turcs de pure race. En quelques années, ils passèrent des premières heures viriles et sévères à l'épanouissement des lettrés et des artistes, pour s'alanguir ensuite dans les subtilités et la dialectique qui sont

les parasites des vies trop douées et trop parfumées, sous l'un des plus beaux ciels de l'Asie.

Il faut bien connaître Koniah et Brousse pour comprendre ce que furent la splendeur et la finesse de cette civilisation turque, avant qu'elle ne se byzantinisât au contact de Constantinople.

Aujourd'hui, le tocsin avait sonné, les volontés s'étaient tendues à nouveau. Pour la première fois, le foyer turc était envahi, et, dans un grand sursaut d'énergie, tous réagissaient.

Avec un léger soupir, le grand Tchelebi s'était levé ; me faisant signe de passer la première, il nous emmenait chez lui : l'heure était venue. Nous montions en auto ouverte et suivions les méandres du bazar dont je reconnaissais chaque détail ; la foule ne s'étonnait pas aujourd'hui de me voir ainsi passer. Décidément, Koniah avait évolué ; mais le Tekké était immuable : la lourde chaîne aux maillons énormes, profondément incurvée, en barrait toujours à demi la porte, forçant celui qui voulait la franchir, quel que fût son rang, à s'incliner profondément. Dans la cour, les derviches allaient et venaient, et nous pénétrions dans le salon privé du grand Tchelebi, où, sur les divans bas et larges recouverts de tapis sans prix, dans le demi-jour qui filtrait par d'étroites ouvertures, nous admirions les merveilles qui nous entouraient et feuilletions doucement les vieux manuscrits des premiers corans.

La cérémonie allait commencer. Nous venions d'entrer dans l'un des plus somptueux sanctuaires de l'Islam et de longer les grands turbés des conquérants aux noms sonores, qui, sous leurs étoffes magnifiques, semblaient encore si proches des vivants. L'atmosphère était lourde des parfums que les soies et les bois précieux dégageaient encore ; les pendeloques des lustres de cristal, qui comptaient eux aussi cinq ou six siècles, descendaient presque jusqu'à terre, et les plus anciens tapis du monde recouvraient le sol, empilés les uns sur les autres.

Dans la salle circulaire réservée à la danse sacrée, nous avions gagné une étroite estrade. Le premier chant de la flûte arabe s'élevait : plainte douce, indéfiniment prolongée, montant si haut, s'immobilisant sur une note si déchirante qu'il semblait qu'on n'allait plus

pouvoir en supporter l'appel. L'orchestre, aussi ancien que la mélodie construite sur les modes les plus reculés, la rythmait à contre-temps et reprenait le thème éternel.

Après le long prélude des salutations, les derviches s'élançaient un par un : les bras étendus, la tête inclinée sur l'épaule droite, ils tournaient, d'abord lentement, imperceptiblement, puis de plus en plus vite comme emportés dans un vertigineux délire.

Ils étaient de tout âge : très vieux, plus jeunes, encore enfants. Ceux-ci, surtout, étaient de prodigieux danseurs. Telles des fleurs mauves, blanches, bleues, rosées, ils tournoyaient sur eux-mêmes, le visage émacié, d'une pâleur mortelle.

Le grand Tchelebi, les mains croisées sur la poitrine, commençait à virer doucement sur lui-même, gardant jusque dans la danse sacrée cette gravité hiératique, lenteur qui marquait son rang.

Cela, c'était bien la vision du passé, d'un passé dont les couleurs, dont le sens même s'atténuaient, malgré tous les efforts de ses fidèles. Le chant de la flûte avait des hésitations subites : les derviches d'aujourd'hui ne retrouvaient plus aussi aisément que ceux d'autrefois le délire sacré. Même ici, il apparaissait que quelque chose était profondément modifié en Islam ; le nationalisme, ce grand simplificateur, ne semblait pas très à l'aise parmi ces évocations si subtiles. Son royaume à lui était celui de l'action.

*
* *

Par contre, il comprenait à merveille l'inestimable prix de ses bijoux anciens, et le vénérable hodjah, fort savant, qui me fit faire le grand tour des mosquées et voulut bien m'en écrire l'histoire, fut religieusement écouté par les officiers qui m'entouraient.

Il neigeait : dans une brume glacée, la splendeur des monuments à demi-ruinés apparaissait plus poignante, avec leurs revêtements de faïences persanes, lumineusement bleus, et leurs coupoles aux proportions parfaites.

Koniah garde son rang de grande ville, riche de passé, riche d'avenir. Sa situation géographique est incomparable. Il ne lui manquait que l'ouverture sur la mer : le retour de la Cilicie le lui donne.

Comment croire que les Turcs pourraient avoir le projet de nous inquiéter, lorsqu'ils ont la chance de nous avoir à Alexandrette comme gardiens du grand seuil maritime convoité par l'Angleterre ?

CHAPITRE VIII

Constantinople

L'ÉTREINTE ANGLAISE

Décembre 1921.

Constantinople, seuil asiatique, dernière avancée de l'Extrême-Occident, fut, de tout temps, dominée par deux facteurs essentiels : sa position géographique, son climat.

Orientale, avant tout, elle dissimule aujourd'hui ses traits inaltérables sous un visage énigmatique et fermé, elle porte un masque, afin d'observer à son aise l'étranger, qui ne la connaît pas et dont elle ne veut pas être connue.

Elle semble anémiée à fond, plus qu'à demi détruite, elle paraît même indifférente à sa ruine. En réalité, elle est toute vigilance, toute passionnément penchée sur sa résurrection. Le salut viendra de l'Asie : c'est à l'Asie qu'elle songe, c'est l'Asie dont elle observe chaque mouvement, dont elle suit chaque impulsion ; mais, avec cette grande patience de l'Orient, pour qui le temps ne se mesure pas, comme pour nous, par fractions minimales, elle attend, elle guette, toute à la volupté de voir, insensiblement, l'heure approcher, tandis que l'ennemi inquiet, farouche sent partout l'invisible menace contre laquelle il ne peut rien, car ses causes réelles lui échappent.

Les Turcs de Constantinople sont aussi les Turcs de l'Anatolie. Cela, l'Occident ne peut pas encore le comprendre. Sa méconnaissance de l'Orient est inimaginable. Il en est toujours aux intrigues du Palais, à celles de la Sublime Porte ; et encore, là aussi, n'aperçoit-il qu'une façade. Ce qui se passe à l'intérieur lui échappe totalement. Il est admis, une fois pour toutes, dans Péra interallié — si l'on peut encore user de ce terme — que les hauts et moyens fonctionnaires turcs ne songent qu'à toucher un peu de leur traitement.

Ce qu'ils recherchent réellement, l'évolution qu'ils subissent plus lentement que l'Anatolie, mais tout aussi profondément, l'incessante action menée par les intellectuels, Angora seule le sait, puisque c'est elle qui dirige.

Il n'est rien de plus pitoyable que les Européens devant les myriades d'intrigues qu'ils suivent avec une passion morbide, acharnés sur le détail et songeant à tout, sauf au fait essentiel : ce que pense l'Asie. La vraie Constantinople, qui est la Constantinople musulmane, pourrait le leur apprendre, mais ils ne daigneraient ni l'interroger, ni écouter sa réponse.

Du reste, elle ne parlera qu'à bon escient. Ce n'est ni à l'Anglais, son mortel ennemi, ni au Grec qu'elle méprise, ni à l'Allemand dont elle connaît la morgue qu'elle se confiera. Elle reste sur ses gardes vis-à-vis de l'Italien qui la trompa, mais avec qui elle est prête à renouer. Elle ne parlera qu'au Français, et encore faut-il que celui-ci soit pleinement indépendant, pleinement maître de ses jugements et de ses actes, et qu'il ne vive pas dans l'atmosphère des hauts commissariats, où chaque mot recueilli par des oreilles payées pour tout entendre fait immédiatement le tour de ville.

Avant de parler, les musulmans de Constantinople auront mené leur enquête. Ils ont, pour cela, les moyens nécessaires, et, lorsqu'ils seront, à la fois, assurés de la discrétion du Français qui les interroge et certains que sa situation et son influence personnelles justifient toute la peine qu'ils vont prendre pour l'éclairer, ils mettront à le convaincre toute leur conscience, tout leur dévouement à « la cause sacrée ».

C'est qu'il est, pour eux, d'une extrême importance que nous com-

prenions vite et, comme on dit en turc, « une heure plus tôt ». La lutte est dure, elle dévore les hommes, les ressources. Qui — si ce n'est l'Angleterre — connaît ce que coûte la guerre d'Orient ? Les Anglais, grands joueurs, cachent leur mise. Combien d'officiers de talent ont-ils perdu depuis 1918 dans les pays arabes et dans les pays turcs ? Les bureaux de Londres ne le diront jamais. Le mot d'ordre est de se taire ; au fur et à mesure, les vides sont comblés.

Si l'Orient ne faisait bloc, voici longtemps que la lutte serait terminée ; mais il réagit sur tous les points, dirigé par les Turcs qui paient chèrement de leurs personnes. L'Anatolie est le grand quartier général de l'Asie ; Constantinople est l'un des centres de son activité politique, centre de lutte plus dangereuse, plus âpre, plus énervante que l'action au plein jour, et, tour à tour, les combattants de l'Anatolie viennent relever leurs frères voués à cette tâche obscure, celle qui exige la plus complète abnégation.

Le but est l'indépendance : non pas ce trompe-l'œil inventé par Londres pour l'Inde, l'Égypte, la Mésopotamie, mais la liberté de vivre suivant ses lois, ses coutumes, de commercer à sa guise, d'avoir des alliances, d'être sur pied d'égalité absolue avec l'Europe.

Voilà quel est partout le sens de l'évolution orientale ; elle hait tout autant le mensonge des soviets que le mensonge anglais, et ne veut plus de maître étranger. Ce n'est pas le « djihad » — la guerre sainte — qui la fait agir ; elle tient le fanatisme en grande suspicion. Le mot d'ordre est l'indépendance ; le drapeau, celui d'Angora.

Certes, le lien islamique conserve toute sa force ; ainsi, lorsque les musulmans de Thrace en appelèrent à l'Anatolie, ils furent écoutés. La maladresse grecque ne permettait pas de négliger leur plainte, et l'indépendance de la Thrace musulmane devint l'un des articles essentiels du futur traité de paix.

Pour la première fois depuis les temps modernes, les barrières isolatrices posées entre les groupements musulmans sont tombées. Les géants européens : Russie, Allemagne, Angleterre, ont perdu leur prestige. L'Asie que la souffrance a rendue réaliste cherche son salut en elle-même et prend pour guide le plus réaliste de ses peuples. C'est une

immense commotion démocratique qui le secoue de fond en comble et l'entraîne vers nous.

La formule de Moustafa Kémal : « il n'y a ni oppresseurs ni opprimés, n'est opprimé que celui qui veut bien l'être », répond aux espoirs de l'Orient, et l'Anatolie vient de démontrer ce que peut un petit nombre d'hommes résolus, lorsqu'ils s'adressent aux énergies latentes et aux bonnes volontés des leurs.

Constantinople, qui désagrège si promptement l'Européen, entame moins aisément l'Asiatique. Celui-ci résiste mieux au climat. Il est sobre, plus maître de ses nerfs, moins atteint par cette atmosphère molle, plastique, qui berce la paresse, endort l'action, agit sur l'organisme comme une sorte d'opium aux douces réactions.

L'esprit de tout occidental subit ici les plus curieuses déformations. Aux instants de griserie cérébrale d'un incomparable éclat, mais que ni l'art ni la pensée ne parviendront à traduire, succèdent les longues dépressions, l'impossibilité de créer quoi que ce soit. La nature se saisit de l'illusion fugitive et la volatilise. Tout est si grand que la notation humaine semble le pauvre effort d'un nain intellectuel. L'orgie des couleurs, le mouvement incessant du ciel, la variété des foules, la violence soudaine des passions, les apparents sommeils de ces multitudes sont impossibles à fixer. C'est le creuset que l'Asie entière alimente, où tout vient se fondre dans un bouillonnement continu et devant le plus merveilleux des grands horizons du monde, sous la douce caresse de l'air le plus enivrant. C'est ici que les drames qui bouleversent les peuples s'élaborent. Constantinople est le lieu d'enfantement des révolutions asiatiques ; ce que l'homme peut rêver de plus cruel contre son pire ennemi, l'homme, il le prépare ici dans ce paradis des bonheurs éphémères et des morts soudaines.

Quiconque a vécu longtemps à Constantinople ne peut plus vivre ailleurs. S'y être attardé un petit nombre d'années détache juste assez des contingences terrestres pour permettre de pénétrer plus avant dans les secrets mobiles des êtres, qu'ils soient de l'Orient ou de l'Occident. Si l'Européen et l'Asiatique sont de formation intellectuelle assez éloignée, ils se rejoignent cependant en certaines altitudes de la pensée et se rencontrent en certaines manières de sentir.

L'incroyable erreur de la psychologie coloniale anglaise fut de ne pas l'avoir compris. Les Anglais ont eu en mains tout ce qui pouvait leur entr'ouvrir les portes encore mystérieuses de l'Orient ; mais, bien loin d'en manier les serrures avec délicatesse, ils les faussent à coups de marteau, comme si jamais la brutalité vint à bout d'une conviction renforcée par un idéal.

Malgré l'étreinte anglaise, chaque fois que le Turc de Constantinople en eut l'occasion, il exprima de toutes ses forces ce qu'il pensait.

Après l'armistice, lors de l'entrée des Alliés, il tendit les mains vers eux, implorant leur mansuétude.

En mai 1919, devant l'occupation de Smyrne par les Grecs, il sortit de sa réserve, organisa des meetings monstres, auxquels toute la population musulmane participa. L'action des femmes musulmanes s'effectua au plein jour. Elles furent les orateurs de ces réunions publiques et propagèrent ouvertement l'idée nationaliste.

Le 16 mars 1920, ce jour de l'agression anglaise à Constantinople, la foule musulmane, relevant la tête, manifesta tout entière dans un silence mille fois plus impressionnant que toutes les clameurs.

A chaque phase des combats en Anatolie, elle marqua le point.

Lorsque les délégués d'Angora, rentrant de Londres, traversèrent Constantinople en mars 1921, la foule musulmane s'attacha à leurs pas, les cochers se disputèrent le privilège de les conduire, refusant toute rémunération ; partout acclamés, entourés par des milliers de manifestants, les représentants d'Angora passèrent en triomphateurs sous les regards furieux des autorités britanniques.

*
* *

En mai 1921, j'arrivais d'Angora et m'étais embarquée à Inéboli sur le *Gulni-hal*, transport turc. Je l'avais attendu pendant plusieurs jours dans le plus riant des ports de la mer Noire, et mes amis d'Anatolie m'avaient dit : « Oubliez-nous, cessez de nous connaître ; nous ferons peut-être le voyage sur votre bateau, vous nous rencontrerez peut-être à l'improviste, soit à Constantinople, soit à Stamboul ;

mais, si vous avez quelque amitié pour nous, oubliez nos noms et nos visages ». Et, quand le *Gulni-hal* fut annoncé, je m'embarquai comme une simple passabère, et vécus entre la cabine qui m'était réservée et le pont du commandant.

La traversée devait être longue. Nous avions à bord mille hommes de Kiazim Karabékir. Ils venaient en droite ligne des vilayets orientaux, ayant franchi à pied la route qui sépare Erzeroum de Samsoun ; là, le *Gulni-hal* les avait pris à son bord. Magnifiques, bronzés par le soleil, merveilleusement disciplinés, ils jouaient comme des enfants aux heures de récréation et, le reste du temps, immobiles à leur poste, étaient sages comme des jeunes filles.

Jamais je ne vis spectacle plus suggestif que celui de leur débarquement à quelques encablures du Bosphore. Nous avions jeté l'ancre en vue d'un petit port de pêcheurs accoutumés, je pense, à ce genre d'opérations ; car, presque immédiatement, de grands caïques s'en détachèrent, hissèrent leur voile pourpre et, six paires de rames activant le mouvement, bientôt ils accostèrent au flanc de notre bateau. Avec un ordre, un calme, une adresse incomparables, les officiers dirigeaient la manœuvre. En un clin d'œil, leurs hommes alignés dans les barques voguaient vers la côte, et des chants graves, splendidement rythmés marquaient leur profond contentement.

Arrivés au rivage, ils sautaient lestement. Les caïques vides revenaient à nous pour prendre un nouveau chargement. En trois heures, tout fut débarqué : soldats, artillerie, mules, chevaux, sans compter le cuistot et ses marmites énormes, sans compter les instruments de musique, les cantines des officiers et les chiens du régiment.

De son allure noble et tranquille, le *Gulni-hal* avait repris la route, et, quelques jours plus tard, je lisais dans une dépêche égarée dans les recoins les plus obscurs du *Temps* que les « Kemalistes » prétendaient avoir repris des positions importantes à l'entrée du Bosphore. Les Anglais ne mentionnèrent ni le fait, ni leurs pertes.

Le soir, à table, le départ des officiers ayant laissé de nombreux vides et des passagers s'étant éclipsés, il devenait très facile de compter ceux dont le but avoué était Constantinople. Ils étaient une cinquantaine environ, tous visiblement nationalistes militants, et ceux que je

connaissais, les grandes vedettes, ne se montraient plus. Comment allait s'opérer la descente à terre, je me le demandais avec une curiosité dans laquelle entraient un rien d'anxiété, car, moi aussi, je devais débarquer.

Le lendemain matin, à l'aube, nous nous arrêtions devant la tour de Léandre, en face du spectacle le plus harmonieux, le plus parfait au monde. Après une attente raisonnable, mais non démesurée, la vedette interalliée apparut dans toute sa vétusté. Un officier anglais la dirigeait. Il fit stopper tout contre le bateau, demanda la liste des passagers et s'informa si j'étais à bord. De la passerelle du commandant, je répondis moi-même avec toute l'ironie qui convenait. En quelques minutes, les formalités remplies, la vedette s'éloigna, et le marin, un breton, qui tenait la barre me demanda joyeusement si « les Grecs avaient enfin reçu une bonne pile », ajoutant qu'il l'espérait bien. Il riait de tout son cœur.

Une foule de petites barques dansaient autour du *Gulni-hal*; le commandant turc me conseilla d'en prendre une et de ne pas attendre que le bateau fût à quai. Il fit un signe : immédiatement un officier turc habillé en civil s'approcha et me pria de le suivre, et nous nous trouvâmes, mon bagage et moi, comme par enchantement, dans une barque bien garnie de tapis.

En vingt minutes, malgré une assez forte houle, nous abordions à la douane. Un geste de mon protecteur écarta toutes les consignes, et, quelques secondes après, j'étais seule dans une élégante voiture, avec mes valises. L'adresse de mes amis européens avait été donnée au cocher; sa mission remplie, l'officier venait de disparaître, mais, jusqu'au départ pour Paris, j'eus, chaque matin, la visite rapide de l'un ou de l'autre de mes amis d'Anatolie. Au risque de graves dangers, ils venaient en plein Péra, dans une maison certainement surveillée par la police anglaise, voir si je n'avais subi aucun ennui, aucun accident. J'étais encore sous la protection de l'Anatolie.

La cinquantaine de militants débarqués par le *Gulni-hal* travaillaient en toute diligence pour repartir au plus tôt. Quelques-uns tomberaient entre les mains des policiers anglais, nul ne connaîtrait leur sort; d'autres seraient abattus d'un coup de revolver au coin

d'une rue déserte; d'autres, emprisonnés arbitrairement; la plupart regagneraient l'Anatolie.

Et chaque jour amènerait un nombre égal ou plus grand de ces volontaires. Il en viendrait par toutes les routes terrestres, par la voie maritime, sous tous les déguisements. Chacun apporterait le même zèle. Voilà trois ans qu'il en était ainsi et que l'on continuait à se disputer ces missions périlleuses.

A Paris, en janvier 1921, un jeune officier turc bien connu pour sa folle hardiesse me racontait que, arrivé récemment d'Angora, il avait passé quelques jours à Constantinople. Un jour, chez les amis qui le cachaient, il eut la visite d'un policier turc à la solde des autorités anglaises. « Pardonne-moi, lui dit celui-ci, je suis un homme pauvre; il faut que ma femme et mes enfants puissent manger; mais je fais fuir tous ceux des nôtres que je peux sauver. Tu dois être arrêté ici demain : viens chez moi, c'est le plus sûr refuge. » X... bey suivit l'homme; il échappa ainsi aux plus actives poursuites, mais, voyant que le cercle se resserrait, par l'un de ces coups d'audace qu'il affectionne, il franchit le barrage et gagna la Bulgarie.

Ceci, c'est un cas entre mille. Sans cette étroite solidarité, la lutte était impossible.

Lorsque, en octobre 1921, je passai quatre jours en rade de Constantinople, à bord du *Celio*, avec Djellaleddine Arif bey, mon compagnon de route, j'eus l'occasion de voir de plus près encore le grand courage de cette population turque si cruellement traitée. Nous allions vers Angora, et, bien que le bateau fût ouvertement encerclé par les barques de la police anglaise, tout ce qui comptait dans le Constantinople turc vint rendre hommage à l'éminent juriste et député de la nation turque. Les salons du *Celio* ne pouvaient suffire à contenir cette foule. De l'aube à la nuit, elle venait recueillir ses paroles.

Les personnages de marque — tel le maréchal Izzet pacha, qui vint lui porter les messages du Calife — attendaient la brume pour avoir quelques chances d'être moins remarqués; mais ne savaient-ils pas tous, grands et petits, que la police anglaise dressait la liste de leurs noms et ne manquerait pas d'user des plus dures représailles à la première circonstance ?

Le soir, d'illustres Européens arrivaient à leur tour, en demi-inognito, pour étudier de près un nationaliste éminent, et celui-ci exerçait une action d'autant plus grande que l'impuissance de son adversaire à le réduire apparaissait plus nettement.

* * *

Depuis 1918, l'équipe britannique à Constantinople ne s'est guère renouvelée. Elle contient très peu d'Anglais de pure race, mais un grand nombre d'Anglo-Levantins revêtus de l'uniforme britannique, promus colonels ou généraux pour les besoins immédiats de la cause, et ne devant pas conserver, par la suite, ces grâces tout éphémères. Ces Levantins naturalisés anglais, plus accoutumés au commerce qu'au métier des armes, n'en seront que plus ardents à bénéficier de leur double situation. Dénués de tout scrupule, connaissant la place, possédant la terrible amoralité que Byzance inculqua au Levant, ils mènent, sous le pavillon britannique, leur campagne d'affaires personnelles, et feront argent de tout. Londres fermera les yeux et bouchera ses oreilles, car ils ne peuvent être remplacés.

Les échecs se multiplieront. Malgré tout, les hommes qui en sont la cause ne seront pas révoqués.

Le terrain est familier, ils auront à cœur de réparer leur méprise, et leur hardiesse, leur initiative ne doivent subir aucune diminution. La directive est immuable : détruire les nationalismes, détruire l'influence française, user contre ces deux dangers de toutes les armes et, autant que possible, ne pas se laisser prendre en flagrant délit de corruptions ou d'actes plus graves encore.

Saisie sur le vif, l'action anglaise était fort simple : elle utilisait les éléments troubles qui pullulent à Constantinople, extrayant de cette tourbe, formée du résidu des échelles du Levant, des sortes d'associations de brigandage prêtes à tout. Après un certain dressage, elle les lançait à l'assaut sur chaque point faible de la résistance turque.

L'insuccès de la manœuvre était vraiment frappant. Il faut toute l'obstination britannique pour ne pas céder d'un pouce devant une pareille série noire, et c'est en rade de Constantinople, à bord du *Celio*,

le 4 novembre 1921, que je notais ceci, au moment même où le fameux complot dit du général Harington mettait en verve les chancelleries européennes.

Il serait injuste de ne pas rendre hommage, une fois de plus, à l'immuable sérénité de la politique anglaise. L'insuccès ne mord pas sur elle ; imperturbable, contre vents et marées, elle poursuit sa route. Ses agents échouent : peu importe, ils ne seront pas disqualifiés, s'ils ont fait preuve d'initiative et de discipline, car l'échec est la grande école de l'expérience.

Constantinople sous les canons de l'escadre anglo-grecque a la physionomie d'une captive qui entrevoit la délivrance, mais n'ose pas encore exprimer son espoir. Quelle explosion le jour où il sera possible de parler ; aujourd'hui c'est la plus folle des audaces. Cependant, la dispute sévit dans le camp britannique : autorités civiles et militaires sont aux prises ouvertement depuis le complot désormais célèbre dont tout Constantinople, uni pour une fois dans un même éclat de rire, ne cesse plus de s'égayer.

Cinq hommes mènent ici, depuis trois ans, la campagne pour le mandat anglais. Ce sont : le pasteur anglican Frew, Saïd Mollah, Moustafa Sabri, le colonel Sadik bey, Ali Kémal ; ce dernier est à peu près l'unique musulman qui le fasse, m'a-t-on affirmé, en toute conviction.

Ces ouvriers de la première heure, têtes du parti de l'Entente libérale, sont les pionniers de l'Angleterre. Ce qu'elle a dépensé pour cette grosse partie est inimaginable. L'enjeu était si grand ! Gagner, c'était enrayer pour longtemps l'évolution musulmane. Damad Férid, beau-frère du Calife actuel, préside toujours à cet effort. Il en est l'âme.

Depuis quelque temps, les actions du quintette Frew, Saïd Mollah, Moustafa Sabri, Sadik bey, Ali Kémal étaient en baisse ; le haut commissariat britannique, mécontent, l'accueillait froidement : les Turcs de Constantinople se moquaient par trop ouvertement de ses récents déboires ; il fallait, à tout prix, frapper quelque grand coup. Damad Férid s'impatiait, et les chefs de l'Entente libérale se résolurent à organiser quelque grand complot, car les caisses se vidaient, d'aigres

querelles divisaient les conjurés, et le lion britannique grondait devant l'inutilité de tant d'efforts.

La troisième section de la police militaire anglaise fut soudoyée. Un certain Mouzaffer, aventurier quelconque de la plus basse origine, qui s'était rendu plusieurs fois à Ismidt pour gagner la confiance des nationalistes, eut charge d'amorcer les préliminaires. Il composa des lettres fort compromettantes que ses hommes déposèrent dans les poches ou dans les maisons des nationalistes les plus en vue ; la police anglaise devait aller les y chercher. Ne faut-il pas que les perquisitions servent à quelque chose ? Ces lettres justifiaient les arrestations.

Cependant, les nationalistes possèdent à Constantinople une organisation de police supérieure à tout ce que l'on peut imaginer. Elle n'eut aucune peine à éventer l'affaire, dont elle suivit avec soin tous les développements. Un jour, Mouzaffer bey fut arrêté, puis emprisonné. Sous le coup de son indignation, croyant à quelque méprise, il envoya, par un ami, au haut commissariat britannique, une longue épître exposant tous les services rendus, rappelant les promesses qui lui avaient été faites et demandant d'urgence, pour lui et sa famille, cinq cents livres turques à titre d'à compte sur ce qui lui était dû.

La requête ne parvint pas à destination. Exaspéré, Mouzaffer en écrivit une seconde qui faisait mention de la première. Celle-ci passa, et c'est ainsi que le général Harington connut que son complot était éventé.

Pour lui, l'incident ne manquait pas de gravité ; il s'efforça d'en prévenir les suites.

Un matin, les trois commissaires interalliés sont convoqués d'urgence. Le complot leur est dévoilé : un commandant turc doit assassiner le général Harington ; ensuite, les chefs nationalistes de Constantinople s'empareront du pouvoir.

La situation est des plus graves, et des répressions immédiates s'imposent.

Le général Pellé et le marquis Garroni sont sceptiques ; ils demandent des preuves, le haut commissaire anglais se trouble : il y a bien une grande quantité de bouts de cigarettes venant de Samsoun,

trouvées dans une maison de Scutari, les fameuses lettres récoltées dans les poches des nationalistes et, surtout, des suspicions sans nombre. « C'est peu », répondent France et Italie. Le haut commissaire anglais insiste : tout est préparé pour placarder à travers la ville la genèse du fameux complot, les journaux bien pensants sont avisés, leurs articles vont sortir. France et Italie continuent à sourire, se refusent à prendre l'affaire au sérieux et conseillent de surseoir aux arrestations.

Le général Harington dut aller à Londres se justifier du ridicule de ce coup d'épée dans l'eau, mais ses parentés avec la cour d'Angleterre lui épargnèrent tout blâme officiel. Il revint à son poste, et cette histoire tragi-comique n'est qu'un épisode insignifiant auprès des tragédies réelles qui, chaque jour, secrètement, ensanglantent Constantinople.

Damad Férid, l'Entente libérale, les invasions grecques, l'intrigue politique à Constantinople et en Anatolie, tout cela représente des milliers de vies impitoyablement sacrifiées et la lente formation d'une haine que chaque attentat nouveau fortifie. L'élément levantin, cause première d'un état de fait qu'il a encouragé de son mieux, en est lui aussi la victime. Il est contaminé à son tour par l'angoisse latente qui plane sur la ville et mille fois plus désorienté que l'élément musulman, car celui-ci sait vers quoi il marche et pourquoi il se débat.

Dans la ville immense, sous l'éblouissant soleil qui berce tant de détresses que côtoie la plus parfaite insouciance, qui caresse des visages crispés d'angoisse, d'autres indifférents jusqu'à l'atonie, tous les contrastes, toutes les oppositions se coudoient. Les coupes sombres faites par le feu se trouvent de grandes échappées sur le plus large horizon qui soit. Partout, affirmant leur présence, accaparant le haut du trottoir et le milieu de la chaussée, officiers et soldats britanniques font jouer leur badine et sonner leurs talons.

Parfois, cependant, ils semblent embarrassés de leur personne ; les musulmans se détournent avec soin et ostentation, l'élément chrétien leur lance un coup d'œil craintif. Ils sont seuls, irrémédiablement étrangers dans ce proche Orient, tout autant qu'en Égypte et aux Indes.

A Stamboul, les yeux assombris des passants, leur humeur morose soulignent mieux encore la menace latente ; là, les officiers anglais ne s'aventurent qu'en nombre et solidement armés, tandis que l'uniforme français se promène tout seul, ouvertement, visiblement narquois devant l'agacement britannique ; et, devant le bleu horizon, la foule musulmane retrouve le sourire.

*
* *

Toute la question était là.

Ce prestige de la France en Orient, l'Angleterre ne voulait pas l'admettre. Il était pour elle l'insupportable et vivante critique de sa politique orientale. A Constantinople, cependant, plus qu'ailleurs, il s'affirmait. Nous y étions à l'aise, ayant pour nous les sympathies de tous.

Au début de l'occupation interalliée, nos officiers, sur l'ordre pressant de leurs chefs, essayèrent de se lier avec leurs camarades anglais. Ceux-ci leur opposèrent une fin de non-recevoir des plus catégoriques, et la scission s'opéra entre les deux camps. Chacun eut sa vie bien nettement distincte et ses plaisirs aussi.

Bientôt, le camp britannique entama les hostilités, d'abord sous une forme atténuée, puis avec une vigueur de plus en plus grande. Longtemps les nôtres voulurent ne pas comprendre, tant l'agression leur paraissait absurde. Elle était cependant parfaitement raisonnée.

C'est le 15 mars 1920, dans cette journée tragique où Constantinople sentit s'abattre sur elle le poing anglais, que la situation anglo-française se précisa. Beaucoup d'officiers français s'étaient liés d'amitié avec les officiers turcs, tous nationalistes bien entendu, qui se trouvaient alors ouvertement dans la ville. Une véritable camaraderie les unissait : parler la même langue, lire les mêmes livres prépare à l'amitié ; et, lorsque la brutale agression que rien ne justifiait frappa leurs amis turcs, les officiers français ne se gênèrent pas pour dire à voix haute ce qu'ils en pensaient.

Ce jour-là, Stamboul, atteint de cécité devant l'uniforme britannique, salua longuement le bleu horizon, quel que fût son grade.

Voici encore quelques notes prises sur le vif peu après cet événement qui marquait la volonté très claire des Anglais d'en finir une fois pour toutes avec la fiction interalliée.

Dans la grande rue de Péra, entre cinq et sept, une foule indescriptible : tous les résidus de l'univers déambulent vers on ne sait quel but, se heurtant, s'enchevêtrant, masse bornée, maladroite et seule ne s'assouplissant que devant l'uniforme britannique. Les officiers anglo-levantins passent, la badine à la main, d'autant plus raides qu'ils sont plus levantins et doivent le faire oublier. Le nombre de leurs galons est incalculable ; ils deviennent colonels avant d'avoir été sergents.

Quelques vrais Anglo-Saxons, officiers de carrière, représentent la vieille Angleterre dans tout son impérialisme et fendent la foule amorphe en vainqueurs. D'autres s'étalent en long et en large dans les voitures et les autos. Chauffeurs et cochers luttent de vitesse ; c'est à qui écrasera le mieux le piéton.

Le tramway Taxim-Chichli passe, plein à déborder comme toujours. Un officier français monte, avec sa femme, et cherche à se caser sur la plate-forme avant. Tout est pris à l'intérieur, et les femmes ne sont pas admises à l'avant. La Française hésite, s'arrête ; aussitôt un officier turc se lève et offre sa place. Le mari remercie, les deux hommes échangent quelques mots aimables.

Quelques instants après, deux « nurses » anglaises cherchent à s'introduire dans la place ; elles portent leur uniforme d'infirmières : tenue d'été, chapeau de paille à ruban rouge. Jouant des coudes, écrasant les pieds qu'elles rencontrent au passage, elles s'installent, la première à l'intérieur, debout, la seconde sur la plate-forme interdite aux femmes. Le distributeur de billets et le wattman turcs s'efforcent en vain de mettre un peu d'ordre dans cette anarchie. Ils cherchent à faire entrer l'intruse de la plate-forme dans le compartiment réservé aux femmes. Des *nô* énergiques, des déclics de mots incompréhensibles pour des Turcs répondent à leurs exhortations. De guerre lasse, ils haussent les épaules, rient et échangent avec les deux officiers des regards ironiques. Ils renoncent à la lutte. Triomphantes, les nurses restent sur leurs positions ; elles toisent l'adversaire, sans comprendre

son infini mépris pour une rudesse si peu féminine. La Française sourit.

A Bebek, sur la rive européenne du Bosphore, le tramway va se mettre en marche vers le pont de Galata. L'heure est adorable, le premier rayon du couchant frise l'eau bruissante et la colore violemment, le ciel a des sérénités infinies. Malgré tout, il fait bon vivre.

Un soldat anglais monte sur la plate-forme avant ; le wattman essaie de lui faire entendre qu'elle est réservée aux officiers et à la police. Réponse : *nô*. Intervention du contrôleur et de plusieurs employés. Toujours *nô*. Ce *nô* anglais est proverbial à Stamboul et à Péra. Une pancarte précisant le règlement : « réservé aux officiers des puissances alliées et au personnel de la police », est montrée à l'Anglais. Réponse : *nô, nô*. Il ne reste plus qu'à tendre un ticket à cet entêté ; mais il grince des dents, frappe violemment le bas flanc du tramway de sa badine et hurle *nô, nô*, au paroxysme de la rage. On n'insiste plus ; le tramway part enfin : l'Angleterre a vaincu.

Une heure après, le même véhicule rentre vers Bébek et passe devant Arnaout Keuy. Deux officiers français de l'état-major général montent sur la plate-forme avant déjà bondée. Un officier anglais, tenant par la taille une jeune Anglo-Saxonne, flirte, confortablement appuyé sur l'espèce de capot surmonté d'une manivelle, place du wattman. Le dos de l'officier anglais arrête le plein fonctionnement de l'appareil. Le wattman heurte légèrement le gêneur et lui dit : « Pardon, Monsieur », indiquant son embarras. Celui-ci, furieux, se retourne, lance un juron, reprend sa position première. Le wattman échange quelques mots en turc avec le contrôleur, exprimant sa résignation. Les officiers français évitent d'engager un incident diplomatique : on leur reprocherait une fois de plus leur vivacité ; et le tramway continue sa marche de tortue, l'appareil toujours bloqué par le dos de l'Anglais.

Il n'y a certes pas que des histoires de tramway : il y a les histoires d'ivresse, bien autrement sérieuses, et l'usage abusif de la cravache, qui font mieux comprendre encore pourquoi l'Égypte et l'Inde recherchent leur indépendance.

Cinq heures sonnent à Stamboul ; le grand bazar couvert est dans

la pénombre. Au souk des tapis, les marchands turcs assis devant leurs étalages parlent de la dureté des temps.

Peu d'acheteurs. Des officiers français passent, s'arrêtent, regardent quelques tapis. On leur sourit courtoisement. Ils s'éloignent. Un colonel anglais, escorté de ses officiers, se campe devant un vieux Boukhara, le fixe, le soupèse, et, cassant, hautain, s'enquiert du prix en quelques monosyllabes parfaitement inintelligibles. Le marchand répond. Le colonel n'a pas entendu. Il jure, sacre, menace le marchand de sa badine et arrache de son clou le précieux tapis qui gît sur le sol dans toute sa splendeur veloutée. Le marchand reste impassible, le colonel lève sa badine, des soldats turcs surgissent on ne sait d'où et entourent graduellement les officiers anglais. Ceux-ci hésitent. Que va-t-il se passer ? Une bagarre, comme il y en eut tous ces jours derniers ? Elles ne furent pas à l'avantage des durs maîtres du moment. Ils cèdent la place après quelques jurons et un violent coup de pied dans l'infortuné Boukhara.

Ils ont disparu. Les soldats turcs se sont assis ; autour d'eux les marchands se groupent. Le plateau du café circule, les cigarettes s'allument, et l'on commente à mi-voix les dernières nouvelles arrivées de l'Anatolie.

La nuit est tombée ; il n'y a pas un uniforme anglais qui oserait se risquer dans Stamboul ; par contre, la plupart des officiers français y ont élu domicile ; c'est leur heure, ils flânent, vont et viennent, sans jamais entendre la malédiction de l'Islam. Leur sport favori est de faire, aux nuits de clair de lune, le grand tour des vieux murs en auto. L'uniforme français est la protection la plus efficace.

Onze heures du soir sur la place du Taxim, devant la rue Hayas pacha. La nuit est splendide. Les Français qui affectionnent ce quartier du haut Péra rentrent chez eux, à pied, pour en savourer la douceur, et l'on cause, entre soi, d'un groupe à l'autre, comme dans une ville de province.

Quelle quiétude, quelle détente, après l'énervement d'une journée difficile, des nouvelles contradictoires lancées par les agences affolées ! Le charme d'autrefois, l'incomparable charme renaît et s'épanche sur toutes choses. L'optimisme revient à pas furtifs. Après tout, n'est-ce

pas encore ici le paradis sur terre ? Mais une dissonance se produit : une patrouille anglaise passe, raide comme le destin. O ironie du sort ! ô vengeance ! sur quoi va-t-elle donc buter ?

Parmi l'amoncellement des autos militaires qui reposent après leur rude labeur quotidien, des officiers anglais, ivres autant qu'on peut l'être, s'obstinent à chercher une invisible issue, et leurs rauques clameurs s'élèvent ; les poings s'en mêlent ; des chants dénués d'harmonie dévoilent soudain les pensées les plus secrètes de ces amoureux du silence. La patrouille approche ; sans regarder, elle passe, elle a passé. Elle n'a rien vu, rien entendu. Le tapage anglais n'est pas du tapage.

Un vieux diplomate turc a longuement regardé la scène, écouté les vociférations, et se tournant vers ses amis européens : « Voilà bien ce que l'on peut appeler la paix anglaise : vaut-elle mieux que la nôtre ne valait ? Qu'en pensez-vous ? »

Je me souvenais du grand calme, de l'ordre que je venais de voir en Anatolie.

* *

15 mai 1922

Dans Constantinople, ville anglaise, l'étau se resserre lentement, impitoyablement, les amendes pleuvent dru comme grêle, les réquisitions sévissent à tort et à travers avec une impitoyable rigueur. Ainsi les Turcs comprennent que les grands meneurs de la politique anglaise ont pris de fortes résolutions.

Il y avait eu, récemment, c'était en mai 1922, un semblant d'apaisement. Les optimistes s'en félicitaient, les sages secouaient la tête. Ne se souvenaient-ils pas que ces courts répit précédaient toujours de violentes reprises ? Ils avaient raison : la manière forte s'affirme plus âprement que jamais. Est-ce l'irritation de se heurter sans cesse à l'insaisissable ? La police britannique et les hauts fonctionnaires ont perdu le calme et la mesure. Tout ce qui vit, respire et se meut dans la plus frémissante des fourmilières se ligue contre l'ennemi commun : l'Anglais. Il riposte par le poing, par la cravache, par la prison, par l'amende ou la réquisition et inculque ainsi à tous cette leçon de nationalisme qu'il a répandue d'un continent à un autre, par tout l'Islam exaspéré.

Est-il, de par le monde musulman, une famille aisée n'ayant pas l'un des siens à Constantinople ou quelque ami qui ne s'y rende, de temps à autre, pour un but politique ou commercial ? Tous aiment à se retremper dans cette atmosphère chargée d'espoirs, vivifiée, malgré tout, par les combats si proches.

C'est le matin, à Péra, dans la fraîcheur qui précède les heures chaudes. Le marché en plein air bat son plein. Les policiers anglais circulent, la badine en main, et cinglent volontiers au passage les mollets des vendeurs et des acheteurs. Tout est prétexte à leur intervention. La foule ne résiste pas : elle enregistre. Pour une volaille portée la tête en bas, cinq livres, et, si, au premier mot, vous n'avez pas compris, dix livres. Pour un geste de colère ou de protestation, vingt livres, trente livres, cinquante même, suivant l'importance de celui qui l'osa. Pour une denrée de fraîcheur douteuse, vingt-cinq livres ; mais, cet impôt prélevé, vous pouvez vendre votre marchandise avariée, laisser votre éventaire au travers du chemin, porter votre poulet la tête en bas, voler au change, tromper de toutes les manières : peu importe, si vous avez payé.

Le policier anglais entre, au hasard, dans une boutique. Le propriétaire a compris. Il tend quelques livres ; c'est insuffisant. L'homme tourne et retourne ; il ne trouve rien et sort. Sur le seuil, il hume l'air et lui découvre quelque chose de suspect : pour une mauvaise odeur, réelle ou imaginaire, trente livres.

Un curieux s'est arrêté, regarde la scène ; son visage reflète quelque ébahissement. En route pour le poste le plus voisin, où il se trouvera en nombreuse compagnie. Cinq livres, ou une heure de promenade forcée sur la terrasse du poste. Les malins paient et s'esquivent, les naïfs préfèrent marcher. Au bout d'une heure, ils s'arrêtent, déjà fourbus. Vingt livres, ou une seconde heure de marche ; ils s'obstinent et recommencent à tourner, stimulés par la badine ; mais la troisième heure est à cinquante livres ; alors, exténués, hors d'eux-mêmes, ils commencent à comprendre le jeu, et paient n'importe quoi, pour en finir.

Un ouvrier typographe rentre chez lui. Il est tard, les policiers l'arrêtent, le fouillent et se saisissent du revolver indispensable à tout

homme sensé qui circule la nuit dans Constantinople. La taxe habituelle est de vingt livres; l'ouvrier se prépare à les donner. C'est quarante, lui dit-on. Il proteste : soixante. Il refuse : on le fouille à nouveau. Il vient de toucher son mois : quatre-vingt-deux livres turques; elles lui sont enlevées.

Et c'est en vain que, le lendemain, son patron, un Français, réclamera lui-même cette somme à la police anglaise. Jamais elle ne rend l'argent.

Où va-t-il ? Que devient-il ? Il ira dans la caisse des fonds secrets, si vite épuisés, et dont le colonel Maxwell, grand chef de la police anglaise, est l'incomparable pourvoyeur.

A côté des amendes, il y a les réquisitions, et c'est là, surtout, que le grand artiste excelle. Pendant quelques mois, les Turcs de bonne famille sont encouragés à rentrer chez eux. Ils reprennent confiance, meublent à nouveau leurs maisons saccagées, remplissent les armoires vides, sortent ce qu'ils ont pu cacher. Alors, l'inéluctable catastrophe se produit ; un officier anglais sonne à la porte : « Dans une heure, je m'installe chez vous ». La maison est gardée, il faut partir, et non sans avoir fourni ce qui manque, complété les douzaines de draps, les cuillers à café, la vaisselle, sans compter qu'il faut subvenir encore aux fantaisies saugrenues qu'invente l'humour britannique.

Tout cela soulève une stupeur indignée. L'Orient ne s'accoutume pas encore à ce fait nouveau pour lui : la corruption du fonctionnaire anglais. Jusqu'à ces dernières années, le mot Angleterre équivalait pour lui à celui de justice, une justice un peu raide, impersonnelle, ne faisant pas grand cas de ce que pensait ou ne pensait pas l'administré, « the native », mais s'efforçant tout de même d'être juste.

Aujourd'hui, il semble qu'une folie de suicide ait saisi le colonial anglais.

A côté des incidents tragiques, il y a les incidents gais : celui du grand vizir arrêté dans son auto et conduit au poste pour délit de vitesse ; celui du secrétaire d'ambassade également arrêté pour avoir sauté sur l'embarcadère avant l'arrêt du bateau. Il n'était pas Anglais, bien entendu.

La brimade n'épargne personne, sauf ce qui, de près ou de loin, est anglo-saxon. Elle adopte, lorsqu'il s'agit de Turcs militants, des moyens plus définitifs.

« Ils ne lâcheront jamais volontairement Constantinople », vous disent là-bas les gens de toutes opinions, de toutes provenances, les uns agacés, les autres résignés, la plupart avec rage, car la ville est vraiment aux trois-quarts ruinée.

Coupée de l'Anatolie et de la Thrace, surchargée de misère, de mécontentements et d'intrigues, elle n'est plus aujourd'hui que le spectre d'elle-même et perd chaque jour ce qui semblait être son impérissable beauté.

Mais, sous l'acceptation apparente, quelle volonté réelle de se défendre ! Les gens qui ont ainsi tout perdu acquièrent une énergie nouvelle, un nouveau caractère. La police anglaise cingla des sensibilités à vif, et l'on découvre, tout à coup, avec stupéfaction, à quel point l'élément turc prédomine ici.

*
* *

Pour tous les Turcs, Constantinople représente le passé, Angora, le présent. L'une est aux mains de l'ennemi, l'autre est la citadelle de la résistance.

Constantinople, siège principal de l'erreur britannique en pays d'Orient, expose aux yeux du monde entier les fautes d'une politique vieillie, absurdement arbitraire et qui n'a plus, pour se justifier, un certain ordre et de gros moyens. Une profonde vétusté se trahit sous de si grandes violences. Les occupations à grand fracas ne sont pas les plus durables.

Que pèsent aujourd'hui la pauvre politique du Phanar et son éternelle et stérile intrigue ? C'est cependant sur cette planche pourrie que s'appuie l'action anglaise à Constantinople. Elle nous combat, nous et nos œuvres, aussi âprement qu'elle combat les Turcs ; l'Angleterre a fait de la corruption grecque son fidèle second.

A Constantinople, tout se dérobe devant l'ennemi ; ce ne sont que des ombres qu'il garde entre ses mains. *L'Intelligence service* a semé le vent ; il récolte la tempête.

*
* *

L'organisation nationaliste se renforce chaque jour. Pourquoi persiste-t-elle à faire fond sur nous ? Est-ce parce que l'hostilité franco-anglaise en Orient est de plus en plus apparente ? Non, les Turcs ont cessé de tabler sur les discordes des puissances dont ils finissent toujours par être victimes. Une raison bien autrement profonde détermine leur attitude envers nous.

La révolution de 1908 et le nationalisme actuel ne sont pas étrangers à notre influence, et voilà ce que les Anglais ne peuvent nous pardonner. Sans nos écoles, sans nos livres, les idées nouvelles n'auraient pu se propager avec une telle rapidité ; nous avons dès le début participé inconsciemment à ce grand mouvement oriental, et les Orientaux s'étonnent à juste titre que nous soyons si longs à le comprendre.

Même après 70, notre prestige intellectuel en Orient ne fut pas sérieusement atteint. L'Angleterre, l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne s'évertuèrent en vain à le détruire. Nos grandes écoles congréganistes firent toujours prime, grâce au tact, à la science et au dévouement de nos religieux, et nul se saura jamais assez reconnaître, en France, ce que l'expansion intellectuelle française doit au lycée franco-turc de Galata Seraï, dont l'un des maîtres les plus distingués, M. Blanchong, vient de mourir, après trente-quatre ans d'enseignement à Constantinople. Ainsi que la plupart de ses collègues français, il ne quitta pas son poste en 1914. Le directeur turc, Salih Arif bey, tint courageusement tête aux Allemands, et, pendant toute la guerre, les classes se firent en français. Les repréailles exercées par le haut commandement allemand n'y changèrent rien. Les professeurs allemands qui s'introduisirent dans la maison se trouvèrent si complètement isolés que, d'eux-mêmes, ils partirent, sans demander leur reste.

Avant la création du lycée de Galata Seraï, en 1868, la Turquie ne connaissait que l'enseignement primaire donné dans les écoles de quartier et l'enseignement supérieur des cours des mosquées et des écoles spéciales. L'enseignement secondaire était inconnu.

M. Bourée, ambassadeur de France, encouragea le Gouvernement

turc à créer des établissements d'enseignement secondaire dans les principales villes de l'empire, et Galata Seraï, patronné par le sultan Abdul-Aziz, fut le premier essai. Cent cinquante bourses réparties entre Musulmans, Arméniens, Grégoriens, Grecs, Bulgares, Arméniens catholiques, Latins et Juifs, tous sujets turcs, formaient le principal noyau de l'effectif. Les élèves payants étaient admis sans distinction d'origine.

La France accordant au lycée une subvention annuelle de 500.000 francs, l'administration et une grande partie de l'enseignement furent confiés à des fonctionnaires français. L'enseignement était obligatoirement donné en français, d'après le programme universitaire français augmenté de cours de grec moderne et de langues orientales ¹.

« Les Grecs, naturellement peu enclins à favoriser tout ce qui peut donner de la cohésion et de la force à l'empire, se plaignaient de la part restreinte faite à l'étude de leur langue et s'en montraient fort mécontents. »

Le lycée de Galata Seraï eut des débuts orageux, mais il obtint un résultat sans précédent : l'apaisement des querelles de race. L'esprit de tolérance de la maison fut tel qu'il l'emporta sur les préjugés de chacun, et la courageuse attitude de Salih Arif bey, pendant que l'Allemagne parlait en maître à Constantinople, maintint le renom du lycée; mais ce fut au prix de deux hivers sans feu, presque sans vivres; les dons des familles turques permirent de ne pas fermer les portes. Malgré tout, pendant l'année scolaire 1916-1917, neuf cent cinquante élèves, presque tous turcs, travaillèrent à Galata Seraï.

Aujourd'hui, ils sont mille environ. Lorsque je visitai le lycée, en 1921, je vis sur le même banc un jeune fils d'Abdul-Hamid, au fin visage attristé, et des enfants de nationalistes militants et des fils de hauts fonctionnaires du palais impérial. J'admirai la tenue des classes, des dortoirs, la propreté des cuisines, la sagesse des enfants et la patience des maîtres.

¹ Étude publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1874 par M. de Salve, premier directeur du lycée de Galata-Seraï.

Le grand livre de Galata Seraï contient les noms les plus connus de la Turquie. Il suffit de le feuilleter pour y retrouver toutes les traces de l'éclosion du nationalisme, et, lorsque Hamdoullah Soubhi bey, alors ministre de l'Instruction publique à Angora, décréta, en 1921, que l'enseignement du français serait dorénavant obligatoire dans toutes les écoles de l'Anatolie, il suivait les traditions de Galata Seraï, lui qui parle français comme un Français de France.

*
* *

La grande misère de Constantinople, entretenue par quatre ans d'armistice, par l'invasion de l'Anatolie occidentale et de la Thrace, qui firent refluer sur la pauvre ville une multitude d'émigrés, est affreuse. Le flot russe chassé par les soviets est venu s'y ajouter.

La détresse turque se cache, elle est trop fière pour exposer ses souffrances. Dans l'immense quartier de Stamboul rongé par le feu survivent les mosquées et quelques maisons de bois sauvées du désastre, on ne sait comment. C'est là que le Croissant rouge hospitalise la foule des réfugiés venus de l'Asie Mineure, de la Thrace ou même de la Crète. Ce sont presque tous des femmes et des enfants.

Chaque nouveau convoi est dirigé sur des mosquées réservées au premier triage. C'est là que se voit le dénuement le plus atroce. Arrivés de la veille ou de l'avant-veille, les malheureux sont encore dénués de tout. Ils s'efforcent de s'organiser, déblaient chacun leur coin, vont à la corvée de l'eau ; l'ordre et la propreté commencent à s'établir.

Quelques pas plus loin, dans une ruelle écartée, une femme encore jeune loge avec ses huit enfants dans une maison à demi détruite. Elle s'ingénie à la rendre habitable. Les enfants sont beaux et solides sous leurs pauvres vêtements ; la minutieuse propreté des intérieurs turcs se retrouve partout ; quelques lambeaux de ce qui fut le foyer ont été emportés dans l'exode, une vieille étoffe de soie, un morceau de tapis, et, grâce à ce sens de la décoration que les sinistrés gardent encore, ce dénuement n'est pas sordide ; mais il pleut et vente aujourd'hui dans le grenier où dorment les huit enfants. La femme n'a rien demandé, mais, devant le geste de compassion émue que suscite sa

peine, elle cache sa figure et sanglote éperdument. Elle parle du passé : c'était hier...

Plus loin, ce sont d'autres mosquées, d'autres médressés remplis jusqu'au bord, et toujours le même ordre, le même soin dans chaque étroit carré entouré de toiles réservé à une famille.

L'œuvre du Croissant rouge, ses dispensaires, ses ouvroirs vivent de la charité turque et d'autres dons musulmans.

Je vois encore cette grande maison de bois, seule survivante de tout un quartier turc totalement brûlé, en bordure de Péra : la maison de l'enfance. Toutes les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer l'air et la lumière, le combustible manquait. Les orphelins sinistrés étaient soignés avec le plus ingénieux dévouement. L'indispensable ne leur manquait pas. Chacun travaillait. Le grand luxe de la maison était son éblouissante propreté, une vue incomparable, la gaîté grave des enfants.

« Quand la guerre finira-t-elle ? » me demandaient les plus grands. Sans l'admirable entr'aide turque, l'état d'armistice serait pire que la plus terrible des guerres.

*
* *

Le drame qui se joue à Constantinople depuis 1918 est d'une cruauté aussi absurde qu'inexcusable. En reculant volontairement la paix qui, pour elle, ne peut être que le mandat anglais sur l'Orient, Syrie comprise, l'Angleterre a semé plus de ruines et de haines qu'il n'en faut pour détruire à jamais le bon renom de l'Europe.

Qu'est devenu Péra, aujourd'hui ? Ce poste avancé de la civilisation occidentale, placé devant le seuil asiatique, est le modèle de toutes les incohérences.

Le grand courant humain qui sans cesse le sillonne cache dans ses replis le malaise intolérable de la population levantine, car celle-ci souffre tout autant que l'autre et ne possède pas ces qualités d'entr'aide qui allègent les plus grandes misères. Elle est la proie d'un malaise intolérable, et tue les heures en errant sans trêve, on ne sait vers quel but.

Travailler ? Où ? et de quelle manière ? La vie commerciale

et économique est frappée à mort, la sécurité n'existe plus. Voler ? oui, quand c'est possible.

Les caractères ethniques de cette foule s'effacent sous le nivellement d'une pareille angoisse. Seuls, les Russes surnagent, et leur vigueur physique résiste au jeûne, leur optimisme vainc le découragement.

Les Levantins, frappés dans leur commerce et dans leurs biens, ont une dernière passion : l'intrigue. Elle sévit ici sous toutes les formes, peste bien plus nocive que la véritable devenue à peu près endémique, ainsi que le typhus et tous ces maux que les émigrés transportent avec eux.

Intrigue et corruption ravagent la colline européenne : corruption anglaise, intrigue bolchevique, asiatique, européenne ; intrigue inter-alliée plus stérile encore ; sapes allemandes, postes d'écoute russes ; la nuit, les coups de feu partent tout seuls. Le gardien britannique assiste impassible.

Dans le grand caravansérail, terrain neutre sur lequel tous les conspirateurs travaillent, les plans fantastiques s'élaborent entre deux coupes de champagne ; Péra est le milieu de culture de toutes les révolutions.

L'Europe est bien plus loin encore qu'on ne l'imagine, car elle est hantée par ses propres difficultés ; d'autre part un barrage la sépare de l'Asie : tout cela contribue à un isolement à peu près total ; ce barrage, véritable cordon sanitaire, épuise le système nerveux des organismes longtemps soumis à ce régime.

Tombez à l'improviste dans cette effervescence, vous vous persuaderez que le dénouement, quel qu'il soit, est proche, et, gagné par la fièvre locale, vous attendez, partageant l'énervante angoisse qui vous entoure, persuadé que, demain, quelque convulsion suprême dénouera la situation. Le temps passe, il faut rentrer, manquer le grand spectacle. A peine éloigné, lassé d'interroger en vain, vous oublierez. Alors, soudain, toujours à l'improviste, la foudre tombe, l'impossible arrive, et l'Europe ne comprend pas.

Il en fut toujours ainsi, disent les vieux habitués de Byzance. Non, ce n'est pas tout à fait exact. L'horizon s'est formidablement

élargi. Les peuples asiatiques ont appris à coordonner leurs observations. Voilà le fait nouveau.

Que contient Constantinople ?

Un califat branlant, un séparatisme vigoureux, une occupation incohérente, un oppresseur résolu, des minorités qui poussent des clameurs perçantes, sans aucunement savoir ce qu'elles veulent, une majorité qui couve ses rancunes et attend son heure, le fond du panier de la grande flibusterie internationale.

Il y a aussi d'honnêtes gens, mais ceux-ci sont le petit nombre. et se demandent chaque jour ce qu'ils font dans cette galère anglaise.

Des incendies dévorent la ville, le pillage la ravage; lorsque son sort se résoudra, pareille à la Thrace, à l'Anatolie occidentale, elle ne sera plus qu'une sorte de nécropole d'où surgiront quelques monuments du passé, rongés à l'intérieur par le vol, par la ruine.

Ce sera l'aboutissement du fameux concert des puissances, dans lequel seule la France aura joué le rôle ingrat du désintéressement.

Malgré tout, Constantinople revivra, car elle est immortelle comme l'Asie, mère de tous les peuples.

CHAPITRE IX

Entre Paris et Londres

Ceci est une très vieille histoire : elle remonte à 1920 ; mais une histoire anglaise ne vieillit pas comme une histoire française ; nous avons des renouvellements que nos voisins ignorent. Eux procèdent par évolutions si lentes que des siècles s'écoulent entre les commencements et les aboutissements. Deux ans ne comptent donc pas pour nos voisins britanniques, et ce récit pourrait être d'aujourd'hui.

*
* *

C'était en juin 1920. Je rentrais de Constantinople, ayant vu les effets du coup de force anglais du 16 mars 1920. J'avais longuement parlé, là-bas, dans leurs retraites cachées, avec les nationalistes qui guettaient l'instant favorable pour passer en Anatolie ; et vraiment je possédais, autant qu'il était possible, les éléments de la question. Je voyais combien notre alliée d'alors s'embourbait dans le marécage oriental, combien, seuls, nous étions en état de lui tendre la perche. Je comprenais, en ayant eu toutes les preuves devant les yeux, que, sans nous, elle était perdue.

Au retour, je trouvai le président du Conseil fort renseigné, mais aux prises avec le problème allemand d'une part et l'intransigeance

de M. Lloyd George de l'autre, ayant de plus, devant lui, un Parlement et une opinion publique totalement ignorants de la question turque. Les propagandes anglo-arméno-grecques avaient fait leur œuvre, personne ne les ayant contredites, et la confusion était telle, en France, dans les esprits, que la vérité si simple, mais si neuve, paraissait incompréhensible, excessive surtout. Je tombais, en plein élan, dans le magasin de porcelaines, et les objets fragiles valaient alors leur pesant d'or. L'alliance était un dogme intangible. Nul ne voulait comprendre que, pour la sauver, le meilleur remède était de cautériser les plaies au fer rouge de la vérité.

Après quelques jours de nombreux entretiens sans résultat appréciable, je déjeunais dans une maison qui réunit volontiers tout ce qui compte soit en politique, soit en diplomatie. Je trouvais là deux personnalités de l'ambassade d'Angleterre, venues pour m'y rencontrer.

J'attaquai de suite et à fond ; j'étais si documentée, j'avais tant à dire que l'éloquence coulait de source. Ils écoutèrent avec cette attention soutenue que les hommes de l'élite intellectuelle anglaise ne ménagent pas à qui les intéresse. Ils furent charmants, courtois, compréhensifs, étonnés surtout, du moins ils surent le paraître, et, me questionnant, m'entourant, ils me prièrent, avec insistance, de bien vouloir porter moi-même à Londres ce qu'ils venaient d'entendre « à leur profonde surprise, à leur immense indignation ». Le Foreign Office, Downing Street seraient prévenus. J'étais assurée du meilleur accueil ; mes révélations ne manqueraient pas d'impressionner vivement les autorités responsables et d'amener de profondes transformations. Les agents coupables seraient révoqués, je pouvais en être certaine. Tout ce que je dévoilais était totalement ignoré. — Vraiment ? — Oui, absolument.

Je partis donc pour Londres.

*
* *

Juin 1920

Londres est, tout autant que Paris, une incomparable synthèse. Dans cette atmosphère londonniene, toute imprégnée de préjugés,

d'habitudes, d'un certain mysticisme, d'un goût tenace de l'effort, quel qu'il soit, que de clairs-obscurs apparaissent, tout à coup, dans l'exquise lumière de juin ! Le ciel de Londres a des tonalités rares, des ors et des gris incomparables. Les intellectuels de Londres ressemblent à son ciel.

Pour saisir ce que le peuple anglais et ses chefs cachent sous leur « self control », pour les comprendre, il faut aller les trouver là-bas, les voir en pleine action, en pleine lutte, dans leur ambiance si particulière.

A Londres, tout est combat en bonne et solide forme, avec des règles de jeu fortement équilibrées. Tout est un duel entre deux êtres, entre deux actions, entre deux idées, entre deux buts ou deux thèses. Tout duel suppose des feintes et des reprises, tout jeu sous-entend une large part de bluff. C'est à l'adversaire d'en tenir compte, à lui de ne se laisser ni surprendre, ni duper.

« Jamais l'on ne doit céder sur quelque terrain que ce soit, sans avoir, au préalable, combattu à fond. Les concessions ne s'accordent pas ; elles doivent être arrachées de vive force. » Ces mots du colonel Lawrence résument toute une doctrine. Émis par la voix incisive, bien posée d'un jeune combattant en pleine forme, auquel nous devons quelques rudes enseignements, ils sont intensément suggestifs.

L'on peut tout dire à Londres, avec une incroyable liberté de parole et d'argument, à condition de ne pas enfreindre les lois du protocole et de rester strictement dans les données précises du débat. La grande école d'Oxford, d'où sortent la plupart des jeunes athlètes en politique étrangère, leur enseigne les détours de la dialectique. Ils ont une souplesse, une sûreté dans l'improvisation, un développement du sens intuitif qui leur donne sur l'adversaire étranger une supériorité dont volontiers ils abusent. Leur manque de logique le déroute ; leur fantaisie le déconcerte.

S'il se trouve, à Londres, un très grand nombre d'hommes d'esprit robuste, mais moyen, indifférents à ce qui n'est pas l'idée couramment admise, il est aussi là-bas de frappantes individualités ayant une verve, une richesse d'impressions, une originalité que nous possédons rarement à ce point. Dégagées souvent de toute entrave, de tout

scrupule, méprisant le bon sens, l'exactitude, elles se lancent à corps perdu dans l'idée fixe. En Angleterre, chacune de ces personnalités a sa phobie ou son amour particulier qu'elle défend avec une fougue et un acharnement que le milieu favorise.

Londres porte à toutes les outrances : question de climat, de cadre effet d'une certaine monotonie, du repliement sur soi-même, du sérieux souvent excessif, de ce rien d'ennui qui émane des êtres et des choses. Tout entraîne à concentrer sur la lutte intellectuelle, commerciale ou sportive le trop plein d'énergie. Il est naturel, ici, de reprendre, jour après jour, une pensée unique, un même geste, d'y adapter sa vie, ses goûts, ses joies mêmes, ce qui ne se peut guère à Paris, dans l'éparpillement des occupations, sous la nécessité de tout connaître, de tout assimiler, de renouveler à tout instant les arguments ou la doctrine.

A Londres, les impondérables ont tôt fait de vous entraîner dans leur tourbillon. Ils effritent silencieusement les résistances, circonviennent le nouveau venu, le dépouillent peu à peu de sa pleine indépendance. Il ira, sans savoir pourquoi, se placer de lui-même dans la case spéciale qui lui est assignée pour la durée de son séjour en Angleterre. Quand vous avez la chance de tomber juste sur celle qui vous intéresse, que de découvertes rapides, que de temps gagné ! Ici tous les échos de la planète résonnent en larges ondes sonores. Pour les entendre, il ne s'agit que d'écouter.

Tout est étrange et nouveau, quand, après des années d'absence, les expériences antérieures se sont atténuées. Tout se meut dans un monde où l'archaïsme le plus obstiné, les idées les plus avancées se rencontrent. Londres se relie à l'univers par mille fils imperceptibles : un exotisme très particulier, très pénétrant le démontre.

Que de vigueur latente, de vitalité parfois brutale dans cet ordre presque sans lacunes, qui a le gros défaut d'accoutumer les masses à se laisser porter où le courant les mène, dans une grande passivité laborieuse. Par contre, les pires audaces de la pensée et de la parole sont admises, si, les réservant pour un cercle tout intime, vous ne songez pas à les répandre. Le système de spécialisation dans une case

du grand échiquier est la loi suprême. Ne cherchez pas à l'enfreindre, sinon vous serez brisé.

*
* *

Le Foreign Office est très vieille Angleterre. Tout y garde la forte empreinte du passé, et, dès l'entrée, s'impose cette curieuse, cette indéfinissable ambiance faite de lois historiques, de traits de caractère, de coutumes désuètes, mais tenaces, et d'un peu de suspicion. Instinctivement, le visiteur étranger y assouplit sa voix, son geste et jusqu'à sa pensée. L'insupportable attente ne lui sera pas infligée ; la ponctualité de Londres est l'un de ses charmes. Vous pénétrez dans le sanctuaire, sans avoir usé vos nerfs et votre élan. Mais qui pourrait décrire le charme de l'un de ces salons de travail tout intimes, vrai studio anglais, orné de vieilles gravures, de délicieux bibelots anciens, de ces vieilles pendules qui sont la joie des yeux et des oreilles. Les fenêtres ouvrent sur de grands jardins remplis d'arbres et de fleurs. Vous croyez vous retrouver dans un cadre familial et, tout de suite, la confiance naît. Vous entrez dans le vif de la question. Votre interlocuteur sait déjà ce que vous lui apporterez, ce que vous demanderez en retour, et, suivant la formule anglo-saxonne, il prendra le temps d'épuiser à fond le sujet.

Ici, votre illusion commence. Cette attention qui vous est donnée, ce soin extrême d'enregistrer chacune de vos paroles vous impressionne favorablement. De plus, votre partenaire connaît admirablement le sujet qui vous occupe. Aujourd'hui, pour vous plaire, il le traitera en grand lettré, jettera des notes claires sur les points obscurs. Il recherchera le débat contradictoire pour mieux pénétrer dans votre pensée. Il sera charmant, fantaisiste, et vous vous efforcerez de le suivre et de traiter moins gravement un sujet très grave. Le facteur de sympathie individuelle est intervenu : certains Anglais en jouent avec un art incomparable.

A ce point de la discussion, vous direz sans ambages toute la vérité. Elle sera reçue sans irritation ; il vous sera répondu en toute

courtoisie. Ainsi, jamais le dialogue ne dépassera les limites au delà desquelles tout se brouille et s'obscurcit. Vous entendez qu'à Londres les hommes d'État s'émeuvent de l'hostilité que leur témoigne l'opinion publique française : les difficultés de l'Angleterre vous seront exposées :

« La lutte, l'on pourrait dire la guerre interalliée, ne peut se prolonger davantage. Pour l'Orient, oui, l'intransigeance de nos hauts fonctionnaires coloniaux est vraiment regrettable, et le zèle de leurs agents tout à fait excessif. Croyez bien que les faits que vous signalerez ne se renouvelleront plus. Mais ne faudrait-il pas en revenir aux zones d'influence, système si pratique, et cesser d'intervenir dans celle du voisin ? »

Sous une forme moins catégorique que celle du colonel Lawrence, c'étaient à peu près les mêmes mots. « Prenez les Turcs ; laissez-nous les Arabes » ; comme si les Turcs et les Arabes étaient à prendre ou à laisser.

L'attaque voilée contre la méthode française abordait les points vulnérables : « Vous ne nous donnez jamais un exposé vraiment clair et complet de vos griefs ; votre Gouvernement se plaint, mais il ne conclut pas. Que veut-il, en réalité ? Nous sommes contraints par les dangers qui nous menacent d'avoir une politique active, et nous ne pouvons pas attendre. Les exigences du moment nous entraînent à des voltes soudaines, et vous incriminez alors « la perfide Albion ». Nous, nous n'avons jamais donné d'adjectif à la France ; ceci, vous devez le reconnaître. Voyez comme la presse chez nous évite, jusqu'ici, de répondre à vos attaques, avec quelle mesure elle traite les difficultés qui nous divisent. Au Levant, la situation entre l'Angleterre et la France est une situation tragique : toute la paix du monde va dépendre de ce règlement oriental. »

Les vues les plus larges, les plus exactes sur les bouleversements asiatiques étaient exprimées : « Nous avons été un peu lents à comprendre ; mais, vraiment, nous avons compris. Nous agissons en conséquence. Chez vous, l'on a compris plus vite ; mais adaptez-vous vos actes à vos découvertes ? Je ne le crois pas. »

Sous cette parole élégante et précise, les deux formules se posaient : la nôtre brillante et rapide, mais arrêtée à mi-chemin, hésitant devant

le geste décisif; la leur plus lente, plus défiante aussi, pesant longuement le pour et le contre, mais toujours prête au violent coup de barre des réalisations positives, et possédant, au loin, ces grands ou petits aventuriers, habiles metteurs en scène, experts à poser les mines qui explosent au bon moment, et que des hommes charmants et délicats, pareils à celui qui me répondait alors, désavouent avec élégance et soutiennent avec énergie.

Les deux forces essentielles de l'Occident, qui émergent de la grande guerre, allaient-elles se séparer ou s'unir? Paris espérait encore contre toute espérance, tandis que Londres ne s'attardait pas aux tergiversations. Londres consentait à discuter sur la recherche des moyens curatifs : large politique musulmane, fin de la politique de conquête, évacuations militaires prochaines, préparées par une politique indigène adaptée aux circonstances.

L'aimable causeur préconisait une véritable entente anglo-française, seul espoir de paix en Orient, entente qui neutraliserait la virulence des extrémismes, attirerait à elle les éléments d'ordre, les appuierait, sans les compromettre, organiserait une politique économique active qui ne serait plus anglophobe d'un côté, francophobe de l'autre, enfin qui ferait moins d'information et plus d'action effective, moins de polémique locale et plus de politique réalisatrice.

N'était-ce pas la formule idéale, exactement contraire à celle qui fut suivie ?

« La nécessité du travail en commun s'impose; il y a place pour tous; malheureusement, il est difficile de rallier à ces idées les équipes plus disposées à se combattre qu'à collaborer. »

Il me semblait entendre ce qui venait de m'être dit à Eski-Chéir et à Koniah, et rien n'était plus étrange que de retrouver dans cet asile raffiné de la vieille Angleterre les paroles prononcées, quelques semaines auparavant, dans un camp militaire turc, par un chef turc que traquaient de toutes parts les forces anglaises et qui, pied à pied, luttait contre elles pour sauver son pays.

Alors, il était encore facile de faire le geste qui répare; mais, depuis lors, les actes de cruelle injustice s'étaient multipliés.

*
* *

Le lendemain, dans un cadre bien différent, j'allais rencontrer le fameux colonel Lawrence dont tout Londres m'avait parlé dans les termes les plus différents, les uns disant : « ce génie », d'autres : « cet aventurier », et tous : « cet homme extraordinaire ».

Dès le premier entretien, serré, tenace, véritable combat, il fut aisé de reconnaître la valeur de l'intelligence et le brio de notre implacable adversaire. Il ne s'en cachait pas : oui, c'était lui qui avait mené la lutte contre nous au Levant. Pourquoi ? En 1916, notre refus de laisser débarquer les troupes anglaises à Alexandrette prolongea la guerre de deux ans, et le désastre des Dardanelles en avait été la conséquence. — Comme j'étais assez ahurie devant ces déclarations dont je n'étais pas en mesure d'apprécier l'inexactitude, le colonel Lawrence continuait : pour nous « punir », le *Civil Service* organisa de suite son action antifrançaise au Levant. Nous avons absolument voulu aller en Syrie, on nous prépara une Syrie où nous ne pourrions vivre. « C'est mon œuvre personnelle, ajoutait le colonel Lawrence. Vous avez voulu lutter à Constantinople, nous vous y avons donné les leçons les plus dures. »

Ceci n'empêchait pas le jeune professeur d'Oxford d'ajouter que le général Milne avait été au-dessous de tout, et que les fonctionnaires anglais en Turquie semblaient atteints d'impéritie chronique ; mais, par contre, si l'équipe de Turquie ne valait rien, disait-il, celle des pays arabes était de premier ordre, et l'affaire de Palestine pouvait passer pour un modèle d'organisation.

« A Jérusalem, nous avons un *as* : Stone ; il applique la nouvelle formule politique du Civil Service. Herbert Samuel, qui va prendre la direction, est une étoile de première grandeur. Aucun courage personnel, mais un esprit remarquable ; son plan palestinien concilie la question juive et la question arabe.

« Curzon est attaqué à fond, ces jours-ci ; il va d'échec en échec et touche à la fin de son règne. La formule du coup de force a fait son temps : elle est par trop vieille école. Lloyd George prend de plus en plus la direction au dedans et au dehors. Il se fait bolchevik avec

les bolcheviks, extrémiste avec les extrémistes ; il a compris la puissance du nationalisme et sait que rien ne peut arrêter cette force nouvelle. L'Asie en a pour cinquante ans au moins ; nous lui avons passé ce mal au moment où nous commençons à peine à en guérir. Elle n'a plus de fanatisme religieux : le nouveau fanatisme, le fanatisme patriotique remplace l'autre. Il est tout aussi virulent. »

Ensuite, vive attaque contre la France, libérale chez elle, rétrograde au dehors. L'Angleterre, rétrograde chez elle, libérale au dehors, ne veut pas supporter en Orient le poids de nos erreurs. Elle préfère travailler seule. Travailler avec nous est impossible : nous comprenons toujours trop tard.

« Ce sont les erreurs de vos hauts fonctionnaires en Syrie qui vous firent perdre la Cilicie. — Votre œuvre personnelle n'y serait-elle pour rien ? — Non, certes ; mais je vous assure que je n'ai pas eu si grand mérite : il n'y avait qu'à vous laisser faire. » Et avec quelle passion contenue, quelle verve ce lutteur acharné étalait toutes nos fautes, toutes nos lacunes ; car sur le terrain oriental l'Angleterre ne peut excuser d'autres erreurs que les siennes. « Nous sommes le premier peuple du monde ; nous n'avons besoin de personne et voulons agir seuls. »

Rude adversaire, tout frémissant encore de la guerre qu'il venait de mener contre nous, Lawrence ajoutait : « Tant mieux, si tout va mal : c'est quand tout semble perdu que chez nous l'on fait appel aux vraies forces ; nous ne valons vraiment quelque chose qu'à la dernière extrémité ». Toute la fougue de l'homme jeune qui vient de vivre en pleine épopée, de créer un royaume, éclatait. Il se montrait, physiquement et intellectuellement, l'un de ces grands félins, souples et ardents, que l'Angleterre élève et dresse avec le soin le plus minutieux et qu'elle lance à certains moments dans l'arène, pour les en retirer par la suite et les préparer à d'autres luttes.

Alors, il se retrempait à Oxford, à « Old Soul's College », aux sources premières de son développement intellectuel. Cette prodigieuse individualité s'exprimait en toute indépendance. Pour lui, le centre de l'effort anglais était à Bagdad, la vraie capitale arabe. Bagdad devait prendre le premier rang. Damas deviendrait une ville de province

bien sage, facile à tenir. C'est de Bagdad que les Anglais, utilisant les Arabes, tiendront l'Asie, en canalisant l'indigène, en l'encourageant même à entretenir une nombreuse armée pour la protection des frontières et la sécurité intérieure. Les Anglais se feront les « conseillers », les « administrateurs » du nouvel empire.

Les Arabes seront les soldats; les Palestiniens, les techniciens, les contre-maîtres, les instructeurs civils de cette immense organisation nouvelle.

La question d'Égypte se résoudrait par un retour au système de Cromer, appliqué sur une large échelle, et, d'ici peu, l'agitation cesserait. Aux Indes, des méthodes nouvelles seraient appliquées par le nouveau vice-roi, homme de grande valeur, tout prêt à réparer les erreurs de Curzon. Tout ceci marquera la fin des califats, formules surannées dont les peuples ne veulent plus.

La Perse est perdue pour l'Angleterre, momentanément tout au moins : n'importe, on la reprendra.

Lawrence ne mettait pas en doute la vitalité de la Turquie nationaliste.

« Au Turkestan, à Tachkent, le mouvement national conduit par Enver est en plein essor ; et personne n'ose s'attaquer à lui. Nous avons lâché, au Kurdistan, notre affaire déplorablement conduite, et deviendrons plus nationalistes que les nationalistes, s'ils nous laissent la paix à Constantinople.

— Mais votre erreur turque ?

— Oui, vous connaissez nos fautes : là, l'équipe s'est trompée ; mais il est encore temps d'y parer ; nous devons modifier la formule et apprendre à hurler avec les loups, puisque l'Asie s'engage à fond dans le fanatisme patriotique. Ce n'est pas vous qui êtes notre véritable ennemi asiatique, mais la Russie qui se reforme et comptera d'ici peu. Voilà pourquoi nous nous faisons bolcheviques, ménageant l'adversaire d'aujourd'hui, de demain sur le terrain oriental. »

Pour ce qui nous concernait, la thèse de Lawrence, qui était celle du Civil Service, pouvait se résumer ainsi : « Soyez sages, cessez de nous combattre inutilement : nous sommes les plus forts. Gardez provisoirement votre petite Syrie. Travaillez avec nous à Constantinople,

mais très au second plan ; tâchez d'améliorer vos méthodes, et, si vous ne le faites pas, nous sommes en mesure d'agir sans vous. L'Orient connaît notre force. »

C'était bien l'orgueil britannique, son incroyable confiance en lui-même, grande force du Civil Service et de l'Intelligence Department. Le dressage est vraiment prodigieux dans cette grande école qui formait tout un personnel pour l'Inde et pour l'Égypte : pas de scrupules ; la seule loi du jeu : réussir. Les facultés combatives sont développées à l'extrême. Lorsque, celles-ci se donnant libre cours, un accident se produit, ce qui venait d'arriver au colonel Lawrence, une douce retraite momentanée le faisait oublier.

Un seul de mes arguments avait porté : l'exaspération de notre armée du Levant devant les procédés anglais et, par conséquent, sa sympathie pour les peuples opprimés par l'Angleterre. Ce danger, dont il connaissait toute la réalité, le laissa muet.

Au moment où notre match venait de prendre fin, le portier de mon hôtel me remettait une lettre de Constantinople, qui se terminait ainsi :

« Nos amis d'Albion sont pareils à la grenouille qui veut être aussi grosse que le bœuf. Nous en arrivons au moment où elle paraît être sur le point d'éclater. Elle commence à le comprendre. Que va-t-elle faire ? Tout l'univers la regarde. Par fol orgueil, va-t-elle vouloir tenir le coup ? Cela est tout à fait passionnant pour nous qui sommes aux premières loges, et nous attendons avec impatience ce que demain donnera. »

Accotée contre le Foreign Office, la maison rivale, celle du Gouvernement, semble quelque ancienne et exquise demeure de la province anglaise, toute en recoins, en corridors interminables. Une multitude de petites pièces donnent sur des jardins du quinzième siècle, dont les très vieux arbres touchent au terme de leur vie. Tout cela, gai, confortable, d'une intimité communicative. Il faut un grand appel à l'imagination pour concevoir que, de cette quiétude apparente, émanent les décisions qui modifieront l'équilibre universel, que cette jolie enclave du passé, dont les roses ont des parfums si doux et si surannés, s'appelle Downing Street.

Au dedans, l'épaisseur des murs maintient une fraîche atmosphère que tempèrent les fenêtres grandes ouvertes sur la chaleur de juin. Des gazouillements d'oiseaux se mêlent au cliquetis léger des plateaux du thé. Voici cinq heures : c'est vendredi, veille du week end. Les visages sont joyeux, mais serait-ce lundi que les questions les plus graves rencontreraient le même sourire. Ce sourire est une force et toute une politique.

Philip Kerr, secrétaire particulier de Lloyd George, m'offrait la tasse de thé traditionnelle. Le Premier était fatigué, et ses médecins lui défendaient de parler ; mais, au cours du long entretien que j'allais avoir avec celui qui traduisait si éloquemment la pensée de son chef, celui-ci ne pourrait s'empêcher d'apparaître, de voltiger autour de nous, de feindre la surprise, de s'excuser de son indiscretion, et le sourire de Philip Kerr trahissait l'amusement que lui procurait l'incorrigible curiosité qu'il connaissait mieux que quiconque.

Ainsi, j'avais entrevu la silhouette un peu falote du maître de l'Empire britannique, de celui dont chacun ici nous disait : « Il a du magnétisme », comme si cette explication un peu courte devait répondre à tout, et, n'ayant pas été magnétisée, je ne regrettais pas d'avoir affaire à l'homme jeune, au visage énergique, au regard clair, qui le remplaçait auprès de moi, et le petit vieillard qui vint à plusieurs reprises papillonner autour de nous ne me produisit, je l'avoue, pas grande impression.

Ce qui caractérise aujourd'hui ces nouveaux combattants-diplomates et les différencie de leurs prédécesseurs, est un grand désir de plaire. Cette recherche du charme s'appuie sur une parfaite élocution donnée par les grands collèges d'Oxford. Ils ont une façon toute particulière d'accentuer le mot essentiel ; cela prête à toute la phrase une pénétrante harmonie. Lorsque le courant de sympathie s'est établi, la discussion perd toute âpreté, et quel admirable appoint que celui de la bonne humeur, ce qui n'empêche pas — au contraire — la tactique d'être tout aussi combative que dans la maison d'à côté.

Philip Kerr déclarait, lui aussi, que la situation orientale était tragique. Il définissait le malentendu anglo-français comme « une querelle psychologique plutôt que politique », ce à quoi je répondais :

« Non, il est tout réaliste et des plus positifs, puisque vous prenez tout et ne nous laissez rien ». A cela s'opposait une réplique toute prête : « Avez-vous jamais clairement exposé ce que vous voulez ? Quel est donc, chez vous, le plan de vos revendications orientales ? »

Si ce reproche était quelque peu spécieux, il contenait cependant une part de vérité. Nos découragements au Levant, nos irritations remplaçaient trop souvent des arguments plus précis. Combien d'expériences allait-il falloir à nos hommes d'État pour comprendre que le seul langage à tenir ici était le plus direct, ponctué même parfois d'un vigoureux coup de poing sur la table de la diplomatie britannique.

Celui qui la personnifiait ne croyait ni au sentiment, ni au scrupule. Il détestait approfondir les questions et les êtres. Son incommensurable ignorance, sa réelle paresse l'en détournaient. Le maniement le plus habile de l'intuition, une impulsivité apparente, en réalité parfaitement contrôlée, enfin le fameux « magnétisme », le grand art du bluff étaient ses armes favorites. Elles lui donnaient l'horreur du bon sens français.

« Lloyd George n'est pas antifrçais, nous disait Philip Kerr, mais il est, avant tout, « européen », et s'efforce d'agir pour le grand ensemble de la paix européenne. Il estime que l'Allemagne est abattue pour cinquante ans, si vous n'exaspérez pas son nationalisme. Enfin, de tous côtés, il faut ajuster la paix, ce qui fait que — si justes soient-elles — les réclamations de la France ne peuvent primer toutes les autres difficultés. Il nous faut la paix en Europe centrale, il nous faut la paix avec la Russie. »

— Et au Levant ? vous faut-il la guerre avec la France ?

Philip Kerr hésita un instant, s'arrêta, et reprit : « Lloyd George a pour tactique de ne jamais céder avant d'avoir combattu à fond ; les concessions doivent lui être arrachées de vive force : à vous de savoir les gagner, et surtout de savoir ce que vous voulez au moment précis où vous avez chance de le gagner ».

C'étaient, presque textuellement, les paroles du colonel Lawrence.

« Que Lloyd George prenne garde de ne pas prolonger une fois le jeu une heure de trop », avais-je dit en rappelant l'action asiatique des Russes et l'état d'esprit de nos troupes du Levant de plus en plus, qui,

devenaient nationalistes turques, par le fait même de l'intransigeance britannique.

Je touchais là au point le plus délicat de la grande rancune anglaise : nous avions refusé l'aide militaire en Anatolie ; à cause de ce refus, la campagne engagée contre les Turcs n'était qu'une série d'échecs, et nous étions les véritables responsables des dures pertes anglaises en argent et en hommes. C'est à cause de nous que l'Orient tout entier osait s'en prendre à l'Empire britannique.

Philip Kerr, par contre, n'avouait pas les visées sur Constantinople, qui justifiaient seules l'entêtement à ne rien vouloir céder sur la question de Thrace ; mais il faisait le procès du War Office avec entrain : « Ah ! plus d'action militaire, plus de colonels, de généraux, de missions d'état-major ; que le ciel nous rende les diplomates, les vrais civils ; mettons-leur un uniforme, s'il le faut ! »

Nous nous étions quittés sur les paroles les plus aimables. « I never had a more interesting talk in my life », avait-il dit, sur quoi j'avais répondu par une vague formule analogue, et je me disais, en montant dans le confortable taxi londonien, qui m'attendait dans la cour tranquille, que, à ces hommes nouveaux, il faudrait opposer chez nous des hommes de formation nouvelle, sachant les combattre avec leurs propres armes, ne cédant jamais, ne perdant jamais patience, pouvant jongler comme eux avec l'argument, et capables d'utiliser, au moment précis, une impulsivité qui les entraîne souvent au delà de leur pensée. Ces Anglais ne sont d'ailleurs pas très sûrs de leur affaire : il leur manque souvent la connaissance réelle du sujet ; le sport accapare plus de la moitié de leur temps ; sur bien des points, ils céderaient devant qui saurait tirer parti de leurs lacunes.

Sur le terrain oriental, ils connaissaient à peu près — très rudimentairement — les Arabes ; leur ignorance des Turcs était complète et témoignait de l'infériorité des agents qu'ils entretenaient à si grands frais en Asie Mineure et à Constantinople.

*
* *

Quelques heures plus tard, je pénétrais dans la demeure sympathiquement désordonnée de la plus vieille Angleterre. Chargée de papiers, remplie de tranquilles fonctionnaires, elle coulait des jours paisibles.

Tout au sommet de cet abri réservé à la Société des Nations, j'étais introduite dans le petit bureau de l'homme qui en est l'âme, lord Robert Cecil, l'une des personnalités les plus fortes, les plus volontaires, les plus absolues de l'ancienne école politique anglaise.

L'ardent défenseur de l'Arménie, principal protagoniste de la grande croisade anglicane en Anatolie, disait : « Personnellement, j'ai toujours été hostile au mandat français sur la Syrie, estimant que qui tient la Palestine tient la Syrie. Nous devons donc forcément nous trouver partout là-bas en conflit d'influence avec vous. Mais je n'ai pas été écouté.

« Quant aux Turcs, sauf en ce qui concerne les Détroits, l'Angleterre n'a pas grand'chose à faire avec eux. Les Arabes, oui, voilà le peuple d'Orient qui vraiment l'intéresse. »

A propos des actes agressifs que je reprochais aux fonctionnaires anglais par tout le Levant, lord Robert Cecil répliquait avec malice : « C'est extraordinaire ! Tout ce que vous me dites, ces reproches que vous nous adressez sont exactement la contre-partie de ce que les nôtres placés là-bas vous adressent. Ah ! que voilà bien les querelles « locales » dans toute leur fâcheuse acuité ! »

Il admettait cependant certains de nos griefs, après avoir reconnu les difficultés qui s'interposaient entre Paris et Londres. La solution du litige se trouvait à Constantinople ; mais j'allais entendre l'idée maîtresse de la vieille Angleterre sur l'urgence de la paix, de l'indispensable paix qui devait être le but unique de tous nos efforts.

Un petit discours fort bien conduit m'en démontrait la nécessité pressante. Et quel était donc le seul adversaire de cette heureuse paix ? La France, si méchante pour l'Allemagne. Qu'était-ce que la question d'Orient auprès de notre intransigeance, auprès de cette volonté absurde de toucher de l'argent, si vulgaire désir !

A cela, je ne pouvais que répondre combien, au Levant, cette paix britannique nous semblait bizarrement conduite.

* * *

Chez le plus grand journaliste de Londres, le plus brillant et le plus actif en politique étrangère, ce jour-là, de cinq à onze, avec les

heureux intermèdes d'un thé copieux et d'un dîner exquis, j'allais tenir tête à deux équipes totalement différentes.

Faisant trêve à leurs querelles personnelles, qui sont ici, comme partout, le mobile essentiel de tout effort, la plupart des hommes qui s'étaient ainsi groupés autour d'une tentative individuelle, dont ils avaient fort bien saisi le sens, cherchaient, avec cette habitude de l'utilisation pratique qui leur est propre, à en extraire un résultat tangible.

De tous ces débats que je venais de soutenir un peu partout, quelques faits indiscutables ressortaient : le malentendu entre la France et l'Angleterre aggravait, pour l'une et pour l'autre, les dangers orientaux. Ce malentendu ne pouvait durer sans risques graves. Il était urgent d'apaiser le sentiment français par une vue moins égoïste des intérêts britanniques ; leur exagération même les mettait en péril. La seule menace du traité turc avait décuplé la réaction nationaliste : pourquoi ne pas en venir à un règlement plus équitable envers les Turcs et à un accord sincère entre l'Angleterre et la France ? L'Angleterre n'était pas éloignée d'admettre que, pour apaiser les rancunes et les défiances des peuples asiatiques, il ne lui serait pas inutile d'obtenir, entre eux et elle, l'intervention de son alliée.

Et, pour toutes ces raisons, n'était-il pas urgent d'établir entre Paris et Londres un plus rapide échange de vues et de doctrines ?

Cela était, du reste, la thèse favorite du grand publiciste anglais qui réunissait, ce soir-là, autour de sa table, des individualités très frappantes et dont chacune avait, en plus de ses idées personnelles, une illusion, si ce n'est une certitude.

Au dîner, le colonel Lawrence était assis auprès de moi, et l'on nous avait lancés l'un contre l'autre, un peu comme les coqs des tournois irlandais. Sans nous faire prier, nous avions lutté de bon cœur ; le maître de la maison dirigeait le match, les spectateurs en suivaient les différentes phases.

Subitement, mon adversaire feignait de céder, et cela avec une prodigieuse adresse. Réclamant la priorité anglaise absolue sur le monde arabe, il nous reconnaissait le droit de défendre ce nationa-

lisme turc que nous avions découvert, — ceci ^{en} ^{me} regardant fixement, — que nous avions même peut-être stimulé.

« Évidemment, ajouta un officier ^{de} l'Amirauté, ^{si} nous n'apaisons pas sérieusement le sentiment français, c'est, à brève échéance, l'alliance franco-allemande contre nous, et une nouvelle guerre avant cinq ans. »

Approuvant, Lawrence conta avec humour la genèse du « most absurd » traité turc : un jour, pendant un dîner politique anglais, entre camarades, quelqu'un lui demanda d'établir un projet de règlement oriental. En riant, par pure plaisanterie, il jette sur le papier un paradoxe humoristique ; quelqu'un s'en saisit, le met au net, et cette fantaisie, « cette chose absurde » devient le traité de Sèvres.

« Alors, ai-je dit, puisque vous avez fait le mauvais, si maintenant vous faisiez le bon ? »

Et, de sa voix douce, mesurée, que démentait l'éclair du regard, il commençait :

« Constantinople, aux Turcs, avec l'effigie du Califat et la prédominance financière des Français, si ceux-ci le demandent.

« Andrinople, aux Turcs, avec une étroite frontière sur la Thrace.

« Smyrne, sous le régime établi par le traité — provisoirement. Avant cinq ans, les nationalistes turcs, maîtres de l'Anatolie, se débarassent des Grecs : ce sera pour eux la moindre des choses.

« Une petite Arménie qui, forcément, s'accommodera des nationalistes turcs. Permettre à ceux-ci d'annexer l'Azerbeïdjan et ne pas les agacer du côté du Caucase. Favoriser leur expansion vers l'Orient, les laisser rêver au pantouranisme, leur laisser former une Constituante en Anatolie.

« Derrière Moustafa Kémal se trouvent des personnalités capables de constituer un Gouvernement effectif et durable. La grande force du mouvement national est d'être parvenu à cacher le nom de ces hommes. Bientôt, les Turcs se heurteront, par le Caucase, avec la Russie ; car, dès qu'ils auront une paix satisfaisante, ils se hâteront de lâcher la Russie bolchévique qui reprend la place du tsarisme. Ils seront avec elle en conflit permanent. »

Ce que Lawrence ne pouvait exprimer devant moi, c'était la

volonté bien nette de se saisir d'Alexandrette et de Damas pour ne nous laisser en Syrie que la garde du Liban.

C'était toujours le « occupez-vous des Turcs, laissez-nous les Arabes ».

Je m'étonnais de cette liberté de langage. Chez nous, dans les cercles les plus affranchis, pareil fait ne se serait jamais produit ; mais cette fantaisie, cet humour si libres ne venaient-ils pas de la spécialisation à outrance et du sentiment si vif de l'autorité, régulatrice de tous les écarts ? Ces attaques contre Lloyd George, contre Curzon n'empêcheraient pas que leur moindre geste, leur moindre directive ne fussent exactement suivis. Hiérarchiquement, ils étaient les chefs : l'obéissance leur était due, cela permettait de penser à sa guise, de parler en toute irresponsabilité.

A propos du Premier, quelqu'un venait de dire : « Pour le moment, il est en plein succès ; il en a pour jusqu'à sa mort, et il est solide » ; — « Mind the orange peel » (gare à la pelure d'orange), ajoutait un autre ; mais tous s'inclinaient devant « son génie », « son magnétisme » et vantaient Philip Kerr, « son cerveau et sa force ».

* * *

Dans une même journée, le peuple londonien avait acclamé Krasine, les travaillistes s'étaient fait entendre, des régiments venaient d'être dirigés sur l'Irlande, et le bruit courait que la Perse se trouvait aux mains des Soviets.

Les manchettes des journaux propageaient ces faits sensationnels, mais la vie n'en continuait pas moins dans son immuable régularité, et les visages des passants ne trahissaient aucune perturbation.

Tout cela n'était que la lutte quotidienne d'un grand empire. Les Britanniques ont les nerfs solides, ils sont accoutumés au danger. Pour vivre dans ce paradoxe d'une poignée d'hommes gouvernant l'univers, il faut savoir vivre dangereusement, alimenter solidement un appétit robuste, respirer à fond et tenir en bonne forme les muscles et le cerveau.

La terre croulerait en épargnant le comté de Londres, que cela n'arrêterait ni le « week end », ni le train de la Cité, ni la marche en avant vers ce qui subsisterait du globe terrestre. Le formidable égoïsme est ici la base de toute loi ; le dressage commence au berceau. Le nouveau-né entre dans le clan des bébés, ensuite il sera du clan des enfants, dont les grandes personnes sont exclues, puis il entrera dans celui des adolescents, le plus fermé de tous. Chaque clan a son protocole strictement établi ; malheur à celui qui oserait l'enfreindre. Partout règne une loi respectée : « mon profit et le vôtre » ; partout le sens pratique passe en premier. La loi du « fair play » corrige l'aridité de la doctrine.

* * *

La direction du *Times* m'avait demandé deux articles sur mes récentes expériences orientales. Lord Burnham, « editor » du *Daily Telegraph*, en avait fait autant. Je ne crois pas que ces études aient été publiées.

Voici ce que j'écrivis pour le *Times* :

I

Juin 1920.

Pourquoi l'Angleterre mène-t-elle par tout l'Orient, contre la France, une véritable guerre par les armes et par l'idée ? Guerre qui rappelle à s'y méprendre les luttes du XVIII^e siècle entre les deux grandes puissances coloniales qui s'affrontaient sur tous les terrains d'influence.

Telle est la question que se pose avec stupeur tout Français, ou toute Française, que les circonstances du voyage mêlent à cette lutte. Il a beau vouloir s'en abstraire, il n'y parviendra pas : les faits domineront sa volonté. Qu'il le veuille ou non, il sera contraint de prendre parti, d'enregistrer les attaques, tant la lutte est rude.

Alors, il essaiera de se persuader qu'il existe deux politiques anglaises totalement distinctes : l'une à Londres, l'autre en Orient. La première tolérant contre son gré les actes de la seconde et fermant les

yeux sur ses excès ; la seconde suivant son chemin sans tenir aucun compte des exhortations de la première. Est-ce exact, ou n'est-ce pas plutôt une grande illusion ?

Dans tout l'Orient, l'organisation impérialiste anglaise magistralement conduite — il faut en convenir — joue des coudes et poursuit sa marche par tous les moyens. Elle use contre toute influence qui n'est pas la sienne des procédés sommaires et décisifs que les coloniaux anglais mirent de tout temps en usage pour parvenir à leurs fins.

Quels sont ces procédés ? Un service des renseignements de premier ordre, dénué de tout scrupule, utilisant une nuée d'agents levantins intimement familiers avec la région dans laquelle ils opèrent ; des moyens de corruption illimités, ce que nous appelons en France la cavalerie de Saint-Georges ; une politique de dissociation des divers éléments indigènes ; une propagande par la parole usant des pires calomnies et des agents provocateurs ; enfin l'action militaire, qui intervient si les autres moyens sont insuffisants et prouvera aux populations autochtones que seule l'Angleterre compte en dernier ressort.

Par tout l'Orient, la France est directement visée, combattue par cette politique. Pourquoi son influence apparaît-elle comme si redoutable qu'il faille lui opposer les plus grands moyens ?

C'est qu'elle incarne aujourd'hui la formule démocratique qui plaît aux réveils nationalistes, et ceux-ci se produisent sur tous les points du vieux monde. L'ancienne politique coloniale a fait son temps ; les nationalismes sont en pleine croissance, leur doctrine se résume ainsi : « chacun seul maître chez soi », et, comme il se trouve que l'Angleterre est partout, c'est elle qui, fatalement, supportera les pires réactions. Il est à noter cependant que la France a sa part de difficultés aux deux seuls points où elle se trouve en contact direct avec l'Orient : Syrie, Cilicie.

Là, elle s'est imprudemment engagée dans une action militaire qui la met, en Syrie, aux prises avec les nationalistes arabes, en Cilicie, aux prises avec les nationalistes turcs.

Quelle est, devant ces difficultés, l'attitude de l'Angleterre ? Celle d'une implacable ennemie. Cela, je viens de l'apprendre sur place.

Pendant vingt-cinq jours, à Damas, j'ai eu l'occasion d'étudier sur le vif la propagande antifranaïaise menée par les agents britanniques. Au Liban, à Beyrouth, j'ai retrouvé cette même action. En Cilicie également. Enfin, à Constantinople, où je me trouvais le 16 mars dernier et pendant tous les jours qui suivirent la démonstration militaire anglaise, j'ai pu relier entre eux les fils de cette grande intrigue qui a pour but avoué d'évincer la France de tous ses anciens terrains d'influence.

Si cette violente campagne antifranaïaise arrive à ses fins, quel en sera le résultat ? Le renoncement momentané de la France au Levant ; je dis momentané, car les racines de son action tout intellectuelle sont trop profondes pour être extirpées ainsi en quelques mois. Dès maintenant, les échecs militaires subis par les armes anglaises en Asie Mineure ont gravement atteint le prestige britannique. Celui-ci n'a pas à son actif le subtil et puissant contre-poids des amitiés françaïses en Orient.

Où que vous alliez là-bas, le nom de l'Angleterre est exécré ; il y a vingt ans, il était respecté. L'Angleterre n'apparaît plus aujourd'hui que comme une force brutale incapable d'agir autrement que par action répressive. Entre elle et les peuples orientaux, aucune fusion : partout la cloison étanche s'interpose. Elle n'admet pas leur évolution, elle s'en détourne et la méprise. Voilà le plus grand des griefs de l'Orient. L'Angleterre ne cherche pas à persuader, mais à vaincre, soit par les armes, soit par la corruption, soit par cette politique de dissociation des différents groupements indigènes, qui, plus que tout, la fait haïr.

La France, elle, au contraire, est toujours portée à saisir rapidement les idées d'autrui. Son rôle le plus habituel est de les assimiler, tout en les tempérant d'un bon sens qui atténue ce qu'elles peuvent avoir d'excessif. Rôle particulièrement utile au moment présent.

Les deux grandes puissances européennes d'aujourd'hui se trouvent seules devant les complexités du problème oriental. L'Angleterre ne peut supporter, sans danger de mort, la levée en masse, opérée contre elle, qu'elle n'est pas en mesure d'affronter. Voilà pourquoi son attitude orientale paraît une énigme au voyageur françaïis qui se trouve brusquement placé devant cette vieille querelle coloniale si

mal adaptée aux circonstances tragiques du présent. Il croit rêver, il ne comprend pas, mais ses compatriotes placés là-bas, mieux familiarisés que lui avec une lutte dont ils ont suivi toutes les phases, lui démontrent bientôt que, si l'Angleterre et la France ont combattu côte à côte devant l'Allemagne, l'Angleterre a combattu seule devant l'Orient ; son action asiatique est restée pour elle l'essentiel.

En voulant mener parallèlement la double entreprise, en éparpillant son effort du Rhin à Bagdad, elle a entrepris une lutte supérieure à ses capacités de résistance. L'armistice l'a surprise en Orient dans une situation plus que précaire.

Depuis, ses fautes ne se comptent plus.

II

Juin 1920.

Quelle est aujourd'hui la situation présente dans le Proche-Orient ?

La France est attaquée en Syrie et en Cilicie. En Syrie, par les officiers volontaires anglais et les bandes chérifiennes ; en Cilicie, par les nationalistes turcs.

En Syrie, les attaques qu'elle subit, l'impopularité si inattendue qui l'entoure sont le fait du travail mené par le Civil Service. Elle en a toutes les preuves. Malheureusement, cela n'est pas resté le secret des chancelleries. Il n'est pas un soldat, pas un officier français en Syrie ou en Cilicie, ou à Constantinople, pas un civil français qui ne le sache et ne vous explique clairement quels sont les pièges et les mines à retardement qu'il rencontre sous ses pas.

Que se produit-il dans les camps arabes et turcs de l'Orient ? Une véritable explosion de haine contre l'Angleterre, et vous y entendez dire : « Mais ne comprenez-vous pas qu'elle est pour vous aussi la pire ennemie, n'avez-vous donc rien vu, rien deviné ? Comment pouvez-vous rester fidèles à l'alliance, lorsque vous êtes trahis, ridiculisés par tout l'Orient ? Laissez-nous faire, retirez-vous, et il nous sera si facile de venir à bout de votre véritable ennemie. C'est votre appui qui lui prête une force factice, voilà comment elle vous en récompense. »

Turcs et Arabes font l'union sacrée sur un sentiment commun : a haine de l'Angleterre impérialiste. Ils croient que l'heure de régler les

comptes a sonné; à chaque Français qui vient chez eux, ils en expliquent les raisons. « Laissez-nous agir, retirez-vous » : ce sont toujours les mêmes mots.

L'Europe, cette petite Europe réduite aujourd'hui à deux puissances, paraît si peu de chose lorsque l'on arrive de l'Orient ! Ses désunions, ses fissures montrent sa décadence.

La France, libérale par nature et par éducation, toujours portée à comprendre les idées qui ne sont pas les siennes, était toute préparée à devenir le trait d'union entre l'Asie nationaliste et la Grande-Bretagne en retard de plusieurs siècles. Ne pas l'avoir compris, s'être efforcée de détruire en Orient l'unique partenaire, c'est l'incroyable faute de la politique anglaise. Elle ne saisit pas à quel point nous ouvrons les yeux, aujourd'hui, sur ses erreurs, dont chacune marque une régression de la grande idée civilisatrice.

Comment l'Angleterre peut-elle rétablir une situation plus qu'aux trois quarts compromise ? En cessant sa folle politique orientale, en arrêtant vis-à-vis de nous la petite guerre pire que la vraie guerre, en persuadant à l'Asie qu'elle se trompe, qu'il existe une Angleterre consciente du droit des peuples, fût-ce en Orient.

*
* *

L'un des Français les mieux renseignés qu'il m'ait été donné de rencontrer à Londres me disait, en m'accompagnant jusqu'au train :

« Si vous voulez utilement classer ce que vous venez de voir et d'entendre, retenez bien ceci : à Londres, chaque jour a sa politique ; il y a celle du lundi, la politique Lloyd George, fugace et contradictoire ; celle du mardi, dite du Foreign Office, conciliante et apaisante ; celle du mercredi, toutes les foudres de Curzon, son tapage, son ton cassant ; celle du jeudi, où lord Robert Cecil prêche la paix universelle conduite par la Société des Nations ; celle du vendredi, politique libérale conduite par le « wait and see ». Le samedi n'a pas de politique : tout le monde se repose, et l'univers entier doit respecter ce repos.

« Voyez combien la formule est commode; que de ressources elle offre lorsque se produit un événement imprévu : la politique qui semble la mieux appropriée à la circonstance sera immédiatement appliquée.

« Vous venez de rencontrer ici des personnalités tout acquises à vos vues sur l'Orient ? Soyez tranquille, elles seront utilisées à leur heure et permettront d'opérer avec élégance, même avec une certaine sincérité, la volte qui peut s'imposer.

« Vous croyez avoir rectifié ici quelques erreurs ? Peut-être, mais ne vous y trompez pas ; dans ce grand océan londonien, les idées pèsent d'un poids infiniment léger, elles sont l'écume qui flotte sur la crête des vagues. Seul le fait brutal, évident existe. Le résultat positif domine toutes les décisions. »

CHAPITRE X

Islam et Occident

Au deuxième congrès tenu par les Soviets à Bakou, en novembre 1920, Lénine apportait à l'Islam une formule assouplie à ses exigences. Le communisme russe abdiquait, en apparence, devant l'Orient et ne lui parlait plus que de nationalisme.

Ce deuxième congrès mettait en contact les chefs musulmans des divers groupements asiatiques et africains. Ils feraient trêve à leurs discordes et s'uniraient dans une même passion : la haine de l'Angleterre. Ils allaient, sur ce point comme sur tant d'autres, échanger leurs idées, leurs espoirs et leurs griefs, esquisser le plan d'action commune.

Égypte, Inde, Turquie, Perse, Irak, Afghanistan fraternisent avec les gens du Turkestan, du Boukhara, de Khivas. Le féodal Kurdistan a son mot à dire. L'Asie entière vient au rendez-vous; le Caucase s'y rencontre avec l'Arabie. C'est un fait sans précédent. Les Soviets sont par tous tenus en suspicion; l'Islam se sert d'eux, mais il n'a rien oublié. Que la Russie soit tsariste, menchéviste ou communiste, elle est toujours l'ennemie, car sa ligne asiatique ne peut varier.

« Celui qui se noie saisit ce qui lui tombe sous la main, serait-ce même la queue du serpent », dit le proverbe turc. Pour la Turquie et

ses frères asiatiques, la Russie est le voisin dangereux ; l'Anglais, l'ennemi sans pitié. Entre les deux périls, il s'agit de vivre. Aujourd'hui, c'est l'Anglais qui attaque ; donc, de l'Égypte à l'Inde, de Constantinople à Bombay, du bas Euphrate à la Perse, du Caucase à l'Afghanistan, un même mot d'ordre : guerre à l'Angleterre, ennemie des indépendances ; et, alors, la question se pose : gardera-t-elle l'Inde, l'Égypte ?

Aujourd'hui, la question ne se pose plus.

Quant à la Russie, c'est le tout pour le tout qu'elle va jouer. Si l'Islam asiatique se laisse séduire et duper, les armées rouges, puisant des forces incessamment renouvelées dans ces masses turco-mongoles dont la vaillance est si grande, pourraient conquérir le monde : Constantinople, le grand relai entre l'Asie et l'Europe, sera bientôt leur proie. Quelle est la digue qui seule s'oppose à leur ruée ? L'Anatolie.

En septembre 1920, le plan asiatique de Lénine est le plan allemand repris par Enver pacha : la liaison avec l'Inde par le Turkestan et l'Afghanistan, Enver commandant à Tachkent, Djemal à Caboul.

Devant l'action turque, les Soviets changeront souvent d'attitude. Tour à tour, ils flatteront et menaceront, se vengeant, sur les musulmans des petites républiques du Caucase et de la Caspienne, des déboires que les chefs turcs leur causeront ; car, très vite, la bourgeoisie musulmane et ses chefs religieux rejetteront la doctrine de Moscou, si adoucie soit-elle. Le Chériat est à l'opposé des maximes bolchéviques.

La première grande avancée vers l'Inde est le Turkestan, le domaine d'Enver. Celui-ci feindra d'y travailler pour les Soviets ; grâce à la solidarité musulmane, à la diffusion rapide des ordres, il lui sera facile de se faire comprendre des siens, qui entreront de suite dans le jeu. Il agit tout à son aise, en plein foyer turc, et, sur la lisière orientale de son fief, regroupe ces tribus turco-mongoles passionnément dévouées à leurs frères de race et de religion.

L'armée turque du Caucase, avec ses cadres, ses hommes, ses munitions, a servi de base aux forces de Moustafa Kémal, qui vient d'établir le plan d'une confédération turco-arabe englobant les nationalistes égyptiens. Enver essaie de mettre la main sur les mouvements

en direction de l'Inde, aussi bien que sur ceux qui s'orientent vers l'Égypte; il est panislamiste fervent et se heurte à Moustafa Kémal. Celui-ci, nationaliste convaincu, est le chef du grand mouvement des nationalités musulmanes dont le drapeau est celui de l'indépendance, tandis qu'Enver est étroitement inféodé au Califat.

Du Gange au Nil, du Yemen à la Sibérie, le mouvement islamique met ses espoirs dans la Turquie. Suleïman-el-Barouni, Cheikh de Tripolitaine, disait déjà, en 1919, dans une lettre adressée à la presse turque : « La Turquie indépendante était la soupape de sûreté du monde musulman. Fermer cette soupape devait répandre par tout l'Islam l'énergie révolutionnaire musulmane, et les Anglais ont fait cette folie. »

L'imprudence était d'autant plus grave que, depuis longtemps déjà, l'Asie ne croyait guère à la toute-puissance de l'Europe et discutait âprement le dogme de la supériorité des civilisations de l'Occident. Elle venait de les voir s'entre-choquer sur les champs de bataille et sortir singulièrement fatiguées de la lutte. C'est en Orient que s'entendait alors le langage direct; et en Europe, les périphrases, les réticences.

L'*Islamic News* du 27 janvier 1920, publiait ceci :

« Le grand Cheikh africain des Senoussis est venu saluer à Eski-Chéir le Ghazi Moustafa Kémal pacha.

« Nous avons reçu un rapport concernant la visite de Sa Sainteté le chérif Saïd Ahmed, Grand Cheikh des Senoussis, à Eski-Chéir. En nous souvenant des agissements de Sa Sainteté, en coopération avec le Ghazi Enver pacha, afin de créer le noyau des forces combattantes arabes pendant les durs jours de la guerre de Tripolitaine en 1911-1912, nous croyons que la nouvelle de son arrivée en Asie Mineure donnera une nouvelle impulsion d'enthousiasme aux Arabes de l'Asie Mineure et du Hedjaz et leur fera prendre plus complètement parti pour la cause nationale turque.

« Le Grand Cheikh a signalé son arrivée en assistant à la défaite des Grecs par les Turcs, et en envoyant un long message d'approbation au Ghazi Moustafa pacha au sujet de l'œuvre politique et militaire poursuivie par l'Assemblée d'Angora. Sa Sainteté a transmis l'assu-

rance au peuple turc engagé dans une lutte pour la vie que le Seigneur Tout-Puissant n'a jamais abandonné ceux qui se battent non pour des motifs égoïstes, mais pour défendre leur existence. Leurs frères dans toutes les parties du monde voient dans la conduite héroïque des nationalistes une revendication de la Justice divine pour tous, sans distinction de puissance, de race et de pays. Partout les Senoussis prient avec ardeur pour que le Dieu de la victoire couronne et récompense les efforts de l'armée turque.

« Nous apprenons aussi qu'au début de ce mois, une conférence pan-islamique s'est tenue à Sivas sous la présidence de El Saïd Ahmed, Cheikh des Senoussis, qui agissait en même temps en qualité de représentant turc. Parmi les adhérents à la conférence étaient aussi présents l'Émir Abdoulah, frère de Fayçal, un Émir de Kerbela et aussi un représentant de l'Iman Yehia, l'Émir de Sanaa du Yemen.

« La Conférence avait pour but la coordination des efforts des communautés et États musulmans en vue de créer l'Union islamique. Il vient d'être noté à ce sujet que le Gouvernement de Stamboul est prêt à soumettre à l'approbation du sultan un projet pour transformer le ministère des Efkar (biens religieux) en un département du Cheikh-ul-Islamat. Un article de cette proposition prévoit la formation d'un Conseil dont l'une des fonctions consistera à établir des statuts pour les communautés musulmanes, basés sur le modèle des communautés chrétiennes existant depuis des siècles dans l'Empire ottoman. »

C'était bien une révolution qui s'opérait en Islam. Sa forme active datait du malencontreux traité de Sèvres. Cette révolution s'en prenait à toute domination étrangère, mais surtout à l'impérialisme britannique, et c'est encore l'*Islamic News* qui, dénonçant le traité de Sèvres, s'exprimait ainsi :

« L'incessant état de guerre dans la Mésopotamie anglaise rend intenable la situation des Anglais dans l'Orient central, et enfin la présence de la garde turque sur le haut Caucase prouve que la vision du pétrole est un mirage des sables. La défaite de Wrangel et l'exil de Venizelos complètent la débâcle de la diplomatie alliée; de plus, les ferments de troubles dans l'empire des alliés augmentent rapidement.

L'attitude de Milner envers Zaghloul pacha, le leader nationaliste égyptien, montre que le peuple égyptien est plus que jamais déterminé à reconquérir son véritable droit.

« Le très grand succès de la « Non-coopération » aux Indes rend très sombre l'avenir du contrôle britannique dans le dominion oriental. Ce sont là des signes, plus palpables, plus réels encore que ceux qui peuvent être tirés de l'histoire des empires déchus. Ils doivent retenir toute l'attention des vrais hommes d'État des Alliés. Ils établissent la vérité de tous les temps, à savoir que les empires construits sur les ruines d'engagements non tenus ne sont pas des empires, mais des tombeaux de nations. Avant qu'il soit trop tard, il convient à ceux qui sont réellement responsables du chaos actuel de renoncer à leurs plans de conquête et d'examiner à nouveau les raisons qui détermineront leur conduite future; ainsi pourra être restituée au monde la paix qui lui a été volée. »

*
* *

Pour répondre à toutes ces attaques, il restait une faute à commettre : donner à la guerre engagée contre l'Anatolie cette allure de croisade anglicane-orthodoxe. Elle sévit là-bas depuis juillet 1920, avec tous les procédés de destruction les moins évangéliques, si bien que les orthodoxes de l'Anatolie, fort peu désireux de subir le contre-coup des erreurs de leurs coreligionnaires de Grèce et de Constantinople, se séparent du Phanar et créent une église orthodoxe turque, riposte au rapprochement actuel des églises anglicane-orthodoxe.

Ceci encore, qui paraît incroyable à tous ceux qui en sont restés au vieil Orient, est bien le signe le plus évident d'une évolution profonde de l'âme orientale. L'éveil des nationalités se substitue au groupement exclusivement religieux. L'église et la mosquée n'absorbent plus toute la vie politique et sociale ; le principe des confédérations ethniques l'emporte sur celui du lien religieux.

Cent fois, là-bas, les hommes les plus divers m'ont dit, soit à Angora, soit à Constantinople, ce que les Égyptiens, les Syriens m'ont redit sous une autre forme : « Comprenez-le bien ; nous ne voulons aucunement reconstruire un immense empire qui aurait le sort éphémère de

toutes les grandes conquêtes asiatiques, trop vastes pour durer. Si nous nous unissons aujourd'hui devant l'ennemi commun, c'est que le péril nous prend tous également à la gorge ; et, même au plus fort du danger, vous ne voyez pas à Angora des députés ou des ministres syriens, mésopotamiens, persans, arabes, égyptiens : nous ne laissons pénétrer dans les rangs de l'Assemblée nationale que des Turcs absolument turcs. Les Égyptiens, chez eux, font de même. Aux Indes, ce sont les Hindous qui dirigent. La ligue islamique actuelle n'engage aucunement la politique intérieure de chaque pays musulman. L'union des armes ne s'opère que devant le péril étranger ; l'Angleterre nous oblige — le couteau sur la gorge — à lutter contre elle. Lorsque nous aurons la paix, avec toutes nos sécurités, chacun reprendra sa liberté d'action. Bien entendu, le lien islamique subsistera, mais sans diminuer en rien le libre jeu des nationalismes, qui est pour chacun le but essentiel. »

Tout l'Orient tient le même langage, mais il a pour la Turquie victorieuse une vénération immense, car c'est bien elle qui vient de sauver les indépendances.

Plus l'Angleterre s'acharne à « diviser pour régner » (et la Russie s'efforce de l'imiter en sous-main) ; plus l'Angleterre s'entête à prêter une vie factice aux petits États qu'elle subventionne, mieux les musulmans saisissent qu'elle est bien l'ennemie aveugle, obstinée, que rien, sauf la force, ne pourra convaincre.

* * *

Le coup mortel porté au prestige britannique en Islam fut le procès de Moustafa Saguir. J'eus l'occasion de le suivre de près, à Angora, en mai 1921.

Le nom de l'accusé était un nom de guerre ; il cachait celui d'une grande famille musulmane de Bénarès. En échange des aveux complets qu'il fit publiquement, avant d'être exécuté, Moustafa Saguir demanda que son nom véritable ne fût pas dévoilé. Je suivis toutes les audiences publiques au tribunal de l'indépendance. J'eus entre les mains le document écrit par l'accusé lui-même dans le plus pur anglais

d'Oxford. Il y exposait sa vie, ses travaux, les services rendus à l'India Office. Jamais je ne fis lecture plus suggestive. Cette autobiographie, sous forme de confession, si claire, si élégamment rédigée, répandue par la suite dans tout l'Islam, dévoila l'intrigue politique anglaise dans son vaste ensemble et dans ses détails.

A haute et intelligible voix, Moustafa Saguir exposa lui-même, devant une salle remplie à craquer par les délégations musulmanes et par la foule d'Angora, ce que l'Angleterre avait exigé de lui. Il raconta son éducation, le dressage subi, les actes exigés en retour des « bienfaits » reçus.

Cet homme devait être certainement un agent de choix, car l'India Office ne livre pas si volontiers ses listes les plus secrètes, ses idées les mieux cachées.

Jeune encore, trente ou trente-cinq ans, il avouait, avec dignité, ses torts envers ses coreligionnaires ; jusqu'ici, il ne les avait pas compris et croyait sincèrement agir pour le mieux. Malgré sa situation désespérée, il parlait sans haine de ceux qui l'avaient entraîné jusqu'alors et disait : « J'ai mangé le pain et le sel de l'Empire britannique ; je lui dois tout. Si je révèle ses secrets, c'est pour réparer le mal qu'involontairement j'ai pu faire aux miens, mal que je ne pouvais réellement apprécier avant d'avoir vu Angora. »

Tout enfant, il avait impressionné, par sa précoce intelligence, de hauts fonctionnaires anglais de Bénarès. Emmené par eux en Angleterre, avec le consentement de sa famille, il y avait reçu l'éducation la plus soignée, la plus raffinée. Ses manières en témoignaient. Au sortir du Lincoln College d'Oxford, où les égards dus aux fils de noble origine lui avaient été accordés, il eut à prêter serment sur le Coran, devant le Chief Secretary de l'India Office, assisté de deux officiers anglais, et promettre d'observer, en retour de l'éducation reçue, le plus absolu loyalisme envers le trône d'Angleterre et le vice-roi des Indes.

Il est alors envoyé au Caire, sous prétexte d'y apprendre l'arabe, en réalité pour y suivre le mouvement nationaliste égyptien. Ensuite, ce sera la Perse, source de précieux enseignements, et le rappel à Londres. Il y est attaché à la section politique des questions asiatiques, et

sa spécialité va devenir la politique étrangère de la Turquie, de la Perse, de l'Afghanistan et des Indes. Vaste domaine. En août 1914, il est envoyé aux Indes, puis en Suisse, centre de toutes les organisations asiatiques.

Au moment de l'armistice, — je cite Moustafa Saguir, — la situation de l'Angleterre au point de vue islamique était en réalité déplorable ; elle avait failli à toutes ses promesses. Dirigée par son parti militaire qui vers la fin de la guerre avait pris la haute main, elle était en fait menée par Lord Curzon ; il gouvernait despotiquement sous les apparences de Lloyd George. C'est ce parti militaire anglais qui dirigea toute la manœuvre à Constantinople pour l'établissement du mandat anglais sur la Turquie ; et, lorsque le Foreign Office demanda au « British High Commissioner » appointé à Constantinople un rapport sur l'état politique de l'Anatolie, celui-ci répondit : « La vie et la propriété n'étant pas assurées en Anatolie, il serait plus que préjudiciable à l'honneur anglais de conclure un accord avec ces « cut-throats » (bandits).

Convaincue de l'exactitude de ces paroles, ajoutait Moustafa Saguir, l'Angleterre joua d'abord le jeu d'attente, ensuite le jeu grec. Le jeu d'attente consista à nier, jusqu'au dernier instant, l'existence du nationalisme.

« La propagande anglaise à Constantinople était menée par le sultan, par les membres de l'ancien gouvernement Damad Férid, par le parti militaire anglais installé dans la ville. Les membres principaux du comité exécutif anglais étaient le colonel Nelson, le major D. Monford, le capitaine Stone, le capitaine Bennett ».

La propagande anglaise s'adjoignait peu de vrais Turcs, n'ayant que médiocrement confiance en ceux qui venaient à elle.

Moustafa Saguir donnait les noms du comité formé pour l'assassinat de Moustafa Kémal pacha : colonel Nelson, major Monford, pasteur Frew, capitaines Bennett, Stone. L'accusé avait été chargé de faire exécuter à Angora même cet assassinat.

« Si, ajoutait-il, l'Angleterre pouvait être assurée que les nationalistes renonceraient à la lutte aux Indes, en Afghanistan, en Mésopotamie,

potamie et en Égypte, il y aurait accord immédiat ; mais, aussi longtemps que cette persuasion ne lui viendra pas, la lutte continuera. Le but est de placer l'Anatolie sous le mandat anglais ; ainsi seulement l'Angleterre peut être certaine de contrôler effectivement la politique islamique de la Turquie. »

Devant la foule frémissante, Moustafa Saguir livrait les noms des musulmans gagnés par l'or anglais. Le Calife venait en tête, avec le chiffre de sa mensualité. Encouragé à préciser, Moustafa Saguir livrait les autres noms, au fur et à mesure ; et lorsque, pendant une suspension d'audience, je demandais à Hikmet bey, directeur politique aux Affaires étrangères, — qui, après l'arrestation, avait, le premier, interrogé le coupable, — comment l'on pouvait ainsi se fier à la parole d'un espion, si haut coté fût-il, Hikmet bey me répondit avec son fin sourire : « Nous avons nos moyens de contrôle, et, jusqu'ici, toutes les vérifications ont confirmé les aveux du coupable ».

Le but du voyage si risqué de Moustafa Saguir à Angora était donc l'assassinat du pacha ; devant cet aveu, l'assistance avait grondé sourdement.

« Pourquoi avez-vous paru particulièrement qualifié pour le mener à bien ? demanda le juge.

— Parce que, répondit Moustafa Saguir, j'ai moi-même conduit avec succès, il y a quelques mois, en Afghanistan, une mission bien autrement périlleuse : l'assassinat de l'émir. »

Cette fois, le public avait grondé plus fort.

Il est difficile d'imaginer, en Occident, l'émoi profond d'une foule musulmane mise soudain en face de telles réalités, entendant ces chiffres, ces noms dits par un homme en pleine jeunesse, en pleine force physique et intellectuelle, qui se savait condamné à mort et s'adressait déjà plutôt à son Dieu qu'au tribunal terrestre.

Avant de l'envoyer à Angora, les Anglais l'avaient enfermé quelque temps dans leur célèbre prison Agopian han, bien connue des militants turcs, de façon à dissiper toute suspicion. Simulant une fuite, il s'était embarqué pour Varna, avec un jeune officier de marine turc et un agent nationaliste de troisième plan. Ils avaient ensuite gagné Iné-boli ; là, le trio avait dû subir l'attente réglementaire, une quinzaine

de jours environ. Moustafa Saguir ne se doutait pas que, filé depuis Constantinople, les cochers mêmes qui le conduisirent d'Inéboli à Angora étaient des gendarmes attentifs à ses moindres gestes. Il fut fort bien accueilli, laissé libre de ses mouvements, et organisa en toute tranquillité un réseau d'espionnage.

« Que venez-vous faire à Angora ? lui avait-on demandé.

— Je voudrais publier un journal qui amènerait un rapprochement entre les Turcs et les Anglais.

— Qui connaissez-vous, parmi les hauts personnages politiques anglais ?

— A Constantinople, le colonel Nelson et une foule d'officiers de moindre importance.

— Vous ne connaissez pas lord Curzon ?

— Lorsque je suis allé à Londres, au Foreign Office, pour obtenir un passeport, je l'ai rencontré une seule fois.

— A-t-il été informé de votre arrivée en Anatolie ? Vous a-t-il donné quelques instructions ?

— Oui, quelques-unes.

— Pourquoi êtes-vous venu ici par la voie de Bulgarie ?

— Les Anglais étaient inquiets des organisations qui se formaient en Anatolie. Pour renforcer ces organisations, les Turcs de Bulgarie avaient, eux aussi, formé des groupements dont les Anglais voulaient connaître le détail, ainsi que leurs rapports avec les organisations de Turquie. »

Dans ses premiers interrogatoires, Moustafa Saguir prétendait être le délégué du Comité indien Khilafet et s'être introduit en Anatolie dans le but d'apporter aux Turcs des chèques destinés à soutenir leur résistance.

Il disait avoir pour mission de renseigner l'« Intelligence Department » de Constantinople sur Angora, d'opérer une scission dans l'Assemblée nationale, idée fixe du Civil Service. Saghir prétendait encore que le Comité indien Khilafet avait rassemblé dix millions de livres sterling, dont un million et demi se trouvait à Rome, prêt à être remis à Moustafa Kémal, s'il consentait à lier partie avec l'Angleterre, « ce que celle-ci aurait de beaucoup préféré à l'assassinat ».

C'était bien l'habituelle manœuvre : corrompre, lorsque c'est possible ; assassiner en dernier ressort ; et Moustafa Kémal, avisé de la somme qui lui était destinée, souriait, disant :

« Je ne me savais pas une telle valeur marchande. »

Il faut avoir vécu sur place cette longue série d'audiences, dans une atmosphère chargée de fièvre et de haine, avoir senti frémir le public, plus terrible encore dans le silence que dans l'indignation ; il faut avoir suivi l'oscillation des kalpaks et des turbans, tandis que, sur les visages crispés par l'attention, les gouttes de sueur perlaient lentement, pour bien comprendre l'impression profonde produite par ces révélations.

Les juges interrogeaient avec les formules de politesse les plus raffinées, accompagnées d'un sourire. L'accusé répondait sur le même ton, avec un même sourire, et cela ne faisait que mieux ressortir le tragique de cette lutte.

C'était le procès de toute la politique orientale anglaise qui se déroulait ainsi devant la foule islamique. C'était le plan de l'Intelligence Service contre les indépendances asiatiques, contre l'Égypte étalé sous ses yeux.

Quel formidable effort de désintégration dévoilait la claire parole de Saguir, et, comme un refrain, ce nom : « Lord Curzon », au terme de chaque réponse.

Dans le long document que j'avais eu pendant quelques instants entre les mains, j'avais lu des chiffres qui m'avaient fait admirer les ressources cachées de nos alliés. Je retrouvais la ligne inflexible du plan de 1919, et je comprenais mieux les paroles entendues à Londres en 1920 : « Nous n'avons besoin de personne : nous savons agir seuls ; nous y mettrons le temps, les hommes et les ressources nécessaires ».

En effet, l'Angleterre n'avait eu besoin de personne pour ruiner à jamais sa situation politique en Orient.

* * *

Quelques jours après, j'étais à Paris, et c'est par mes articles que les Anglais apprirent l'étendue de leur infortune. La capture de Saghir, ses révélations complètes obligeaient le Civil Service à remanier de fond

en comble son immense organisation en Orient. Il fallait changer les chefs, remanier les équipes, enfin, remédier le plus tôt possible à cette catastrophe formidable : tout le plan de la grande bataille orientale livré à l'ennemi. Nul n'avait songé que Saguir pourrait se laisser prendre, et que, étant pris, reconquis par la grande solidarité musulmane, il parlerait.

Cet événement, qui bouleversa Londres et Constantinople, et qu'Angora avait été certainement heureux de répandre par le canal de la France, parce qu'il pensait que Paris en serait profondément ému, fut à peine remarqué chez nous. Moustafa Saguir, l'Inde, Angora, que tout cela semblait alors lointain et difficile à comprendre ! L'Afghanistan, les Turcs nationalistes, leurs revendications, c'était vraiment trop compliqué !

Quelques spécialistes en questions islamiques s'y intéressèrent, mais ils ne pouvaient admettre que le Califat fût mis en question. Leurs vues en restaient toujours au vieil Orient, à ses dogmes ; la conception nationaliste ne pouvait les intéresser. Quant au public, même le plus lettré, son ignorance le préservait de toute curiosité indiscreète. Nous étions en mai 1921. Il faudra, pendant un an et plus encore, de nouvelles erreurs anglaises, des attaques contre la France sur tous les points, pour faire comprendre un peu le revirement de l'Orient, et encore..

* * *

Nous sommes tous, plus ou moins, les inconscientes victimes de la propagande anglaise, formidable entre toutes et si habilement dissimulée. Chez tous, elle découvre le point faible. Aux curieux qui vont s'informer sur place et s'indignent à voix haute, elle dit : « Prenez patience : je m'amenderai ; laissez-moi le temps d'y réfléchir, et, surtout, ne me troublez pas dans mon évolution, vous la retarderiez.

« Lloyd George, Curzon ? Mais oui, je sais : ce sont des êtres insupportables, odieux, malfaisants. Chut ! ne les attaquez pas ; nous n'aimons pas que l'on s'en prenne à nos hommes de gouvernement. Faites le silence, et vous verrez : bientôt tout va changer. Vos paroles sont si

justes, vos efforts si méritoires ! Nous avons de grands projets, nous ne pouvons pas encore les révéler. »

A nos chefs de Gouvernement, l'Angleterre répond : Allemagne, réparations, dettes interalliées, communisme et autres choses dont je ne possède pas le secret.

Et nos hommes d'État rongent leur frein, essayant en vain de résoudre la quadrature du cercle. Tous d'ailleurs ignorent l'Orient. Pas un ne voyage : pas un ne connaît le sens des nationalismes ou, plus exactement, des indépendances. Tous croient encore à la vénalité de l'Asie et de ses chefs, au mensonge asiatique ; aucun d'eux ne connaît encore vraiment le mensonge anglais.

Oui, certes, il existe à Londres et par toute l'Angleterre des gens de bonne foi, aux scrupules sincères, qui n'ont pas la moindre idée de ce qui se joue en Orient ; mais, avant que leurs yeux s'ouvrent et que leurs cerveaux conçoivent ce qui, pour eux, est un monde inconnu, à l'égal de Mars ou de Sirius, que d'années se passeront, que de catastrophes vont s'accomplir ! Et ces braves gens d'Angleterre, persuadés de la bonne foi anglaise, qui ne sauraient admettre un instant que leur naïveté fût si habilement exploitée, sont, justement, l'inappréciable force derrière laquelle s'abritent les dirigeants de la politique britannique quand, vraiment, la situation se gâte.

⁴ Sans cette armée de l'innocence, le jeu deviendrait parfois par trop difficile. C'est elle qui rétablit au moment opportun l'utile fiction de l'Angleterre libérale, aux vues larges, capable d'entendre les opinions les plus opposées et d'en tenir compte.

* * *

J'ai dressé le réquisitoire contre la politique anglaise en Orient ; est-ce à dire que nous n'ayons pas commis là-bas quelques fautes et que l'Islam ait tort de nous accuser d'hésitation, de lenteur à comprendre ?

En France, nous avons coutume de reconnaître nos erreurs. Nous savons qu'il nous manque, à Paris même, un grand organisme de politique islamique, dirigé par de véritables compétences, auxquelles viendraient s'adresser tous ceux que l'Orient attire, tous ceux qui

s'efforcent de maintenir là-bas notre prestige intellectuel. Si, aujourd'hui, malgré toutes nos incompréhensions, toutes nos lacunes, l'Islam vient vers nous et cherche à nous démontrer les raisons de sa levée en masse, c'est qu'il n'ignore pas que, s'il parvient à nous convaincre, un grand mouvement d'opinion française agira de par le monde entier, serait-ce même au détriment de nos intérêts immédiats.

Lorsque ce mouvement s'affirmera, son effet sera tel que les considérations secondaires disparaîtront d'un seul coup; et, en pareil cas, nos hommes de gouvernement suivent l'impulsion, emportés eux-mêmes par la conviction qui s'en dégage. Notre accord avec l'Orient s'établira, et cela, l'Angleterre le sait. Les quelques hommes qui, chez nous, lui furent acquis, — on les compte, — disparaîtront le jour où la vérité s'imposera.

Certes, l'Orient a ses défauts, ses intransigeances; mais notre grand tort est d'imaginer qu'il soit aujourd'hui en infériorité notoire vis-à-vis de l'Occident.

C'est une conception totalement fausse.

L'Orient a beaucoup appris, beaucoup lutté, beaucoup souffert. L'obligation de se suffire à lui-même, d'utiliser ses moindres ressources, de se débrouiller enfin, a complètement modifié son ancienne apathie. Je n'ai rencontré partout que des hommes travaillant de toutes leurs forces, énergiques, résolus, autant qu'il est possible de l'être, ayant horreur des doctrines de Moscou.

* *

Là-bas, deux thèses sont encore aux prises. L'une, celle qui compte le moins d'adhérents et perd chaque jour du terrain: celle de l'occidentalisation à outrance. L'autre, celle du plus grand nombre, se résume ainsi: n'imites pas l'Occident, tous vos maux sont venus de cette imitation. Il existe deux mondes différents: la chrétienté, l'Islam; rien ne peut empêcher qu'il en soit ainsi.

Toute l'œuvre sociale de l'Islam repose sur le principe de la souveraineté du Chériat, — la loi musulmane. La Société musulmane se soumet à cette souveraineté et reconnaît le Chériat comme étant l'ensemble des vérités morales et sociales révélées par le prophète.

Elle admet encore que ces lois immuables sont indépendantes de la volonté humaine. Le Chériat n'a pas un caractère surnaturel ou sacerdotal, c'est une loi naturelle exprimée par l'envoyé de Dieu.

« On croit, disait le prince Saïd Halim, faire preuve de grand libéralisme, en prétendant que l'être humain vient au monde avec certains droits naturels, entre autres celui d'agir en toute liberté. Rien n'est plus faux, plus antilibéral. L'homme n'a aucun droit quelconque par le fait de sa naissance, mais il a de nombreux devoirs, entre autres celui de s'adapter à son milieu et d'en suivre les lois. »

Le Chériat définit ces devoirs, ces obligations ; il établit un état social conforme aux besoins des peuples orientaux, supprime les rivalités de classes et de castes, et s'appuie sur la solidarité des peuples islamiques. La famille islamique compte quatre cents millions d'êtres humains.

« La décadence de la civilisation musulmane qui s'accroît depuis deux siècles vient, disent les musulmans, de la déchéance de sa prospérité matérielle, résultat de l'ignorance économique.

« Le déclin du monde musulman date de l'apparition d'une certaine scolastique, des confréries musulmanes, bien qu'en réalité l'islamisme soit opposé à toute conception d'un caractère sacerdotal.

« Ce déclin entraîna les classes éclairées et les intellectuels vers l'occidentalisation qui nous a si mal réussi. Il nous suffirait d'apprendre la technique qui nous manque, d'ouvrir largement nos écoles à la science pour améliorer rapidement notre état actuel.

« L'aide et le concours que la société musulmane doit demander à l'Occident sont de nature très précise et ne peuvent avoir un caractère social ou politique. L'occidentalisation de la société musulmane est une grande erreur.

« En pays musulman, le chef de l'État doit être l'élu de la nation. Il est le chef suprême de l'exécutif, le régulateur de tout le système politique. Il est personnellement responsable soit envers le Chériat, soit envers la nation.

« En Occident, les pouvoirs politiques sont tout-puissants, l'activité politique domine toutes les autres. En Orient, le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir contrôleur ont chacun leur com-

pétence, leurs attributions spéciales, leur indépendance : tel est le régime qui répond à l'esprit du Chériat. »

Telle est la thèse de l'Islam ; et ce que nous appelons son évolution, son modernisme se trouve être, en réalité, le retour aux origines. Le mouvement actuel, issu d'El-Azar, a été fortement influencé par l'Anatolie.

A leurs premiers pas, les nationalismes musulmans se basaient à peu près uniquement sur l'idée de patrie : posséder son sol, ne plus être soumis au joug étranger. « Après, nous songerons à l'organisation sociale », disait-on un peu partout. Et puis, le temps a marché, les répressions ont fait leur œuvre. Répressions aux Indes, en Égypte, en Mésopotamie, guerre à outrance contre la Turquie.

Les nombreux exilés musulmans placés dans les grands centres européens n'ont pas trouvé que tout y fût pour le mieux. Ils ont étudié de près les crises sociales de l'Europe, son malaise économique, son incertitude. Ils connaissent les raisons du sourd mécontentement qui la mine, et leur désir le plus pressant est d'éviter à leur pays les maux que nous subissons.

Les nationalismes orientaux redoutent pour eux-mêmes l'inquiétude qui nous étreint et ce demi-communisme dont l'Europe est atteinte. Ils en conviennent ouvertement : la situation sociale de l'Occident leur semble des moins enviables, ils trouvent sa prospérité économique beaucoup plus apparente que réelle et bien chèrement payée par le malaise qui la ronge.

La France leur paraît moins atteinte matériellement et intellectuellement que les autres peuples européens, mais elle est lente à comprendre ce qui ne la concerne pas directement.

Comment éviter aux pays musulmans, dont les frontières vont s'ouvrir, la contagion du grand malaise européen ? En recourant de préférence à la France pour l'indispensable apport qu'ils entendent rechercher, mais cela, en toute indépendance.

« Ne vous occidentalisez pas » : c'est la base de toute la doctrine pour la politique intérieure. « Restez vous-mêmes, ne singez pas », disait devant moi aux paysans de l'Anatolie, sous une forme plus familière, Djellaleddine Arif bey. Cela ne veut pas dire hostilité contre

l'Europe, mépris de ses institutions; mais chacun doit garder les siennes, chacun doit vivre selon les lois et les coutumes qui conviennent à son tempérament. Ce langage, les Orientaux le saisissent à merveille.

S'il arrive encore à l'Orient d'envier la prospérité matérielle de l'Europe, il ne désespère aucunement de l'acquérir par son travail et son adresse. Le dogme des peuples supérieurs a fait son temps, et, lorsque quatre cent millions d'êtres pensants partagent une même conviction, elle a des chances de faire son chemin.

* * *

Quel est, en cet automne 1922, l'état social de l'Asie ?

La Turquie nationaliste, ses chefs, son drapeau ont conquis de haute lutte l'indépendance. L'Anatolie est libérée; bientôt Constantinople et Andrinople seront turques. La Grèce a chèrement payé sa folie, mais ses armées sont restées fidèles jusqu'au bout à l'abominable système de destruction radicale du pays et de ses habitants; les derniers crimes ont encore surpassé en horreur, en sadisme, tous les précédents.

L'Angleterre est vaincue. Elle le sait, mais elle parvient encore à le dissimuler.

La victoire turque, sa marche foudroyante ont été lentement, sagement préparées. Lorsque tout fut prêt, les chefs tentèrent un dernier effort pour éviter de nouvelles effusions de sang, de nouveaux ravages : Féthi bey partit pour Londres; on dédaigna de l'entendre.

Les armes ont parlé. Il a fallu, malgré tout, vivre, gouverner, élargir l'organisation intérieure au fur et à mesure des besoins nouveaux, légiférer, administrer, comme si l'état de paix existait; car le pays ne peut attendre : les nécessités quotidiennes sont toujours là, et c'est pour ne les avoir pas négligées que les Turcs sont aujourd'hui en mesure d'utiliser la victoire et qu'ils peuvent faire figure d'État complet, déjà solidement constitué.

* * *

L'Asie fut conviée à Angora; elle vint s'y rendre compte des résultats obtenus. Ses délégués se mêlèrent à cette vie si particulière de la capitale anatolienne. Ils observèrent.

Par son double effort militaire et civil, par l'ordre de son organisation intérieure, la Turquie nationaliste s'est donc solidement établie. Les petites républiques musulmanes du Caucase et de la Caspienne, les musulmans de Crimée sont dirigés par elle.

Khivas, Boukhara, le Turkestan, républiques turques dont les Soviets reconnaissent l'indépendance, se sont fédéralisés. Le turquisme possède donc en Asie antérieure une forte base, une position inexpugnable.

Les Kirghizes, les Tatars, les Bachkirs obéissent aux officiers turcs.

En Afghanistan, où Djemal pacha était le grand maître, ayant eu l'adresse de s'effacer, en apparence, devant l'émir, il laisse une armée afghane solidement organisée ; l'équipe turque demeure ; elle ne manque pas d'hommes de premier plan : l'œuvre sera continuée.

L'Afghanistan se vante avec raison d'avoir, le premier, conquis de haute lutte son indépendance, en battant les armes anglaises. Il est intimement uni à Angora ; son but est la libération prochaine de l'Inde et la formation de ces républiques hindoues, que Djemal pacha a lentement préparée. Ce n'est plus qu'une question de temps, de peu de temps.

Tout cela constitue un solide arrière qui saisira chaque occasion de s'affermir. Le féodal Afghanistan, intensément religieux, veille sur l'Inde. Lorsque les armées afghanes descendront vers leurs coreligionnaires, qui pourra les en empêcher ?

La Perse est perdue pour l'Angleterre. L'Irak est entre les mains des Turcs. Ce ne sont pas quelques escadrilles d'aviation britannique qui modifieront la situation. J'ai vu, à l'œuvre, les merveilleux aviateurs d'Ismet pacha ; aujourd'hui ils ne manquent plus d'appareils.

L'Égypte touche au but, elle aussi. Pour elle, comme pour toute l'Asie musulmane, l'heure des réalisations a sonné, et il suffirait d'un petit nombre d'hommes énergiques, conscients de leur force réelle, ayant travaillé la question sous toutes ses faces, ayant fait vœu de patience et d'abnégation totale !

Aux phases décisives de la vie des peuples, il se trouve toujours

un chef qui incarne en lui le génie de la résistance et se dévoue tout entier : talent, jeunesse, ardeur à vivre, il jette tout dans la balance.

Jamais la Turquie ne saura trop reconnaître ce qu'elle doit à Moustafa Kémal pacha.

Pendant bien des années encore, l'Anatolie restera le foyer vital de ce renouveau asiatique. Ce renouveau, les chefs militaires le dirigeront, le canaliseront ; les intellectuels le guideront. L'expansion déjà formidable de la langue turque continuera par tout le monde musulman. Le turc est aujourd'hui la langue noble, celle du vainqueur, celle des chefs.

Ententer de s'opposer à de tels courants, c'est folie pure. Ils sont le résultat de la grande guerre, de l'âpreté allemande, de l'incompréhension anglaise, des espoirs russes. Leur puissance serait supérieure à celle d'une Europe étroitement unie ; que n'est-elle pas en face d'une Europe profondément divisée !

J'ai vu sur place les premières tentatives, les premiers étonnements de l'Orient devant le succès ; les jeunes nationalismes avaient encore des timidités, faisaient des réserves devant la rapidité même des avantages obtenus. Aujourd'hui, c'est la grande ivresse du triomphe ; lorsqu'ils auront repris haleine et jeté bas les derniers obstacles, la vigueur de leurs organismes surprendra tous ceux qui ne prirent pas la peine d'observer les premiers symptômes de leur victoire.

Ces nationalités turques et turco-mongoles sont-elles une menace pour l'Europe ?

Aucunement, si elle parvient à comprendre ce qui les anime : ce n'est pas l'esprit de conquête, mais le profond désir de vivre librement chez soi. Chacun a, dans sa maison, immensément à faire pour bien des années. Tous ont sous les yeux le terrible exemple du chaos russe. Ils le haïssent et le redoutent ; la leçon d'ordre enseignée par l'Anatolie est leur modèle.

* * *

Quel doit être le rôle de la France dans ce grand domaine oriental, où partout elle est sollicitée d'exercer sa véritable action, d'être

l'amie, la conseillère, et non l'intruse ? Quelle doit être sa fonction pacificatrice entre l'Europe et l'Asie ?

Exercer le rayonnement le plus large, donner le conseil le plus désintéressé, donc le plus vrai. La politique du mensonge a perdu l'Angleterre impérialiste. L'Orient a soif de vérité toute claire, toute simple. Il n'accueillera dorénavant que ceux qui cesseront de tout rapporter à eux-mêmes, qui sauront se placer au point de vue des autres. Il attendra de nous une participation effective, mais basée sur l'association, tâche infiniment délicate, qui exige du talent, une intégrité absolue. Le tact, un jugement sûr, le sens de la mesure, ces qualités très françaises s'imposeront. Le principe de la collaboration devra être rigoureusement observé.

Dans le grand gâchis occidental, nous représentons le seul élément stable : notre vitalité, notre logique ont survécu alors que tant d'autres viennent de sombrer. Nous n'avons guère varié dans notre ligne, dans nos idées ; l'Orient le reconnaît. Il sait que nous n'avons aucun esprit de conquête.

Sa déception récente au sujet de l'Amérique est immense ; trompé, comme nous, par les déclarations du président Wilson, il avait d'abord passionnément cru en elles ; cette croyance fut le point de départ du nationalisme turc. L'Amérique, sollicitée d'agir en arbitre, répondit à cet appel par l'envoi de nombreuses missions mi-commerciales, mi-religieuses qui, se jetant corps et âme dans la croisade anglicane-orthodoxe, tentèrent de mettre l'Anatolie à feu et à sang. La plupart des missionnaires américains sont les grands responsables des organisations révolutionnaires formées par les minorités chrétiennes en pleine Anatolie ; ces organisations faillirent un instant submerger le Gouvernement d'Angora ; c'est alors seulement que Moustafa Kémal pacha se résigna aux répressions inévitables, et les siens lui firent grief d'avoir tant tardé à y procéder. Elles étaient devenues une question de vie ou de mort. Cela, je l'ai vu sur place en mai 1921.

* * *

Que n'avons-nous repris plus tôt notre liberté pleine et entière sur le terrain oriental !

Il y aura quelques fautes à ne pas commettre, et ce sont des fautes tout anglaises : absence de compréhension, hauteur, produits de la théorie absurde du peuple supérieur. L'Orient n'en veut plus ; il va jusqu'à prétendre que le peuple le plus orgueilleux qu'il ait rencontré sur sa route a commis, ces dernières années, plus d'infractions à la bienséance et à l'honnêteté que n'en ont jamais fait ses tribus les plus arriérées.

Il vaudrait mieux aussi ne pas imiter, sous prétexte de réalisme, ce formidable égoïsme qui ameute aujourd'hui contre lui l'univers entier.

Plus de partis pris, plus de thèses toutes faites, un peu moins de scepticisme, de la bonne humeur, de l'élan, voilà ce que l'on attendra de nous.

Entre un Français et un Anatolien, la différence est moindre que l'on ne l'imagine. L'Anatolien a, souvent, moins de préjugés sociaux, moins d'ignorance devant ce qu'il ne connaît qu'à demi. Sa vue d'ensemble est plus large, sa confiance dans ses chefs n'oblitére pas sa perspicacité, mais elle facilite sa vie et le rend optimiste. Son sens critique si finement aiguisé le préserve de nos illusions.

En Anatolie, le chef militaire ou civil qui a déçu les siens doit s'effacer ou disparaître ; celui dont le dévouement et le talent ont triomphé a le droit d'exiger le respect et l'abnégation de tous.

C'est bien l'un des traits les plus marquants de l'Orient que ce sens critique, cet esprit d'observation qui, en un clin d'œil, jauge le personnage placé au-dessus de lui ou sur le même plan, et le juge. Dans toute controverse avec les Orientaux, la seule armure efficace est une parfaite sincérité et l'absence de toute vantardise. Ils possèdent, à un degré rare aujourd'hui, les plus hautes qualités du cœur. Faire appel à leur amitié, c'est désarmer de suite leur impitoyable humeur et gagner toute leur bienveillance.

Jamais ils n'abuseront de la confiance qui leur sera témoignée, car leur très grande fierté admet en face d'elle une fierté pareille.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Les Origines intellectuelles du nationalisme turc	I
— II. — Moustafa Kémal pacha	25
— III. — La politique anglaise en Orient : la manœuvre anglaise.....	57
— IV. — La politique anglaise en Orient : la folle guerre en Orient.....	79
— V. — Angora	105
— VI. — Le Gouvernement d'Angora.....	131
— VII. — Chez Ismet pacha : Ak Chéir, Koniah	159
— VIII. — Constantinople : l'étreinte anglaise	187
— IX. — Entre Paris et Londres	213
— X. — Islam et Occident	237

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

--	--

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 728 734 5

Univ
So
1